LE LIBÉRALISME

DU

P. HYACINTHE

PARIS — TYPOGRAPHIE LAHURE
Rue de Fleurus, 9

LE LIBÉRALISME

DU

P. HYACINTHE

PAR

L'ABBÉ VIDIEU
VICAIRE A SAINT-ROCH

PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 15, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

—

1877

AU PÈRE HYACINTHE

Il y a quelques années qu'étourdi, entraîné par le succès de votre parole, écoutant sans entendre les avertissements de vos frères, regardant l'espace immense qui s'étendait devant vous, vous traciez de l'œil une ligne et vous disiez : Je m'arrêterai là : et la limite, hélas ! sans le vouloir, malgré vous, vous l'avez dépassée, reculée, et il n'existe plus de borne, et vous descendez toujours....

Mais, dites-moi, dans votre course à travers la Suisse, l'Allemagne, n'avez-vous pas vu amoncelées des ruines, tristes débris d'édifices superbes ? Et ces ruines gisant au milieu de la solitude, ne vous ont-elles rien appris ? Votre

âme, en les voyant, n'a-t-elle rien senti? Ramassant sous les ronces les pierres tombées du frontispice, peut-être vous auriez pu lire ce mot : Liberté! Car c'étaient aussi des apôtres de la liberté qui avaient élevé ces édifices ; ils les avaient crus durables, mais lorsqu'ils n'assistèrent pas eux-mêmes à la destruction de leur œuvre, ils moururent le même jour, et, s'ils revenaient aujourd'hui, ils n'en reconnaîtraient plus les débris dans la poudre, et ils retrouveraient plus fière celle qu'ils voulaient anéantir. Ils avaient amoncelé de grandes ombres qui rendirent plus brillante la lumière de la vérité, et qu'un souffle de Dieu dispersa comme le soleil dissipe les vapeurs du matin; ils avaient creusé des abîmes et la montagne de Dieu parut plus grandiose.

Ainsi en sera-t-il de votre tentative, qui, comme toute erreur, a eu différentes phases.

Dès le début, il y avait autour de votre chaire des oreilles recueillant avidement des mots que vous laissiez tomber comme par mégarde, mais à dessein peut-être; il y avait des esprits qui les commentaient, des regards arrêtés sur vous comptant les battements de votre cœur, auscultant votre âme. Vous paraissiez les reconnaître ceux qui se tenaient si attentifs auprès de vous; eux

voyaient vos pensées, étudiaient vos désirs et l'ambition qui vous poussait ; ils entendaient ces orages qui grondaient dans votre sein, ils les avaient vus s'accumuler ; ils les contemplaient se heurtant, s'agitant, soulevant votre poitrine, et supputant les jours de l'attente, ils se disaient : Quand donc éclatera la tempête ?

Vous ne vous étonniez pas d'être compris des ennemis de l'Église, mais vous auriez voulu que celle-ci fermât ses yeux et ses oreilles jusqu'au jour choisi par vous pour déposer le masque. Cependant elle fut indulgente ; elle entendait bien de quel côté venaient les applaudissements qui vous faisaient sourire, mais elle voulait croire encore qu'ils ne s'adressaient qu'à votre talent d'orateur, et dans ces pensées hardies que vous exprimiez parfois devant un auditoire empressé et enthousiaste, elle ne voyait que des mots échappés à un esprit vif, dans la chaleur de l'improvisation. Cependant d'autres, et l'Église le savait bien, et vous aussi, d'autres les recueillaient joyeux et les répétaient. Leur avez-vous jamais reproché d'avoir mal interprété vos paroles ? quand, vous tournant vers l'Église, vous l'accusiez de chercher dans vos discours des choses que vous n'aviez pas dites, et vous éprouviez

le besoin de vous défendre. Pourquoi cette attitude? Encore ce n'est pas l'Église qui vous retrancha de son sein, c'est vous qui en êtes sorti, car il ne suffit pas de protester, ainsi que vous le faites, de son attachement à la foi du Christ, il faut mettre sa conduite d'accord avec ses paroles: c'est aux fruits qu'on peut juger de l'arbre.

Votre langage bientôt ne trompa que les aveugles qui ne voulaient pas voir, et il donna aux autres la règle de vos appréciations et la mesure de votre sincérité. Il les engagea à examiner de plus près les enseignements que votre habileté de langage avait réussi à faire admettre: écartant les fleurs ils virent les pièges; sous les mots qui entraînent l'imagination et endorment parfois le jugement, ils découvrirent le mensonge. Hélas! souvent aujourd'hui les mêmes expressions cachent des choses toutes différentes; nos ennemis, habiles politiques, ont nommé leurs erreurs du nom de nos plus sublimes choses; il semblerait que les mots n'ont plus de valeur, que chacun a son langage particulier. Envelopper sa pensée dans des phrases équivoques, la cacher sous des flots obscurs de littérature, la dissimuler par des tours oratoires et des réticences, c'est l'art suprême de notre époque.

Proclamant de fait, sinon explicitement, l'indépendance de la raison, c'était pour elle le droit de juger des dogmes et de la morale que vous érigiez en principe. Et pourquoi? On ne fait rien sans but. Assurément le seul plaisir de proclamer la liberté de conscience, telle que vous l'avez rêvée, n'était pas le vôtre : c'était un crime déjà, mais ce n'était que l'avertissement au lecteur, l'excuse de ce que vous méditiez. Examinant le symbole, vous avez trouvé qu'il était bon pour vous de supprimer cet article depuis longtemps rayé dans votre esprit : « Je crois l'Église catholique, » et vous avez passé la plume dessus, accusant cette Église d'être tombée dans l'erreur. Mais vous êtes donc son juge? Lui auriez-vous succédé dans les promesses du Christ, et désormais est-ce à vous qu'il faudra s'adresser pour trouver la vérité? Vous croyez-vous choisi par Dieu pour soutenir son édifice, diriger son troupeau ?

Tournant les pages de la Loi, de l'Évangile, vous effacez, vous jetez au feu celles qui vous condamnent, ou bien, les revêtant de votre esprit, vous osez les faire servir à votre défense; vous invoquez la tradition quand vous croyez qu'elle vous donne raison, vous

la passez sous silence lorsqu'elle vous condamne.

C'est la tactique de tous vos devanciers ; l'abolition est leur manière d'agir, la transformation des dogmes leur politique, la négation leur grand moyen de succès, la ruse et le mensonge leurs auxiliaires.

Ils ont entendu votre voix ceux qui ont intérêt à se dérober à la lumière, ceux qui n'ont pas le courage de briser certaines chaînes et qui veulent paraître grands, et qui veulent se donner raison ; ils ont souri à votre appel ; vous avez dépouillé la vérité de ce prestige qu'elle conservait encore à leurs yeux, vous avez encouragé leur audace qui n'osait pas se montrer ; vous leur avez donné un droit qu'ils ne croyaient point avoir ; ils n'auraient pas levé, eux, l'étendard de la révolte, mais ils s'abritèrent sous votre drapeau, et bientôt votre nom servit à couvrir leur honte, à excuser leurs attentats. Pour franchir la barrière, ils n'attendaient qu'un mot, qu'un geste, et c'est de vous qu'il est venu ; il leur fallait un chef, et ils vous ont suivi.

Vous pensiez bien que c'en était fait de l'Église catholique, et en face de la tombe qu'on lui creuse dans notre France aussi bien qu'en

Allemagne, en Suisse et en Italie, vous espérez toujours y voir descendre le cadavre et sceller la pierre dans l'oubli. Mais vous ne connaissez pas le peuple qui chante avec la même indifférence et le même entrain les succès et les chutes, la victoire et les revers, le crime et la vertu, la gloire et la honte, joignant les lauriers, les palmes, les cyprès, les larmes et les roses; qui plaisante sur la mort de Malborough et mêle ses refrains à la *Marseillaise;* qui court à la mort en chantant l'amour.

Notre peuple, en particulier, est voltairien par le langage, mais catholiquc dans les entrailles. Il a eu des apostasies parfois immenses et, en apparence, presque totales et officielles. Malgré ces emportements ou ces faiblesses qui semblaient entraîner tout le corps, toujours l'esprit et le cœur de la France ont résisté. Elle est restée à Jésus-Christ et à son Vicaire; on ne peut faire que cet acier, si fortement trempé, ne se redresse et ne brille tout à coup de son ancien éclat. Il y a des taches de sang, des taches de boue, des taches d'haleine : la rouille n'y mord pas. On essuie la France et elle reparaît. Lorsqu'elle dit qu'elle est hérétique, ni Dieu ni personne ne veut la croire; elle ne peut se croire

elle-même ; et en effet, cela n'est pas vrai. Impie, c'est une mode. La mode règne, elle la suit. Allez encore un peu, vous verrez! La France a trop d'esprit pour être hérétique et pour rester longtemps impie. Au fond, cette grande nation, qui s'est ennuyée de la foi de ses pères, trouve que l'impiété est trop absurde, et que ces gens de grands discours font sottement leurs actions.

Elle a ri de votre projet de destruction et jeté le ridicule sur votre tentative. Après vous avoir enivré de ses applaudissements, elle vous a mis au ban de la société, comme elle s'est lassée de Bossuet ; et tandis que la libre conscience traitait vos espérances de folie, sa verve satyrique prenait dans votre vie nouvelle des traits piquants dont elle vous accablait. Et malgré le succès de curiosité qui vient d'accueillir votre retour, vous passerez ; que dis-je? vous avez passé comme tous les ennemis de l'Église. Si vous voulez vous en convaincre, lisez les comptes rendus de vos conférences du Cirque ; et l'Église, jusqu'à la fin des temps, restera debout pour redire aux générations futures qu'elle est l'héritière des promesses du Christ.

Mais pourquoi donc, moi, vais-je essayer de

parler à ce qui va mourir? Pourquoi vais-je souffler sur cette cendre? Pour l'éteindre, ou pour la ranimer?.... pour l'éteindre et pour la ranimer; pour faire disparaître, si je le pouvais, le dernier rayon de cette lumière trompeuse qui vous égare, pour rendre à l'étincelle de la vérité vivante en vous le contact de l'air, pour la ranimer et l'embraser au divin flambeau.

Et vous ne sauriez vous formaliser de mon dessein, vous qui, au retour d'un exil volontaire, nous invitez *au respect de la vérité.* Moi aussi j'aime Dieu, mon pays et la vérité; je ne hais rien tant que la méchanceté et le mensonge; je n'ai pour mes contradicteurs ni flatterie ni dédain; ma plume n'a point de fard, elle ne sait pas ce que c'est. La vérité lui a toujours paru pouvoir s'en passer; sa pureté est le vêtement splendide qui la pare; sa simplicité est tout son ornement; sa grâce naturelle et sa noblesse sont ses attraits; sa lumière, c'est le flambeau céleste qui doit nous guider; sa force, c'est sa douceur même; son éclat, c'est le rayon de la beauté de Dieu; sa flamme, c'est la charité. Elle charme, elle attire, elle séduit, se fait aimer, sous son visage austère et grave: unissant aux attraits invincibles une morale sévère, elle captive autant

par sa mâle beauté que par sa douceur et son sourire; source de satisfactions et de jouissances, mélange ineffable de tout ce qui est bien, grand, admirable, de tout ce que l'homme cherche, désire, aime, applaudit, elle satisfait ses besoins et ses aspirations, c'est une figure sublime qui n'est autre que Dieu lui-même. Mais comment ferai-je pour vous la montrer? Je le sens, je vais la défigurer, car je suis un peintre bien inhabile, et le plus beau talent ne la pourrait rendre. Je sais que la vérité console et fortifie, qu'elle relève les âmes abattues, et donne du courage à ceux qui désespèrent; elle rend à la fleur languissante sa fraîcheur et son parfum; elle est la rosée qui calme et qui vivifie, le soleil qui réchauffe; elle habite le ciel, mais elle éclaire la terre; elle perce les nuages, sans qu'ils puissent troubler son éclat et sa pureté; elle ne fuit jamais qui la cherche; l'injure ni le mépris ne la peuvent atteindre; elle répand sur tous ses trésors; et quand on la fuit, et quand on la repousse, et quand on voudrait l'anéantir, grande et magnanime, par pitié elle laisse encore à l'âme rebelle ce nimbe transparent qui l'aide à découvrir son erreur et lui fait désirer la vérité.

CHAPITRE I

LE VRAI ET LE FAUX LIBÉRALISME.

Chaque époque eut es passion dominante; la passion de notre temps est une indépendance absolue. — Puissance magique de ce mot : Liberté. — C'est l'Église qui a affranchi l'humanité et qui étend encore sur elle son bras libérateur. — Ce qu'il faut nommer liberté et où on doit la placer. — Comment, sous l'influence des passions, les hommes ont faussé la notion de liberté.

I

Depuis l'origine du monde, l'esprit de l'homme n'a pas cessé de poursuivre une pensée différente selon les âges, comme son âme s'est passionnée tantôt pour un objet et tantôt pour un autre.

A sa naissance l'homme regarde, il admire, il

aime l'univers, il y cherche, il y trouve, comme l'enfant auprès de sa mère, la nourriture et les jouissances. Plus tard, l'avide curiosité, l'amour des voyages, le goût des aventures, un besoin particulier d'air, de vie, de mouvement, d'espace se développe avec son humeur belliqueuse à mesure qu'il grandit; et les poëtes chantent les courses et les combats de sa bouillante jeunesse, tandis qu'ils remplissent de rêves, d'illusions, et de mensonges le ciel et la terre, placent des dieux partout et jettent sur le monde quelque chose de mystérieux et de vague. Mais vivant d'une vie multiple, l'homme en même temps sent frissonner un secret qui va s'échapper : il éprouve des besoins qu'une voix intime lui assure devoir être satisfaits ; il se laisse pousser par tous les vents, brûler par toutes les flammes.... Puis il s'assied épuisé et attend qu'on le relève ...; il s'endort, et le Christ le réveille de sa léthargie. Il s'unit à l'humanité pour lui rendre l'existence et la force, et produit une génération nouvelle. Alors fatigué de batailles, l'homme organise ses conquêtes, la politique devient son occupation, mais le sang nouveau, qui bouillonne en ses veines, crée des langues nouvelles et de nouvelles armes pour de nouvelles luttes.

Aujourd'hui l'on se bat avec de la poudre et des mots non plus seulement pour des provinces, pour un sceptre, mais pour briser les sceptres et les couronnes ; on voudrait d'un coup de canon renverser tous les trônes ; on se bat surtout pour des principes, parfois pour des raisons qu'on n'ose pas avouer : car le genre humain a perdu la franchise de sa jeunesse, et sa dissimulation augmente avec ses ans.

Chaque époque du monde, comme chaque âge de la vie, eut sa passion dominante autour de laquelle se groupèrent comme autour d'une divinité, les pensées, les aspirations, les fantômes de l'humanité, et d'où sortirent ainsi que de leur source les vertus et les vices de chaque siècle.

Les plus sages furent toujours ceux qui, suivant le progrès de l'humanité sans se jeter hors de la carrière, surent résister aux erreurs et aux entraînements de l'époque où ils ont vécu. Tantôt se dégradant, tantôt s'élançant pour retomber sans vie, les siècles se sont vus condamnés par les âges suivants dont l'exagération ne fut parfois qu'une vengeance, un réactif puissant, le contrepoids qui rétablit l'équilibre.

Un jour l'homme, s'appliquant à copier la na-

ture, voulut la rendre plus belle, et il retraça les rêves de son imagination, il mit l'idéal à la place de la vérité. Tandis que des peuples ont acheté des soldats, d'autres ont vendu leur sang. Autrefois la science eût été une tache pour la noblesse. Crédule ainsi que l'enfant aux siècles d'Homère et de Virgile, l'homme aujourd'hui est devenu sceptique comme un vieillard soupçonneux et défiant. Aujourd'hui la passion c'est l'indépendance, le Dieu c'est la liberté sans frein, au temple de qui chacun apporte une pierre, ajoute un degré à son autel. Tous les chants sont en son honneur, et les victimes ne manquent point à cette divinité rendue barbare par ses adorateurs. Comme les guerriers anciens égorgeaient, en l'honneur des dieux, leurs prisonniers, les soldats d'une liberté despotique sacrifient à l'idole ses ennemis. Aujourd'hui à un esclavage qui eut ses hontes à la vérité, on veut faire succéder une indépendance absolue; on fausse la liberté, on la pervertit comme on a faussé l'autorité en en abusant.

II

La liberté ! que vous connaissez bien la puissance magique de ce mot, Père Hyacinthe ! en est-il un autre qui jamais trouva plus d'écho dans les âmes ? C'est un levier qui ébranle le monde, un courant qui l'entraîne ; je me trompe : c'est quelque chose plutôt qui nous fait tressaillir jusqu'au fond de notre être, nous attire, nous précipite sans effort à travers les obstacles vers le bien qu'il nous promet, qui nous convainc sans motifs, endort nos souffrances, nourrit notre espoir. La liberté, c'est le bien de l'homme, c'est une propriété que Dieu lui donna, c'est le rêve de son âme, le besoin de son cœur.

Vous le savez bien, ô Père Hyacinthe, vous savez bien que le peuple court partout où il croit trouver la liberté, qu'il a fait de son nom le synonyme de bonheur, qu'il suit tout drapeau sur lequel il le peut lire, que dans son ardeur insouciante et irréfléchie il écoute toute voix qui lui promet de le rendre libre, qu'il se laisse prendre à tous les fantômes, entraîner en aveugle vers toutes les illusions. Vous le savez, et c'est pour-

quoi vous avez, en gros caractères, tracé ce mot, qui séduit, sur toutes les pages que vous avez écrites, que vous l'avez jeté à tous les vents, répété à tous les échos du monde, partout où il vous a été donné de faire entendre votre voix. Tous ceux qui ont voulu entraîner les peuples les ont saisis par ce besoin intime et irrésistible qu'ils éprouvent en eux-mêmes; hélas! et nul jamais n'a donné ce qu'il avait promis. Car si la liberté est le soleil qui fait vivre, c'est aussi la lumière qui éblouit, c'est la poudre qui aveugle, la glu qui attache.

La liberté, mot tout-puissant et terrible qui sourit et qui effraye, qui caresse comme la lame froide du couteau sur le cou de la victime; assemblage confus, indéfini, bizarre d'idées, de formes, de pensées nobles et rampantes, de grandeur et de honte, de mensonge et de vérité, d'amour et de haine, d'ambition, d'égoïsme, d'amertume, d'insulte et de dérision, de pouvoir et de faiblesse, d'insolente souveraineté et de servitude honteuse, dédale incompréhensible, inextricable, dont un mot sublime est le nom, ramassis étrange de choses informes, épouvantables, chaos où se rencontrent et se heurtent sans se voir, l'absurde et le vrai, l'ombre et la

lumière, les fantômes et la réalité, la sagesse et la folie, le droit et la force, le beau et l'atroce, le crime et la vertu, où plane l'aigle, où voltige le hibou, où rampe le serpent; où l'on entend mêlés, confondus, des chants, des soupirs et des pleurs, le bruit des chaînes et les cris enthousiastes, où l'on voit des abimes et des fleurs, des débris amoncelés et des fondations, où l'on sent au milieu de l'espace un lien qui vous serre et des mains qui vous empoignent, l'empire de la volonté et l'empire des passions, où se trouvent la sagesse de la raison et son orgueil, le délire de l'imagination, la lumière de la foi et la torche qui jette des lueurs blafardes !

Nul mot jamais que celui de liberté n'éveilla dans les âmes plus d'ambitions, ne bouleversa plus d'empires, ne troubla le monde aussi profondément, n'ébranla davantage les sociétés; nul jamais ne forgea tant de chaînes, ne fournit à la mort tant de victimes. Étranges contradictions pour qui ne voit que la surface des choses ! Histoire terrible mais pleine de salutaires leçons, que l'histoire du monde nous montrant partout et toujours les amis et les docteurs de la liberté écrasés par celle qu'ils aimaient et à qui ils voulaient confier le sceptre; et la liberté expirant

avant d'avoir vécu pour faire place à la tyrannie !

Mais l'amour, le besoin de liberté ne peut mourir ; abusé par un mirage, il court vers un autre ; trompé cent fois, il n'est jamais vaincu, il a toujours et la même ardeur et le même courage ; au lendemain d'une défaite, après l'écrasement, il est prêt à recommencer l'épreuve. Chose étrange ! l'homme peut se lasser à la poursuite des richesses et des honneurs, il n'a jamais cessé de combattre pour la liberté, il n'a jamais désespéré de l'atteindre. Il supportera, s'il le faut, la faim, la fatigue, la souffrance, mais il ne veut pas supporter de chaînes, il se débat dans ses liens, il se fait des blessures terribles parfois... l'espoir les guérit, mais quand, mais comment se réalisera-t-il ?

III

Écoutez ce que disait, il y a peu de temps, un de nos hommes les plus illustres : « La morale du Christ a été le salut des déshérités, l'espoir de ceux qui souffrent, *l'affranchissement de toutes les servitudes. C'est par elle qu'a été fondée sur le devoir, sur le droit, sur l'intérêt social,*

la loi d'égalité qui *fait disparaître tous les despotismes, celui de l'État comme celui de la famille.* »

Ai-je besoin de vous le redire et ne savez-vous pas à qui vous devez de n'être pas esclave ou barbare? N'est-ce pas l'Église qui a proclamé les principes dont les prétendus docteurs de la science et les libéraux se sont fait un trophée et se disent les inventeurs? N'est-ce pas elle qui brisa les chaînes de l'homme et lui rendit sa noble indépendance et le sentiment de sa dignité, qui releva le petit et consola l'opprimé? Ingratitude et méchanceté de ne plus s'en souvenir, de méconnaître le bienfait, d'appeler intolérante celle qui brisa toutes les chaînes, cette Église à qui Dieu donna pour mission d'affranchir l'univers et qui étend sur le monde son bras libérateur. Sans nul souci des dangers et des périls, par delà les montagnes et les mers, dans les îles perdues et sur les vastes continents, elle va, son drapeau à la main, le montrer aux peuples sauvages, éveiller leur âme engourdie, les relever de leur abjection, en faire des hommes libres. Quand part le missionnaire, l'évangile d'une main, la croix de l'autre, c'est dans ses deux bras qu'il le tient, son drapeau, et souvent il meurt

roulé dans ses plis comme dans un linceul sacré, martyr de la liberté de sa conscience. Il a traversé bien des siècles déjà, suivant sans jamais faillir le chemin de l'honneur et les voies de la justice, ce drapeau sur lequel le Christ lui-même écrivit : Amour et Liberté ! Plus pur et plus glorieux que celui de Jeanne la Pucelle, il a soutenu bien des courages, ranimé bien des espérances ; il fut présent à toutes les gloires et à toutes les douleurs, il assista aux luttes et aux victoires. Jamais il n'a connu la honte. Portée sur une barque fragile, mais que les flots ne peuvent submerger, quand les vagues montent, l'Église hausse son drapeau. Dominant les peuples, souvent il fut pris pour signe de ralliement, et puis inconstant et léger, ce même peuple qui avait combattu pour lui, parfois il a pris place dans les rangs de ses ennemis, il l'a insulté, il l'a percé de balles et l'a rendu plus glorieux, mais jamis il n'a pu effacer même une lettre, jamais il ne pourra le ravir.

Protecteur du droit, le drapeau du Christ abrite sous son ombre la misère et la souffrance, il défend la faiblesse contre la force, soutient les peuples contre les rois qui l'oppriment et défend les rois contre les peuples égarés et rebelles, sans

autres mobiles que la justice, l'ordre et la liberté. Tandis que les prétendus réformateurs cherchent la faveur des grands, s'appuient sur la force et, proclamant la liberté, rampent au pied des trônes, remettant leurs drapeaux aux mains de la puissance, comme un corps malade, ne sentant plus que le besoin de vivre consent à toutes les mutilations pour échapper à la mort, les religions esclaves, quand d'un mot dépend leur existence, se laissent asservir, dépouiller, transformer selon le caprice du maître à qui elles ont confié leurs destinées. Mais tiges frêles et languissantes, greffées sur un arbre étranger, elles ne peuvent pas vivre, elles se fanent aussitôt que l'herbe fauchée, la main du passant enlève le rameau flétri et une tige sauvage naît pour la remplacer.

L'Église, elle, se nourrissant de sa propre sève, se soutient par son indépendance; elle n'a nul égard pour la noblesse et la fortune, mais à raison de leur grandeur même, elle reprend plus sévèrement ceux que vous flattez; elle oblige le cœur orgueilleux à baisser la tête; elle a le même poids pour le sujet et le prince, le grand et le petit, le maître et le valet; les présents ne la séduisent point; elle n'estime rien que l'honneur; la vertu

est le seul appât qui l'attire; elle expose quelquefois le plus humble des sujets à la vénération des rois et force la noble dame à se courber devant une bergère. Elle ne prend point conseil de la force et jamais elle n'a été vaincue; elle ne sait pas reculer; quand on la croit abattue, elle reprend son arme et foudroie celui qui la voulait détruire. Elle ne connaît d'autre maître que Dieu; elle respecte sur terre ceux qui tiennent sa place et se soumet à leurs justes lois; cependant à son tour elle ne voit que des fils dans les maîtres du monde, des hommes mortels dans ceux que vous implorez, et elle commande le respect et l'obéissance aux rois mêmes sur le trône. Son empire est une vaste république où tous travaillent à la même œuvre, défendent la même cause, poursuivent le même but, où germent et se développent toutes les facultés, où s'exercent tous les talents éclairés et fécondés par la vraie lumière; ceux que Dieu doua d'esprit, de force et de génie ne sont que les aînés de leurs frères, chargés de les soutenir et de les aider, les riches les économes des biens terrestres, et les pauvres les distributeurs des bénédictions du ciel.

Qu'il y a loin de cette indépendance de l'Église à la servitude du siècle, de la liberté qu'elle pro-

cure à ses enfants à cette liberté chimérique, rêvée par des docteurs insensés ou impies! Et combien est digne et respecté son gouvernement, exempt de troubles et d'intrigues à côté de ces empires que le temps élève et détruit! Chaque siècle voit tomber quelque dynastie, monter et descendre des royaumes; le monde entier est couvert des débris de la tyrannie et du mensonge pour n'avoir pas compris ce que c'est que la liberté, pour avoir suivi les enseignements des maîtres qui l'ontexplo itée à leur profit. Ah! pourquoi les nations ont-elles méconnu la voix de Celle qui, debout depuis dix-huit siècles avec ses immortels principes et ses lois toujours les mêmes, semble leur dire: « Vous qui craignez la mort, écoutez ma voix; vous qui passez, regardez... Cent fois j'ai chancelé sur ma base de pierre, mais je ne puis pas tomber, car j'ai pour fondement la liberté, et mes lois sont faites avec la justice et l'équité. Je n'ai point ruiné les provinces pour les asservir, je n'ai point livré de batailles pour augmenter mon empire: ces lauriers sanglants et couverts de pleurs sont une tache à la gloire; ils ont l'odeur du crime; malheur à qui ne craint pas de s'en couronner! Ils pèseront sur la tête du coupable de tout le poids de la malédiction

des peuples et de Dieu, et verseront dans son âme autant de douleurs et de soupirs que ceux qu'ils auront causés !... Je me fais aimer plutôt que craindre, et respecter autant qu'aimer ; j'instruis par l'exemple surtout ; faisant en toutes choses la part de la faiblesse humaine, jamais je n'ai employé la force, parfois nécessaire dans vos sociétés politiques, mais je me venge du peuple en lui faisant du bien et je le rends docile en le faisant rougir de son ingratitude. Cherchant d'abord son bonheur, jamais je ne l'ai trompé, jamais je n'ai exposé son ignorance aux dangers. »

IV

C'était bien à la messagère de Dieu, de celui-là qui les avait fondés, en faisant tous les hommes enfants d'un même père et pétris du même limon, qu'il appartenait d'enseigner les principes de cette liberté qu'il créa et les moyens pour l'homme de la faire servir à sa félicité. Mais souvent l'homme les repoussa, et laissa ses passions en interpréter le sens ; et bientôt il ne fit plus de ce mot qu'un sentiment de gloire destiné à cacher les tyrans, à couvrir les misères,

un manteau royal qu'on jeta sur les épaules de la prostituée.

Cherchant une liberté, ou plutôt une souveraineté qui n'existe point, aujourd'hui encore des hommes, oubliant que Dieu plaça à côté la loi et le devoir, croient, ils le disent du moins, que la liberté est un champ sans obstacles et sans limites. Les philosophes, les sophistes, les politiques l'ont commentée dans le sens le plus favorable à la cause qu'ils défendaient; tous ces prétendus réformateurs qui vous ont précédés l'ont expliquée à leur manière. Ceux-là, qui croient à peine à Dieu, se sont autorisés de sa parole pour prétendre donner aux hommes la liberté et lever l'étendard de la révolte; ils ont, insigne tromperie, mais éloquente confession, copié le drapeau du Christ, et c'est derrière ce drapeau, dans les plis qu'ils ont caché leurs mensonges, leurs pièges, leurs perfidies, leurs lâchetés, substituant à la sagesse de Dieu leur raison incertaine, et signant ces erreurs du nom de la Vérité même. Écartons les voiles, arrachons les masques, creusons les doctrines.

En voyant l'âme humaine subir à chaque époque de l'histoire l'influence des diverses passions, on s'est demandé si elle était assujettie aux lois de

la matière, si une force inconnue l'éloignait sans cesse du centre. Les oppositions égales et constantes des aspirations et des siècles ne sont-elles que les perturbations des consciences, les oscillations de l'âme cherchant l'équilibre dans la vérité? Pour excuser leurs excès, quelques-uns l'affirmeraient peut-être sans voir que leur affirmation est en même temps une négation de leurs principes et de la liberté que Dieu nous donna. Les égarements qu'ils sont contraints d'avouer, ils les appellent encore des fatalités, et la force des choses est le destin des hommes libres. Méconnaissant l'autorité de Dieu, les indépendants reconnaissent l'autorité d'une puissance aveugle qu'ils ne savent comment nommer.

Le mouvement de l'âme est une loi de la nature, mais la volonté humaine dirige ce mouvement, et la parole du Christ en devrait être la règle. Car s'il est des questions abandonnées complément ici bas aux recherches et aux discussions des hommes, il est une voie tracée par Dieu, de laquelle nous ne pouvons nous écarter sans danger. Je connais des libéraux modernes qui blasphèment la parole du Christ ; ils sont rares à la vérité ; mais il en est d'autres, nombreux, soutenant que les préceptes transmis en son nom

par l'Église, et l'obligation morale qui nous est faite de les accomplir sont un contre-sens, un attentat à la liberté; comme si elle était incompatible avec la loi et le devoir qui l'engendrent, tandis qu'elle ne peut se passer de ces deux principes de son existence, comme si le choix entre le bien et le mal pouvait s'exercer dans un milieu vague, entre des objets indéfinis. Sur le terrain mouvant de la politique, ils sont impitoyables pour leurs adversaires, en matière religieuse, tout leur paraît indifférent en soi. Le bien et le mal, le vice et la vertu sont des mots arbitraires que l'homme applique selon sa volonté ou ses caprices; son opinion variable est la barrière flexible substituée à la limite tracée par Dieu. Tout est susceptible de devenir vérité et vertu; ce ne sont plus que des choses relatives, dépendantes, variables d'un individu à un autre. Et que devient alors la liberté? Le droit, que l'homme s'est arrogé en son nom de décider entre le bien et le mal, l'anéantit complétement, et il en résulte l'obligation étrange et absurde de reconnaître la vérité immuable dans des sentiments opposés, approuvant avec les uns ce que nous condamnons avec les autres. L'âme peut-elle ainsi se diviser? et n'y a-t-il pas là une im-

possibilité qui prouve la fausseté des principes ? Mais l'homme s'arrête souvent sur la route sans épuiser toutes les conséquences de son système ; et c'est ainsi qu'il trompe ceux qui s'amusent avec lui à cueillir des fleurs le long du chemin.

Il en est qui se trahissent quelquefois. Me permettrez-vous de vous citer le mot d'un publiciste qui avait quelque sympathie pour moi, mais qui ne pouvait s'empêcher de discuter sans fin. « Vous autres, me disait-il, vous ne comprenez la liberté que dans le bien. » C'était un aveu naïf. Je ne lui répondis pas ; j'eus tort peut-être, j'aurais dû lui demander si, comme tant d'autres, il ne réclamait la liberté que pour avoir le droit de faire le mal. Souffrez qu'en m'adressant à vous, je lui dise aujourd'hui ce que que je nomme la liberté et où je la place.

Quand Dieu créa l'homme, il le fit libre, et certes vous avez raison de revendiquer un droit qui vient de Dieu ; c'est pour vous un devoir de le défendre envers et contre tous. Vous êtes fier, et à juste titre, de cette noble prérogative de liberté qui, sur terre, ne fut donnée qu'à l'homme seul, parce que lui seul possède l'intelligence pour en user ; vous l'appelez la liberté, le pre-

mier et le plus précieux de tous les biens. Mais tout bien, toute dignité ont leurs obligations : et le bienfait oblige autant que la noblesse ! Vous en convenez, n'est-ce pas ! Par conséquent, la liberté suppose des devoirs, implique une obligation morale et plus grande et plus forte pour l'homme juste et véritablement grand que l'obligation matérielle : celle de s'en servir noblement sous peine de mériter la dégradation et la honte.

Dieu n'a pas fait l'homme indépendant; il lui imposait des lois en même temps qu'il lui donnait la liberté, et celle-ci ne pouvait être une abrogation du code; bien plutôt elle en était la confirmation, et le précepte à son tour déterminait la liberté et lui traçait des limites. « Tu peux manger de tous les fruits de ce jardin, mais tu ne toucheras point à celui de l'arbre de la science du bien et du mal, et si tu en manges, tu mourras. » Voilà le commandement et la liberté, le droit et le pouvoir. C'est l'alternative entre le bien et le mal, le choix entre la soumission et sa récompense, la révolte et sa peine.

A chacun de nous Dieu a tracé sa route, mais il ne nous force pas à y marcher comme il oblige chaque jour le soleil à suivre sa carrière, la mer

à respecter ses bornes. Nous ayant donné l'intelligence et la volonté, il ne pouvait pas nous traiter comme les êtres inanimés, qui n'ont aucun moyen de résistance, et l'homme est au milieu de la nature le libre citoyen à côté du prisonnier rivé à la chaîne. Eh bien, dans cette liberté qui nous fut laissée par Dieu, beaucoup ont cru, ont voulu plutôt trouver des motifs pour légitimer leur ambition, des raisons pour se déclarer indépendants même vis-à-vis de Dieu. Comme si la liberté était la négation de l'autorité du Créateur et des devoirs de la créature, la dissolution du lien qui unit l'ouvrier à son œuvre. Dieu ne peut pas renoncer à ses droits, c'est folie de le prétendre, le dire c'est un blasphème ; car il faudrait pour cela que Dieu immuable, la sagesse, la bonté, la justice même abandonnât à elle-même sa chétive créature; il faudrait admettre qu'il se repent de l'avoir créée ou qu'il ne l'a faite que pour la souffrance et le malheur, que la terre est loin de son regard, ou que la vertu et le vice, le mensonge et la vérité lui sont indifférents. Mais qui donc soutiendrait le monde? comment ne se briserait point la terre? comment n'aurait-elle pas été détruite le jour où Dieu l'aurait abandonnée?

Quand un père montrant à son fils un grand devoir, lui dit : Remplis-le et je te récompenserai, sinon je serai forcé de te punir, dites-moi, où est le droit de désobéir que le père laissse à son enfant ? D'ailleurs, la loi admise, la liberté mériterait-elle encore le nom que l'homme s'est plu à lui donner, pourrait-on l'appeler encore le plus précieux des biens si elle était de droit la source des maux et la route qui conduit à un malheur éternel ? Ce qui engendre le mal, ce qui égare doit-il être considéré comme un bien ? Mais la liberté n'est pas ce que voudraient la faire les modernes professeurs : c'est un don de Dieu qui nous fournit l'occasion de grandir et de mériter des biens infinis, il ne devient funeste que par le mauvais usage que nous en faisons. C'est un vin généreux destiné à augmenter les forces et la vie de l'homme, et dont l'abus entraîne la mort ; avec la lumière divine pour phare, la sagesse pour limites, la liberté est un vaste océan dont les flots tumultueux usant leur effort contre les passions, écueils perfides d'une mer orageuse, doivent mourir tranquilles et soumis au pied du trône de Dieu.

V

Les passions ! voilà les invisibles ennemis qui flattent l'âme comme on caresse une victime avant de la frapper. Ils sont au dedans les tyrans qui l'oppriment, et beaucoup les cherchent en dehors. Ils sentent des chaînes et ne savent qui les a garottés; ils reçoivent des ordres et ne connaissent point les maîtres qui les dictent; leurs âmes attirées, repoussées, divisées, ne peuvent trouver le repos; elles sont comme un champ de bataille où s'agitent des ennemis irréconciliables, et la proie qu'ils tentent de s'arracher. Cruelles, perfides, impitoyables, se masquant pour mieux tromper, les passions joignent la flatterie à l'insulte, les caresses aux verges, le miel au poison, et cachent leurs chaînes sous des roses. Beaucoup, qui de loin les voyaient, les ont prises pour les guirlandes dont on se couronne les jours de fête; attirés par l'éclat, séduits par le plaisir, ils se sont élancés. D'une main convulsive ils ont saisi les fleurs, et les misérables se sont chargés de chaînes. Mais ce

soir les roses froissées s'effeuilleront et les liens resteront à nu.

Comme les Juifs charnels se figuraient un messie conquérant, vainqueur par les armes des rois et des nations, souvent le peuple rêva, sous l'influence des passions, une liberté toute matérielle que ses maîtres l'autorisèrent à substituer à la vraie liberté; et il ne connut plus d'autres ennemis que ceux qu'il voyait l'arme à la main, d'autre tyran que celui qui tenait un sceptre, d'autres maîtres que ceux qui ont des ouvriers dans leurs usines, des employés dans leurs manufactures, et les regardant comme les ravisseurs, les détenteurs injustes de sa liberté, ce fut contre eux qu'il dirigea ses coups.

Plus que jamais la liberté est devenue le ressort de la vie et de l'activité humaine, et il était presque impossible qu'elle fût comprise par tous; Dieu l'avait unie à la vérité, l'homme l'en sépara et en fit un squelette auquel il ne conserva que le nom. Chaque peuple, chaque individu l'habilla à sa manière, ainsi que fait le peintre pour son sujet, l'écrivain pour sa pensée, l'homme pour sa propre création. Son vêtement fit sa fortune; elle prit avec ses différents maîtres des aspects différents, elle monta, elle descendit

avec les âmes et les caractères. Les uns lui demandent de rompre des chaînes, les autres attendent d'elle le pouvoir; celui-ci ne réclame que la liberté de la presse, celui-là ne s'imagine pas que la liberté puisse avoir un autre objet que la politique, et tandis que les uns la conjurent de supprimer les abus, d'autres lui ordonnent d'effacer la loi.

Vous souvient-il de cette tour que les hommes autrefois voulurent bâtir pour en faire leur refuge et se défendre contre la puissance de Dieu ? Eh bien, à notre époque on voudrait faire de la liberté un piédestal sur lequel l'homme pût se hisser pour échapper à la soumission qu'il doit à son Créateur et se rendre indépendant. La tour resta inachevée et le piédestal n'atteindra point les cieux : un jour la terre, lasse de porter ce fardeau, le secouera comme une vile poussière en poussant un cri de satisfaction, Dieu brisera le monument de l'orgueil humain. Toutefois, il laissera debout les pierres mal jointes de sa base creuse, sur laquelle on grava des mots séparés du texte qui les explique et des paroles d'immortalité, et ses quatre faces comme un amas de cailloux dérobés à la montagne sainte, comme autant de pages arrachées par

lambeaux au Livre divin, devant toutes les nations du globe, serviront à la honte de ceux qui les voulaient employer à leur défense; leurs pièces de justifications, reconnues fausses, deviendront les motifs de leur condamnation.

Mais d'où vient, dit-on, ce vent qui passe et qu'on entend souffler à travers les branches des vieux troncs et des jeunes arbres, derrière tout obstacle, entre ce qui meurt et ce qui grandit, le vent qui courbe et qui relève, qui brise, qui flétrit, et dans des sens divers roule au foyer la paille sèche, la fleur brisée et la tige verdoyante, qui passe et qui attise la flamme? Du ciel, de la terre ou de l'enfer?... Où va-t-il, quel est-il! Est-ce l'ange qui remonte aux cieux ou descend vers nous, le souffle du diable, l'agitation incessante de l'humanité, la passion qui mugit ou l'homme qui secoue la poussière des siècles? Est-ce l'esprit de Dieu qui veut purifier le monde. Je ne sais : cependant, je l'ai suivi, le monde? depuis sa naissance; il ne s'est pas un instant reposé, mais combien souvent il se trompe? J'ai vu que parfois Dieu lui découvre son erreur et le punit en le laissant aller au courant qu'il veut suivre. Enfant de Dieu et de la terre, fils de l'homme et de sa passion, sous ses

pieds la fange, et sur sa tête les astres, l'homme sent aussi frissonner au dedans de lui un souffle mystérieux qui l'agite et l'entraîne. Sollicité par la passion du siècle à laquelle répond la passion de son âme éveillée par des discours séduisants, parfois il s'est penché pour voir au-dessus de l'abîme, et tandis que je le regardais il a disparu, et le vent, qui brisait les têtes superbes, respectait ceux qui s'appuyaient à la montagne sainte, comme le flot épargne le mollusque attaché au rocher.

Pourquoi, vous qui étiez la gloire du Carmel, vous êtes-vous laissé entraîner par ce souffle? Ne le sentiez-vous pas venir? Cependant on vous avait averti; mais vous n'avez pas voulu des conseils charitables; comptant sur vos forces, vous vous êtes redressé avec une téméraire fierté, et tandis que vous vouliez braver la tempête, la tempête vous entraînait..... Où?.... La feuille détachée de l'arbre va où la pousse le vent; l'oiseau qui tombe dans le fleuve roule avec le flot.

Les hommes, ceux surtout qui ont une imagination vive et passionnée, se retracent en toutes leurs œuvres, se peignent jusque dans leurs gestes. On sentait la hardiesse de vos pensées dans

la hardiesse de votre langage; on distinguait à travers les cascades de votre style et les accents pittoresques de votre voix, votre âme suivant les écarts d'une imagination ardente; on entendait en vous, écoutant le flux et le reflux de vos pensées, l'agitation de tout votre être; on reconnut toujours en vous cet esprit inquiet, troublé, tourmenté, ne se reposant nulle part, cherchant je ne sais quoi qu'il ne saurait lui-même définir, poursuivant quelque chose qui fuit sans cesse, aimant avec passion les nouveautés, parfois s'éloignant des voies traditionnelles pour dérober quelques étincelles et récolter un peu de gloire, et loin de tout ce qui brille, essayant d'appuyer l'austère vérité sur des paradoxes séduisants, des peut-être éthérés, en même temps traits de flamme et pluies de fleurs.

Caché derrière un pilier de cette basilique longtemps le théâtre de votre éloquence, je tremblais, moi l'auditeur sympathique de mon frère aîné de Saint-Sulpice, en vous voyant, éclairé seulement par votre raison, vous égarer aux champs où se trouvent en présence l'erreur et la vérité, et tressant des couronnes pour les ennemis de l'Église. Et cependant, tandis qu'au fond de votre âme vous sentiez l'ambition préparer

votre chute, vous l'appeliez du courage, de la vertu; mais si je demandais à chacun ce qu'il regarde comme le bien, pensez-vous que la vertu ne prenne pas bien des visages différents, qu'elle ne soit pas remplacée souvent par la vengeance, la satisfaction des sens, la domination, la puissance, la richesse, la gloire, nos penchants naturels, et qu'elle n'arrive pas à consister dans ce qui est honte et dégradation, au lieu d'être la force qui comprime nos inclinations perverses et développe nos qualités? D'abord il faudrait s'entendre; mais poursuivons.

Votre vie fut une course échevelée à travers les bois et les plaines, une suite non interrompue de convulsions étranges, indices certains, présages d'un événement qui causa plus de bruit que de surprise. On vit insensiblement votre regard se détacher de la lumière qui avait guidé vos premiers pas, pour chercher un autre soleil; mais l'œil humain n'est pas fait pour regarder fixément les astres, Dieu vous fit baisser la paupière. Ébloui et ne pouvant embrasser le vaste ensemble qui s'offrait à vos regards, vous avez, dans un tableau lointain, confondu l'erreur et la vérité, ainsi que l'œil confond les couleurs dans un cercle qui tourne. Cependant votre langage

a par instants encore le reflet de la beauté et de la vérité, car votre âme en a gardé le souvenir comme une image dont le temps n'efface qu'un trait à la fois.

Et quand il vous fut impossible d'imposer silence à vos esprits soulevés, de soutenir le choc de vos agitations intérieures, alors vous avez ouvert votre âme, et les flots de ce faux libéralisme qui se font jour partout s'échappèrent avec violence.

Si quelques traits empêchent encore parfois de vous reconnaître, quoi d'étonnant! Placé au centre de la lumière, il vous fallut d'abord cotoyer ces espaces indécis, marcher à travers ces crépuscules où la nuit lentement replie ses voiles, ces vastes champs où l'âme hésite, cherche, se trompe, comme le voyageur ébloui le soir par les blanches clartés; avant d'arriver à la négation; n'aviez-vous pas et n'avez-vous pas encore les longs détours du doute.

Et puis chacun a ses moyens selon son caractère et les positions respectives des adversaires; les misérables ne s'insultent point de la même manière que ceux qu'on est convenu de nommer les honnêtes gens tous ne se battent point; avec les mêmes armes, on les manie avec plus ou

moins d'adresse et l'on choisit celle qui convient le mieux ; on ne se sert point du canon contre un ennemi tout proche ni de la baïonnette contre le soldat à une demi-lieue ; l'Américain ne prend pas pour venir à Paris la même route que l'Arabe; et le mineur, lorsqu'il creuse ses voûtes ténébreuses, ne lui arrive-t-il pas de rencontrer un autre mineur, travaillant pour la même fin dans un sens opposé ?

CHAPITRE II

LIBERTÉ DE CONSCIENCE.

La garde de la vérité a été confiée à l'Église. — La doctrine du Christ ne pourrait subsister si toutes les consciences avaient le droit de l'interpréter chacune à sa manière. — Scepticisme et crédulité des philosophes ; l'Église seule a su allier dans une même pensée l'éternelle Sagesse et le développement de l'intelligence humaine. — Contradictions et conséquences terribles qui résultent de la liberté de conscience entendue dans le sens anti-catholique. — Restrictions apportées à cette liberté par les libéraux eux-mêmes. — Comment le Père Hyacinthe a fait un jour le sacrifice de sa liberté et de sa conscience.

I

Le faux libéralisme a pour doctrine l'affranchissement de l'homme de toutes les entraves

qui gênent l'expansion de sa liberté naturelle. Sous le couvert de cette maxime, il promulgue la liberté des cultes, la liberté de la parole, la liberté de la presse, la liberté d'association, la liberté de commerce et en général, la liberté dans toutes les sphères où peut se développer l'activité humaine. Et ceux dont il a émancipé la raison, à qui il a laissé le droit de tout penser, de tout oser par conséquent, pour qui il n'y a plus de frein, ceux-là luttent surtout contre les obstacles et réclament avant toutes les autres la liberté de conscience.

Que signifie ce mot? En quoi consiste cette liberté?

Un jour le Fils de Dieu entr'ouvrit le ciel, il descendit, il écarta les nuages qui obscurcissaient le flambeau allumé au commencement, il laissa tomber sur la terre attristée quelques rayons du soleil divin, et puis il s'en retourna dans le sein de son Père, emportant les chaînes de l'homme affranchi et lui laissant l'immortelle lumière. Mais sur la terre où souffle sans cesse le vent de l'inconstance qui détruit et renouvelle, il voulait qu'elle fût conservée toute pure et il la plaça à l'abri des orages des passions, au-dessus de la science et de la sagesse humaines dont les

vagues soulevées, tumultueuses, ont tant de fois déjà roulé sur le monde, le couvrant de débris et dévasté les champs qu'elles devaient féconder. Sur un roc inébranlable où vient expirer la rage des flots, il posa le divin flambeau comme un phare destiné à guider notre intelligence errante et douteuse, à éclairer la mer agitée de ce monde, les générations et les siècles, le passé et l'avenir. Mais il ne pouvait, sans anéantir la vérité, laisser à chacun la libre interprétation de sa parole ; il en confia la garde à l'Église avec son esprit pour reconnaître et démasquer l'erreur, sa force et son autorité pour la combattre, et sa parole pour gage de la promesse qu'il lui fit de ne l'abandonner jamais : « Je serai avec vous jusqu'à la consommation des siècles. »

Mais comme l'enfant curieux et téméraire, tantôt pour vous grandir, plus souvent par un faux esprit d'indépendance, vous avez voulu essayer de toutes choses, expliquer ce que vous aviez besoin d'apprendre, et repoussant les conseils quand on vous disait : Prenez garde ! debout sur le banc de sable que la mer allait couvrir, vous la regardiez monter et vous invoquiez votre liberté, votre droit.... de naufrage.

Phaéton voulut un jour conduire le char du soleil et son imprudence lui coûta la vie. Ne dérobez point le trésor sans savoir l'usage qu'on en doit faire, pour ouvrir le vase ne le brisez point. Laissez l'Église interpréter les vérités dont elle est la gardienne.

Prétendriez-vous que sa mission se borne à les transmettre, mais qu'il est du droit et du devoir de chacun de les interpréter à sa façon et que c'est en cela que consiste la liberté ? Est-ce que Dieu, en confiant le dépôt de la vérité à l'Église, lui aurait refusé l'intelligence de cette même vérité? Possédant le flambeau, elle ne pourrait s'en servir, enseignant la lettre elle ne saurait en découvrir le sens, et ne redirait aux peuples que des mots semblables à l'écho stupide qui répète sans comprendre les sons qui l'ont frappé! L'Évangile, ce code parfait de la morale, serait un corps sans vie que le méchant pourrait animer de son souffle impur, au contact de son âme servile, un livre ouvert à tous les commentaires de l'ignorance et de la mauvaise foi; l'autorité que le Christ donna à son Église serait une autorité dérisoire, le commandement qu'il fit de l'écouter, une moquerie! De la vérité pure et immortelle, des enseignements divins vous faites

la pâture des philosophes impies, des sceptiques, des incrédules qui ne savent qu'une chose : nier ce que leur intelligence abaissée ne comprend point, blasphémer ce qu'ils n'ont point le courage de pratiquer.

Et, en présence de l'insolence des uns et de la perfidie des autres, vous voudriez que l'Église ressemblât à un chien muet, voyant sans aboyer entrer le loup dans la bergerie, regardant impassible et insensible souffler le vent des passions, et monter, pour obscurcir la lumière, ces nuages de poussière que partout sous ses pas soulève l'orgueil de la raison humaine. Et puis, insolente ironie! si plutôt ce n'était une de ces contradictions fréquentes qui sont de votre part un aveu, vous osez bien quelquefois demander à l'Église, que vous feignez de mépriser, l'approbation de vos erreurs. Vous ne l'obtiendrez pas. Le jour où vous-même vous vous êtes retranché de son sein, vous avez appelé cet acte un devoir de conscience; eh bien! l'Église aussi a sa conscience, libre de toute servitude honteuse, qui lui défend de pactiser avec l'erreur, et vous n'avez pas le droit d'appeler sa conduite intolérance. Mais vous voudriez vous venger d'elle, comme l'enfant se venge de la pierre qu'il a

heurtée ; la vérité qu'elle vous montre est un reproche qui vous blesse.

II

Une et immuable comme Dieu lui-même, la vérité pourrait-elle subsister si toutes les consciences avaient le droit de l'interpréter chacune à sa manière ? Divisés par l'inégalité de leur intelligence, l'inconstance de leur nature qui leur fait approuver aujourd'hui ce qu'ils blâmaient hier, les hommes le sont bien plus encore par la différence de leurs caractères, leurs penchants naturels qui, dans toutes les questions soumises à leur appréciation et à leur jugement, font que les uns frappés du bien, qu'ils croient découvrir, n'aperçoivent le mal que comme une ombre légère, tandis que d'autres, par une disposition contraire, semblent ne voir le bien qu'en miniature et le mal à travers un microscope. Et si ces différences produisent tant d'opinions diverses, de contradictions, engendrent tant de débats et de luttes, même pour les choses d'un intérêt secondaire, que serait-ce si vous abandonniez à la libre discussion de l'homme les vérités qui sont

au-dessus de son intelligence et que ses passions le pousseront à combattre? si, à la règle fixe et invariable de l'Église vous substituez la balance inégale de la raison humaine où d'avance elle a jeté ses caprices et des inclinations perverses? Bientôt défigurée, outragée, insultée, trahie, la vérité n'aurait plus d'asile sur la terre, en vain elle ferait entendre sa voix plaintive, mais ferme et grave, qui l'écouterait, qui pourrait-elle encore charmer?

Notre raison, certes, elle a ses droits, elle est l'œil de notre âme, le juge du bien et du mal, de la vérité et de l'erreur; mais la foi est le flambeau dont Dieu pour elle illumine les objets, et si elle le repousse, elle s'agite en vain dans l'obscurité; il ne lui reste plus que des lueurs incertaines, semblables à ces blanches clartés, mensonges perfides, que la nuit jette également sur les prairies et sur les eaux.

Qu'a-t-elle produit toutes les fois qu'abandonnée à elle-même elle fut et sa règle et sa loi? Écoutez : l'histoire des peuples est la leçon des siècles; vous l'avez lue dans vos livres autrefois, permettez cependant que je vous la rappelle, car vous semblez l'avoir l'oubliée. Abusée par l'imagination, la fière raison se laissa vaincre encore

et dominer par les passions : elle devint esclave; elle mit l'erreur à la place de la vérité et substitua au Dieu immatériel des images grossières. Et quand elle eut fait la nuit dans le monde, elle sentit l'horreur des ténèbres, mais elle ne put les dissiper ; il y avait autour d'elle un vide immense qu'elle ne pouvait combler ; tous les fantômes furent pris pour des réalités, toutes les aberrations de l'esprit eurent des apologistes ; les principes de la justice furent méconnus, la morale outragée ; le droit était à la force et les lois ordonnaient les violences; tout ce qui était petit, pauvre, souffrant était accablé; tout ce qui était beau, grand, noble, vertueux, méprisé, et la dignité humaine fut traînée dans la boue ; c'était le règne de la raison.

Que peut-elle aujourd'hui cette fière raison ?

L'ignorant comme celui que vous appelez sage, les ennemis du Christ comme ses disciples, le misérable qui hait la vérité, comme celui qui l'aime, tous vont se mettre à l'œuvre. Ils vont juger la sagesse de Dieu, leur intelligence va décider de ses lois, de ses principes. Ils vont revoir le code de morale que Dieu donna à l'homme, et puis ils prononceront, juges éclairés et impartiaux. Ils prononceront... mais qui donc sera

obligé de les croire ? Personne, ce me semble, car alors ce ne serait plus la liberté de conscience que beaucoup ont rêvée et qu'ils cherchent à réaliser. Mais alors le petit, le peuple, habitué à écouter avec docilité ceux qui ont le dépôt de la vérité, que va-t-il devenir ? Et quand il vous interrogera, que lui répondrez-vous ? Oserez-vous sans hésiter lui dire : Suivez-moi ? oseriez-vous mettre votre raison au-dessus de la raison des autres et croire votre intelligence supérieure ? oseriez-vous blâmer celui qui ne pense point comme vous, et affirmer que votre manière de voir est la meilleure et la plus sûre ? Et quand le bon sens du peuple, simple mais droit, vous dira que toutes les interprétations ne peuvent être également justes, que tous les systèmes ne peuvent être fondés, que toute contradiction suppose nécessairement l'erreur, que la vérité ne peut exister également dans des principes opposés, comment le satisferez-vous ? Et quand ce peuple hésitant vous pressera de vous expliquer, de dissiper les ombres qui enveloppent son âme, quand il vous suppliera de lui donner la paix et l'assurance, que lui répondrez-vous ? Embarrassé, vous vous détournerez peut-être, et alors le misérable s'en ira avec sa tristesse et son désespoir,

inquiet, agité ; son âme toujours désolée, errante comme un pauvre sans abri, comme un aveugle sans guide, se reposant parfois sous un buisson d'épines, étouffant, faute de vérité, comme un corps privé d'air, s'étiolant comme la fleur sans soleil. Elle frappera à toutes les portes, demandant une aumône qu'on s'empressera de lui donner et qu'elle n'osera porter à ses lèvres de crainte qu'elle ne soit un poison.

Cependant vous avez éveillé ces désirs insatiables, précurseurs des bouleversements, qui remplissent l'esprit et le cœur et qu'on ne satisfait jamais, et le peuple souvent voudra saisir les fantômes que vous lui avez montrés, et d'autres aussi hardis que vous prendront pour point de départ l'endroit où vous vous serez arrêté ; ils feront de vos doctrines la préface de leurs enseignements, et s'autorisant de vos paroles et de vos exemples, ils poursuivront la route où vous êtes entré, ils arroseront la tige que vous avez plantée et la verront produire, je vais vous dire quoi.

Ils s'empareront des aspirations du peuple, ils en feront le prétexte de leurs envahissements, le glaive de leurs pensées, l'instrument de leur ambition que dans leur ignorance et leur

aveuglement ils dirigeront contre la société. Car les sociétés ont pour base des principes et des lois sans lesquelles elles ne peuvent subsister, et que le peuple bien souvent s'est cru le pouvoir de détruire, le jour où on lui dit qu'il était libre. Le droit pour lui ne fut plus qu'une chose qui se prouve par l'épée ; il effaça le mot justice et mit à la place la force, la force matérielle, car il n'en connaît guère d'autre, qu'il emploie sans discernement comme sans raison, la force brutale même dont il fit l'instrument de sa jalousie et de sa justice ; il pensa que la liberté supprimait le mot devoir ; il ne connut plus ni maître, ni frein, ni loi, et il disait alors : La liberté est au-dessus de toute loi. Et nul jamais de ceux qui l'avaient poussé là ne se leva pour lui dire qu'il se trompait. Sa volonté devint sa règle et fut sa vérité, ou plutôt il n'y eut plus ni vérité, ni morale, tout fut livré à l'arbitraire, et il sembla que la liberté c'était l'abolition de l'autorité, la suppression de tous les droits, la confusion du juste et de l'injuste, du vrai et du faux, l'autorisation de dépouiller ceux qui étaient sans défense et d'opprimer la faiblesse. Ce fut un cloaque immense où grouillaient le vice et la honte à côté de la vertu et du courage, et d'où sortit un

maître puissant, un tyran superbe, posant sa main sur toutes les bouches, son épée froide et nue sur les cœurs palpitants, son pied sur toutes les têtes.

C'est l'histoire des révolutions sanglantes. Car les opinions renferment des principes, des germes que la parole et la presse de par le monde répandent à foison, comme s'il importait peu ce qu'ils produiront, ainsi que le vent disperse la graine sans penser ce qu'elle deviendra, un jonc qu'il fera ployer ou bien un arbre, refuge de l'oiseau dans la tempête. Et le négociant qui retranche de son rayon la marchandise douteuse parce qu'il ne veut pas tromper sa clientèle; et le juge qui punit les crimes; et l'avocat qui fait profession de défendre la vérité; et le prince qui dit : Le peuple est ma famille et je suis son père; et le sage philosophe qui passe ses veilles à la recherche de la vérité et du bonheur; et cet homme qui ne voudrait point, dans l'âme de son fils, laisser développer des principes qui lui paraissent faux; et la société tout entière comme une marâtre dit : A celui dont l'intelligence a besoin de guide, à l'aveugle, au malheureux qui dévore sans regarder, jetez à pleines mains, jetez sans remords ce qui tue comme ce qui fait

vivre; laissez le poison étaler ses fleurs superbes à côté de l'humble et solitaire plante; laissez le mensonge avec la vérité; toutes les doctrines ont droit à la lumière; il n'est pas juste de protéger ce qui est bon, d'extirper ce qui est mal.

Ne poursuivez pas ou j'aurai mon tour.

Qu'importe à ceux qui prétendent éclairer les peuples et dont la parole dirige les hommes; qu'importe que le monde soit trompé et victime de son erreur? ils n'ont point de responsabilité. Ils n'ignorent point la cause des bouleversements des empires et des malheurs populaires, mais leur mission est de regarder impassibles et muets comme si leurs yeux aimaient à se repaître de sang, de cadavres et de ruines? Contempleront-ils la lutte avec indifférence? Applaudiront-ils à la force, ou leur âme va-t-elle s'apitoyer sur le sort des vaincus?.... Peut-être ils attendent, ils désirent les jours de la mêlée pour saisir un lambeau de pourpre et une « part de royauté. »

Briser la coupe empoisonnée près des lèvres qui vont boire la mort, arracher le poignard à la main de celui qui va se percer le sein, est-ce un devoir ou un crime? Et quand l'homme s'arroge tant de libertés, pourquoi n'y a-t-il que celle de

faire du bien qui lui soit interdite, et pourquoi l'est-elle au nom de la liberté?

III

Presque tous nos philosophes et nos légistes sont devenus sceptiques, ils ont après toutes leurs recherches, après mille déductions, écrit ce mot de glace : « Qui sait?... » Le plus haut degré de la science est de ne rien affirmer, et leur sagesse consiste à n'avoir point de croyance. Ils nous disent, les savants, que nous nageons dans le doute, et c'est avec le doute qu'ils attaquent et qu'ils se défendent.

Cependant ils prétendent édifier des systèmes, et sur quelles bases? Ils ont rejeté le seul fondement solide et durable de la morale et des lois : la vérité. La vérité est le ciment qui unit, le peut-être est quelque chose qui désagrége tous les éléments et les dissout. La morale n'est qu'un mot si les croyances n'ont rien qui les appuie; les lois ne peuvent reposer que sur des principes certains, et la sagesse ne peut exister que dans le vide. Depuis que l'opinion, avec ses visages différents, a remplacé la vérité, il n'y a plus rien de

stable, tout s'affaisse, tout s'écroule. Le doute est une onde qui fuit entraînant avec elle tout ce qu'on bâtit sur ses bords. Que de fois, depuis un siècle, vos constitutions n'ont-elles pas été bouleversées ! que de systèmes ont surgi pour être engloutis l'instant d'après ! La grandeur et la puissance s'évanouissent comme les pensées ; le sol mal affermi fait chanceler toutes choses et jette partout la confusion et le désordre.

Mais ils sont parfois superbes dans leur entêtement, et bien crédules, ces esprits forts qui feignent de ne rien croire. Se trouvent-ils en présence de faits nombreux dont la raison ne se rend pas compte, mais attestés par des témoignages qu'il n'est pas permis de révoquer en doute, si ces faits contrarient leurs opinions, avec un insolent sourire ils leur opposent la dénégation écrite d'un seul homme qui, sans approfondir le sujet, se borne à expliquer son incrédulité en disant : Je ne crois pas parce que je n'ai pas vu, et parce que je ne comprends pas. Ils nient les faits pour ne pas croire aux principes, et ils ne veulent pas des principes qui confirmeraient les faits. Pour les persuader, il faut des preuves sans nombre et ils s'irritent de la prudence d'un

adversaire qui ne veut pas s'en rapporter entièrement à leurs appréciations. Mais comment feront-ils pour croire à l'histoire? comment parviendront-ils à réunir la somme d'autorité que réclame leur raison lorsque des écrivains content des choses qu'ils n'ont point vues, et qu'il faut encore diminuer la créance qu'ils méritent du poids de la négation et du silence des autres historiens.

Ils me diront peut-être que rien dans ces choses ne contrariant leur raison, il faut moins de preuves pour les convaincre. Je veux bien l'admettre. Mais lisez et prêtez l'oreille : n'entendez-vous point le langage étrange des incrédules de toute sorte? Ne voyez-vous point la bizarre confusion des idées, des opinions et des choses se livrant un combat mortel? Les uns nient le progrès de l'humanité, ou, forcés de le reconnaître, le maudissent comme un crime, et poussent la sauvagerie et la haine jusqu'à lui rejeter à la face les biens qu'il leur apporte; les autres ne veulent pas croire à l'éternelle lumière qui, venue du ciel, prête à l'homme sa flamme et ne peut rien recevoir de lui. Esprits étroits qui ne voient que d'un œil! on dirait qu'ils ne sont pas bien sûrs que Dieu soit l'auteur de toute science.

Ils ne veulent pas croire que c'est Lui, le maître de l'univers, qui, une à une, à mesure que l'homme grandit, lui découvre ses merveilles. Ainsi que fait le père pour son enfant, sans jamais rompre le lien de dépendance et de soumission qui unit la créature à son Créateur, à la raison qui se développe, au jugement qui se forme appuyé sur les leçons de Dieu, c'est encore Dieu qui ouvre des horizons nouveaux, et les suivant de l'œil, les soutenant de sa force, les laisse marcher dans la carrière.

Ah! je sais bien que l'homme souvent dépasse la limite, et c'est alors qu'il tombe; ce n'est pas de vouloir la liberté que je lui fais un reproche, mais d'entretenir une fausse idée de cette chose sublime et de ne pas apprendre à en user; c'est de ne pas savoir, ou peut-être vouloir allier dans une même pensée, dans un même monde, l'éternelle sagesse, l'immuable lumière et le développement de l'intelligence humaine, la vérité qui est et la vérité que l'homme cherche, Dieu parfait et l'homme perfectible.

La gloire de l'Église, épouse du Christ et mère d'enfants qui vivent sur la terre, sera d'avoir compris et associé la stabilité et le mouvement, le repos et la course de l'humanité. Tandis

que d'une main ferme elle retient les esprits sous le joug de l'éternelle vérité, elle étend l'autre bras pour guider et protéger les sciences. Au milieu de l'espace elle a fixé son soleil, et ses astres errants vont à d'autres mondes demander leurs secrets. Elle condamne ceux qui, réfugiés sous son drapeau, le déshonorent et voudraient en son nom immobiliser l'intelligence, la raison, et les peuples qui croient voir le diable partout essayent de fermer le rideau que Dieu écarte. Elle condamne aussi ceux qui, prosternés devant l'intelligence humaine, rapportent à elle seule tout progrès, et prétendent soumettre la religion à ses lois. A celui qui, sous prétexte qu'il ne comprend point, refuse de croire les mystères que Dieu a révélés, elle montre ces mystères non moins incompréhensibles que la nature le force d'admettre, comme un défi qu'elle lui jette, un soufflet appliqué sur son aveugle vanité, une vengeance pour son incrédulité.

IV

Cependant ces hommes qui doutent de tout exigent parfois tant de crédulité ! Je les entends lorsqu'ils s'entretiennent de politique, je les entends nous dire d'un côté : La France s'est formée, agrandie, elle a été florissante sous les rois pendant quatorze siècles ; revenez donc, Français, à la monarchie de Louis XIV. Et de l'autre : La monarchie ne peut plus vivre sur le sol libre de notre France ; cinq maîtres depuis le commencement de ce siècle se sont emparés d'elle et ils ont été renversés. Voyez comme sont prospères les États-Unis. Et les républicains ne peuvent souffrir qu'on les reporte vers le passé, et les royalistes ne veulent pas qu'on leur oppose une république lointaine qui ne compte encore qu'un siècle. Et tandis qu'ils se montrent l'un à l'autre le modèle qu'ils trouvent conformes à leurs opinions, opposant la Russie à l'Angleterre, la vieille Amérique à la vieille France, qu'ils présentent pour pièces de conviction l'application de leurs principes par un seul peuple quelquefois différent par les mœurs, le caractère,

la civilisation, les influences sociales, les époques, et qu'ils veulent être approuvés, ils se renvoient ces mots : « Que me font vos exemples ? Un exemple ne suffit pas pour fonder un principe. »

Et c'est cependant à la raison, qui se laisse aller aux contradictions que nous trouvons partout, que nos doctrines tendent à enlever tout frein et à donner la supériorité même lorsqu'il s'agit de religion. Inconséquents et aveugles, les hommes qui punissent le crime sont aussi ceux-là qui trouvent juste de laisser subsister les principes qui y conduisent. Ils me paraissent sincères, mais je ne sais, hélas! quel bandeau ils ont sur les yeux. Tandis que d'une main la société signe l'arrêt qui met en prison le voleur et fait monter l'assassin sur l'échafaud, ce que quelques-uns appellent le progrès moderne lui fait écrire de l'autre : Que toutes les doctrines sans exception puissent vivre et se développer, nous n'avons pas le droit de les retrancher. Il abat les fruits et laisse subsister l'arbre; que dis-je? il le protége et veut qu'on le respecte.

J'ai, nous dit une liberté moderne, fait place à tous les systèmes, à tous les enseignements; les chances sont égales ou plutôt tout l'avantage

est pour la vérité à qui je donne ainsi l'occasion de remporter un éclatant triomphe. Est-ce insolence ou simplicité? Non, certes, les chances ne sont point égales. Le sol n'est-il donc rien pour la plante? La position n'est-elle rien pour une armée en un jour de bataille? Les braves ne sont-ils pas morts tandis que la ruse, la lâcheté, la faiblesse remportaient des victoires? La terre, sachez-le, est devenue le champ du mensonge; la vérité n'y peut vivre qu'à force de soins et de culture; et vous jetez auprès d'elle l'erreur que le sol favorise, et qui tantôt fortifiée par les passions humaines, étouffera la plante du ciel, languissante déjà sur un sol étranger. Le laboureur, lui, passe au crible la semence qu'il doit jeter en terre, il arrache l'herbe qui étouffe la fleur, détruit le ver qui ronge le pied de l'arbre.

Mais soit, regardez avec complaisance grandir le serpent et pousser les dents du tigre; pour attaquer le mal, attendez qu'il ait saisi sa victime; et de quel droit la lui arracherez-vous?... et avec quelles armes, quand votre ennemi sera devenu plus fort que vous? Lorsque toutes les opinions sont légitimes, ces actes qui en sont l'expression sont légitimes aussi; nul n'a le droit de punir un

homme qui agit conformément à des croyances autorisées. Permettre à un individu de choisir ce qui lui paraît meilleur, et le garrotter au nom de la société qu'il troublerait en l'accomplissant, serait une inconséquence et une insulte.

Juge, descendez de votre tribunal, il n'y a plus de criminels ; le criminel ce serait vous si vous attentiez à la liberté des actes ; quand la raison a été déclarée indépendante, le voleur peut dire que la propriété est un vain titre, que la terre est à tous, qu'il est juste que le pauvre prenne au riche de quoi satisfaire ses besoins ou ses caprices ; l'assassin peut avoir une vengeance à exercer, et la vengeance lui apparaître comme un devoir. Avocat, pourquoi employer tant d'heures à prouver l'innocence de votre client ? Vous avez pour lui une excuse si facile ! Le crime cesse d'être un crime, il n'y a rien de répréhensible lorsqu'il est la règle forcée de l'homme vicieux conséquent avec lui-même.

Et c'est la conclusion immédiate et inévitable de vos principes, venin que le serpent caché sous les fleurs dépose comme un germe qui se développe et produit la mort. Car le mépris de l'autorité doctrinale de l'Église, c'est cette indépenpendance de laquelle il est facile de déduire le

droit de juger de toutes choses, d'ériger sa volonté en loi suprême et d'agir conformément aux opinions justes ou erronées que l'on se fera des choses.

Vous m'objecterez peut-être que je recule les bornes au delà de la vérité, que mes conclusions sont outrées, qu'il est des limites que la raison n'a jamais essayé de franchir. Soit, j'en conviens avec vous : la vertu commande le respect, et le vice malgré lui l'admire et se cache. Il est des principes tellement naturels que chacun les retrouve en lui-même, unis en nous, pour ainsi dire, faisant partie de notre âme, que dès lors l'homme n'a point créés, mais qui semblent avoir été traduits d'un texte primitif et universel, et que chaque peuple inscrivit en tête de son code. En vain vous lui en demanderiez la raison, il vous répondrait par les principes eux-mêmes et par leur universalité. La raison et la volonté humaines n'ont point osé les attaquer : elles sont venues mourir là comme les flots d'une mer calme expirant sur ses bords. Mais quand se leva la tempête, les vagues n'ont-elles point rompu les digues ? et quand la liberté fut laissée aux passions, montrez-moi donc les bornes qu'elles ont su respecter ; elles couvrirent la

raison elle-même et n'épargnèrent rien. En vain vous vous flattez de leur opposer des barrières, il n'en est plus. Lorsqu'un peuple abusé supprimait les lois, vous l'avez laissé faire et vous le forcez à respecter les vôtres. Vous ne le saisirez que le jour où il s'arrêtera de lui-même épuisé de fatigue. Et ce jour-là, tandis qu'il se reposera, un maître lui passera une chaîne au cou et le fera rentrer sous le joug. Ces commotions sociales qui renversent tout n'ont abouti jamais qu'à substituer un maître à un autre maître.

Regardez seulement la Révolution française. Les siècles avaient en quelque façon consacré bien des injustices et des abus, et les libertés dont le peuple jouissait alors avaient besoin d'être élargies, mais on brisa d'un seul coup toutes les chaînes, et il bondit furieux ; puis ramassant ses liens, il étreignit ceux qui avaient été ses maîtres. Lancé dans la carrière ouverte, il se déploya et déborda partout. Il détruisit ce que les siècles avaient élevé, les grandeurs, les beautés, la gloire de la nation française ; il n'estima plus rien que la force des armes et la gloire qu'on ramasse dans le sang. De par la liberté il détruisait, pillait, égorgeait ; il en avait le droit : Dieu ne fit-il pas l'homme libre ?... Et puis un jour

son courroux s'apaisa, vaincu par la fatigue, il voulut se reposer, il s'endormit... et s'éveilla aux mains d'un soldat. Ce soldat, lui aussi, avait aimé la liberté et il l'aimait encore; il aimait la gloire, il aimait d'être aimé, aussi il aurait voulu donner la liberté à tous les peuples du monde, faire invoquer son nom, s'entendre par tous appeler libérateur, mettre les rois au rang des sujets. Il était fier, le soldat, et ne voulait s'abaisser que devant Dieu. Il sentait au fond de son âme cette passion qui fait les conquérants et les grands hommes ; l'ambition, c'est la marque des grandes âmes, et Mirabeau disait que la vertu consiste à savoir la tourner vers le bien. Quand donc il n'eut plus d'ennemis à vaincre, le guerrier français, ne pouvant étancher sa soif de conquêtes, après avoir combattu pour la liberté il voulut en triompher. Séduit d'ailleurs par la beauté du sceptre, enivré de louanges, entouré de flatteurs, admiré de tous, qui eût pu résister à tant de séductions, attendre plus patiemment que lui une couronne avec le titre de roi ou d'empereur ? Cependant on lui a reproché son infidélité ; mais lui, il vivait avec le peuple, il l'avait étudié, il l'avait vu à l'œuvre, et sentant peut-être que ce peuple avait besoin d'un maître, il

s'était dit : Je me suis battu pour lui dans ses rangs, je l'ai conduit à la victoire, et j'ai bien quelques droits à son amour et à son obéissance.

Mais vous qui essayez de faire dans l'ordre moral ce qu'il fit dans l'ordre politique, avez-vous du moins les mêmes motifs d'excuse qu'il avait ? Toutefois, je ne veux pas juger ici les révolutions ni les hommes qui y prirent part; je ne veux point tenir cette balance où beaucoup les ont pesés devant l'histoire; mais aveuglés souvent par leurs vues particulières, ne montrant que les principes ou les résultats, oubliant les crimes ou les gloires, ils ont émis des opinions trop diverses pour n'être point contestables. Je comprends les révolutions qui bouleversent les empires, mais je ne saurais les approuver. Je pense que les résultats ne peuvent jamais justifier les moyens criminels, et que les choses bonnes qui nous ont été données par nos révolutions auraient pu s'obtenir plus lentement, c'est vrai, mais du moins sans honte. Ce que je veux surtout, c'est montrer la cause des excès des peuples, la source de ce terrible courant qui les entraîne en les souillant de sang et de boue. Sans doute le despotisme des souverains a eu quelquefois sa part de responsabilité, les causes matérielles ont joint

leur effort aux causes morales qui les avaient engendrées, mais ce sont les fausses doctrines qui, prêchant une indépendance funeste à la vérité, à la justice, à l'ordre, ont éloigné l'homme du bonheur en éveillant dans son âme des désirs qu'il ne peut satisfaire, et l'ont poussé aux excès pour lui faire atteindre le fantôme.

Peuples abusés, vous laisserez-vous donc toujours tromper par les mêmes mensonges, oubliant chaque jour la ruse de la veille? Enfants qu'on amuse avec des hochets, qui les brisez et qui pleurez ensuite, qui prenez un mannequin pour la réalité, l'expérience ne vous viendra-t-elle jamais ! On l'a fait grand, on l'a paré, on lui a donné un nom qui fait croire à la chose, et vous avez été séduits par l'éclat, trompés par l'apparence. Cependant les plus coupables ce n'est pas vous ; il est difficile de résister à l'appât qu'on vous présente. Mais il faut surtout accuser ceux qui ont versé à la multitude, avec la liqueur, le poison qui produit un délire affreux, qui lui ont mis aux mains une arme qu'elle ne connaissait point et dont elle ne savait point se servir, qui lui ont jeté des mots dénaturés, corrompus dans le sens qu'on leur donnait, livré les lois, la morale, la conscience, la vie des citoyens, et

qui lui ont laissé croire que la liberté se fonde au milieu des cris et du tumulte, et se repose dans le sang.

V

Ceci me rappelle le mot d'un homme qui parle volontiers de la liberté, de la liberté politique, de la liberté de conscience, de toutes les libertés imaginables ; il a souvent aux lèvres le mot liberté. Il se dit libéral et il l'est, vous allez voir. Il disait donc : Pour avoir la paix et la liberté en France, il faudrait égorger prêtres et religieuses. Vous l'entendez. Eh bien ! c'est lui, lui-même, qui reprochant à l'Église son intolérance, ose conseiller cette douce mesure. Et il nomme cela : justice, liberté, respect de la conscience. Et qu'est-ce donc qu'il nommera crime, oppression ?

Je sais bien que certains hommes appellent ainsi les moyens de persuasion qu'emploie l'Église pour propager la vérité, tandis que leur prétention d'être plus libéraux que les autres semble excuser leurs injustices et leur donner le droit d'être cruels : pourquoi font-ils ce qu'ils reprochent aux autres ? « C'est par ce moyen seu-

lement, nous disent-ils, que nous arriverons à l'ordre et à la liberté. » D'abord ils outragent l'histoire, le bon sens, la vérité; mais passons là-dessus : je ne prétends pas rectifier toutes leurs opinions; qu'ils me disent seulement si la fin, suivant eux, justifie les moyens, et s'il ne faut que répondre de ses bonnes intentions pour avoir le droit de détruire et d'égorger. Une remarque : ils sont donc bien peu sûrs de leur argumentation, de la force de leurs raisonnements; ils jugent donc bien peu solides leurs pièces de conviction, puisqu'ils ne voient point d'autre moyen d'avoir raison de leurs adversaires que de les empêcher de se défendre; qu'en pensez vous ?

Et ne me reprochez point de généraliser le fanatisme aveugle d'un seul individu. Ces mots sortis de la bouche d'un homme, je les aurais attribués à la passion qui s'évanouit ou bien à l'exaltation d'un cerveau malade, si les mesures violentes qu'ils réclament n'étaient pas le système d'une opinion qui se dit libérale, et si jamais ce système n'avait été essayé, en se restreignant toutefois dans des limites qu'il n'osait point franchir. Remarquez-le, je ne parle pas ni de notre révolution de 93, ni de la Commune

qui naguère ensanglanta Paris, mais de l'Allemagne que vous regardez comme le porte-flambeau du dix-neuvième siècle, et à qui vous avez prodigué les louanges. « Ces loyales et robustes consciences allemandes » font saisir les prêtres et les évêques pour les jeter en prison. C'est ainsi que leurs gouvernements, selon ses espérances, se reconnaissent le devoir de protéger les droits de leurs sujets catholiques, aussi bien les droits des prêtres que ceux des laïques.

La même chose se renouvelle en Suisse. Votre ami M. Michaud, que vous avez entraîné dans votre chute, s'est fait plus que vous encore l'ennemi acharné de l'Église catholique; il cherche à l'étouffer sous le poids de ses incessantes publications. J'ai parcouru ces livres. Tous, chaque chapitre et chaque phrase, suintent la haine. L'ancien vicaire de la Madeleine ne se contente pas d'exhaler ce sentiment malsain, de le figer dans des élucubrations plus singulières les unes que les autres; il a des visées plus hautes, il cherche avant tout à le semer dans le cœur des gouvernements : son programme exige une intervention à main armée. « Le minimum de répression nécessaire doit s'étendre aux agissements de la papauté, à l'administration extérieure

de l'Église romaniste, à ses ordres religieux, à son clergé séculier et à la gestion de ses biens temporels. »

Que les gouvernements s'entendent pour bâillonner le pape et le sabrer s'il le faut. De la sorte, il ne condamnera plus les hérésies, il ne résistera plus aux exigences de ses persécuteurs, sa parole n'affermira plus les consciences faibles, et l'Église décapitée s'en ira à la discrétion, à la merci de toutes les erreurs.

Que les gouvernements lancent leurs gendarmes contre le clergé séculier qui prêche, baptise et administre les sacrements; qu'ils le fassent saisir, condamner arbitrairement, emprisonner ou chasser comme on chasse un troupeau de bandits; de la sorte les apostats s'installeront en paix dans les églises et les presbytères vides des cantons catholiques.

Je sais bien que les gouvernements et leurs protégés appellent les mesures violentes employées contre l'Église des moyens de légitime défense. Ce sont les grands mots qui voilent leurs injustices, qui légitiment la violation des traités et des droits les plus sacrés, c'est le linceul dans lequel on ensevelit la victime. Déjà le vieil empire romain avait trouvé ce prétexte, et tous les

gouvernements depuis l'ont invoqué. Que réclamaient-ils? de quelles agressions avaient-ils à se défendre? L'Église leur avait-elle volé des provinces? Non; elle avait accepté l'indépendance qu'on lui avait offerte, elle n'en voulait pas davantage. Elle distribuait les couronnes que princes et peuples déposaient entre ses mains, et donnait aux nations les terres du nouveau monde. Troublait-elle la paix des empires? Non, plutôt elle la rétablissait; elle disait aux sujets : « Soyez fidèles à vos princes; » faisant aux nations comme aux individus une loi de la justice, elle sauvegardait les intérêts de tous, et les rois venaient la prier de terminer leurs différends.

Pour avoir le droit d'invoquer la légitime défense, il fallait imaginer des griefs; et quoi de plus facile! Pour attaquer il fallait des prétextes, on en a trouvé. Quant aux causes, elles ont été différentes pour les hommes et pour les époques, mais il en est qui sont permanentes : la justice inflexible avec laquelle l'Église remplit la mission qu'elle a reçue d'annoncer à tous la vérité et de reprendre avec douceur, mais avec fermeté, le prince orgueilleux comme l'humble sujet; la jalousie irritée de voir grandir l'influenee de celle

que les puissances temporelles ont parfois regardée comme une rivale ou une ennemie. Leur frayeur est la frayeur d'Hérode à la naissance du Christ, et leur cruauté fut parfois égale à sa cruauté.

On appellerait lâche et assassin l'homme armé qui se battrait contre un ennemi sans armes; et les gouvernements ont employé la violence contre une puissance qui n'a point de soldats et ne se défend qu'avec la patience et la parole de la vérité qu'elle n'a pas le droit de tenir secrète. La courtoisie n'a point examiné si les armes étaient égales; elle s'est dit que peut-être l'un des adversaires serait blessé, mais que l'Église immortelle ne tuerait point le gouvernement; ceux qui n'ont de foi qu'à la force matérielle ont même applaudi à l'injustice, et la vertu et l'austère courage du libéralisme moderne l'ont approuvée. Car le libéralisme dont je parle ce n'est point la liberté, ce n'en est que le masque et le nom, c'est le mensonge de la liberté.

Ce parti grandissant sous une enseigne trompeuse est une génération de traîtres qui souvent se firent aimer à leur naissance et puis maudire ensuite. Ils réclament pour tous des libertés qui appartiennent essentiellement à tous, que les gouvernements trop absolus ont souvent violées

pour leur malheur et pour celui de leurs peuples; et lorsqu'ils les ont obtenues, ils prétendent seuls en profiter et à leur tour ils deviennent tyrans. Les représailles sont-elles leur but? Non. Est-ce l'amour de l'autorité qui les guide par des voies détournées ou les fait suivre le large chemin cachant des armes sous leurs manteaux? Peut-être. Mais beaucoup dont les vues sont droites n'ont trahi la liberté que parce qu'ils ont été entraînés par d'autres moins sévères ou sollicités par les passions lorsque le succès a semblé couronner leurs efforts.

Pourquoi la Révolution, après avoir proclamé la liberté des cultes, a-t-elle forcé les citoyens à se prosterner devant une divinité qu'on ne voulut point, qu'on n'osa point peut-être appeler du nom de vérité? On adorait la Raison déifiée sous l'image de la raison avilie, dégradée, esclave des passions les plus infâmes, la raison qui n'était plus et que des instincts pervers remplaçaient. Pourquoi cette même Révolution, qui avait réhabilité les membres de la société privés justement de leurs droits, a-t-elle dressé des échafauds permanents pour ceux qu'elle appelait les ennemis de la patrie, parce qu'ils ne pensaient pas ainsi que ses maîtres? Ceux qui d'une main gra-

vaient sur les murailles : Liberté, Égalité, Fraternité, de l'autre montraient au peuple, derrière cette même muraille, le citoyen dont la conscience était inviolable et qu'il fallait saisir ; plus loin, l'obscure prison où on le devait jeter. Et les bourreaux faisaient tomber les têtes pendant que l'on chantait :

Descends, ô Liberté, fille de la nature ;
Le peuple a reconquis son pouvoir immortel :
Sur les pompeux débris de l'antique imposture,
Ses mains relèvent ton autel.

Le soldat qui s'était battu pour la liberté et avait dit : « L'empire de la loi finit où commence celui de la conscience », n'a-t-il pas dit aussi qu'il ne voulait point qu'il s'établît de nouvelles religions « que les juifs ne sont pas de la même catégorie que les protestants et les catholiques, qu'il faut les juger d'après le droit politique et non d'après le droit civil, puisqu'ils ne sont pas citoyens » ? Ne voulait-il pas leur interdire le commerce parce qu'ils sont juifs ? N'est-ce pas ce que vous appelez liberté qui persécute en Suisse et en Allemagne ? Et ne sont-ce pas encore les libéraux de France qui aujourd'hui voudraient nous retirer la liberté de l'enseigne-

ment, souvent accordée sur le papier, refusée dans la pratique? Je n'examine pas quelles seront les conséquences de la création des universités libres au point de vue de l'État. Toute chose a ses avantages et ses inconvénients. Mais ce que je constate, ce sont les restrictions que les plus avancés en fait de libéralisme croient devoir apporter à leurs principes.

Ils sentent que la liberté ne peut être absolue, et c'est ainsi que souvent leurs actes démentent leurs paroles et qu'ils se trouvent en opposition avec eux-mêmes. Et parfois ils éprouvent je ne sais quel besoin de restreindre d'autant plus la liberté qu'ils l'ont prêchée plus haut. Car de tant de contradictions et d'inconséquences, s'il faut accuser l'inconstance humaine, ce qu'il faut reconnaître surtout, c'est que la faiblesse et la petitesse de l'homme, jointes à son ambition, en font ordinairement un être exclusif.

Charmé par une image lointaine, il laisse son imagination en grandir les traits et les défigure en voulant les reproduire. Séduit par une pensée, il la poursuit, il veut la saisir, lui donner un corps, l'animer; son regard troublé confond l'ombre et l'objet; ne voyant qu'une chose, il en exagère les proportions et ne sait point la mettre

en harmonie avec tout ce qui l'entoure; il voudrait en remplir l'univers. Il dresse un colosse au milieu du désert qu'il a fait; parce qu'il est exclusif, il devient excessif; la séve destinée à plusieurs germes ne nourrit qu'une plante qui grandit sans porter de fruits et qu'un jour la foudre renversera comme elle frappe l'arbre solitaire au milieu de la plaine. Souvent l'homme ne sait point garder de limites; et quittant la sphère dans laquelle Dieu l'avait placé, son intelligence est un soleil qui brûle ce qu'il devait réchauffer et laisse dans l'ombre ceux qui attendaient sa lumière, un astre éloigné de son orbite qui pâlit et s'éteint devant l'astre immortel, un rayon qui s'évanouit.

C'est ainsi que sont tombés les esprits subtils et les intelligences les plus fières, surtout lorsqu'elles ont été servies par la vanité et par une imagination vive et passionnée qui trop souvent rompt son frein. C'est ainsi que l'homme fit des remèdes un poison, du souffle qui anime, un air qui corrompt, de la puissance qui attire et dirige dans le chemin, une force aveugle qui engendre la mort, semblable à ces machines roulantes dans l'espace, que la vapeur entraîne sans guide, perdant, non sans danger, des forces

qui auraient pu être utiles, et ne s'arrêtant que faute d'aliments ou vaincues par l'obstacle qui les brise.

VI

Mais qu'est-il besoin de vous opposer les restrictions apportées à la liberté par les libéraux eux-mêmes; rappelez-vous le sacrifice que vous avez fait un jour à Cologne de votre liberté et de votre conscience.

Un vieux catholique, Reinkens, cherchait à établir au congrès de cette ville que les *prêtres préposés à la confession des femmes* troublent la paix des foyers. Il recueillit de chaleureux applaudissements; sa verve caustique excita la gaîté railleuse des auditeurs; il eut à la tribune un véritable succès que l'on couronna plus tard en nommant l'orateur, aimable et piquant, évêque des vieux catholiques allemands. Et ce jour-là, vous qui pardonniez au nom du Christ autrefois, vous avez laissé l'impie insulter à ce ministère auguste que vous avez exercé et vos disciples s'en moquer. Vous avez effacé ces lignes éloquentes et vraies qu'un jour vous aviez écrites : « Vous ne pouviez pas, vous, prêtres domestiques, disiez-vous à l'époux et au père, réaliser dans sa pléni-

tude et son efficacité la rémission des péchés... Nous sommes donc venus comme vos auxiliaires, comme vos suppléants.... Nous nous sommes souvenus que le Fils de l'homme a le pouvoir de pardonner les péchés sur la terre, et en son nom, au nom de son Église, nous avons préféré cette absolution qui signifie et opère tout ensemble la délivrance des âmes.

« Voilà ce que nous avons fait, et nous avons bien fait !

« Et pour faire cela, nous avons prêté l'oreille à des aveux que vous ne pouvez pas entendre. Laissez-moi vous le dire, il y a des aveux qui doivent se faire à l'époux et au père ; mais il en est d'autres qu'il ne serait ni sage, ni moral, ni même possible de lui confier. Il y a des confidences qui, au lieu de rapprocher les âmes, les désuniraient pour jamais, qui élèveraient des montagnes et creuseraient des abîmes entre l'imprudent qui les aurait faites et l'imprudent qui les aurait écoutées. Dans la sainteté, dans l'austérité, dans la majesté du sacrement, nous pécheurs comme vous, mais ministres du Christ, nous avons entendu ces secrets terribles que nous livraient les âmes, non-seulement parce que Dieu le leur prescrivait

comme un devoir, mais parce que la nature le leur imposait comme un besoin. Nous avons entendu à travers leurs larmes et leurs sanglots; nous avons entendu, mais nous n'avons pas parlé, et nous avons sauvé ceux que vous auriez perdus.

« Voilà ce que nous avons fait, et nous avons bien fait. »

Malgré les sinuosités que l'on remarque parfois dans ce discours, quelle différence entre ce langage et celui que plus tard vous approuviez par votre silence :

« Il existe des preuves sans nombre, a dit Reinkens, que les femmes qui se font un devoir fréquent et rigoureux d'épancher leur cœur au confessionnal, et de s'adresser aux prêtres avec crainte et vénération, *comme s'ils tenaient la place de Dieu*, il est prouvé, dis-je, qu'elles perdent toute contenance devant les exigences des ecclésiastiques, qu'elles font des promesses et qu'elles tolèrent mille questions au sujet de la famille, dont le résultat est qu'elles perdent pour toujours la paix domestique, ou que leurs maris se soumettent et s'annihilent moralement à leurs propres yeux comme aux yeux des autres. »

« Comme s'ils tenaient la place de Dieu! » Vous l'avez entendu et vous n'avez point parlé; vous qui sans cesse vous défendez d'être un chien muet, vous avez consenti à le devenir, et vous avez laissé croire que vous vous êtes trompé ou que vous avez étrangement trompé les autres lorsque, « ministre du Christ, vous avez entendu ces secrets terribles que vous livraient les âmes », lorsque vous avez écrit : « Nous nous sommes souvenus que le Fils de l'homme a le pouvoir de pardonner les péchés sur la terre, et en son nom, au nom de son Église, nous avons proféré cette absolution qui signifie et opère tout ensemble la délivrance des âmes. » Quelle confiance peut inspirer un homme qui s'abuse sur des matières aussi graves? Je ne veux pas dire qu'il se joue des autres, car vous ne l'avez pas fait. Non, mais pour conserver l'unité aussi longtemps que possible, ou bien descendant involontairement la pente funeste, vous, qui ne prétendez point faire de concessions de doctrines, mais « qui voulez conserver la foi ancienne, telle que vous l'avez reçue de vos parents et de vos maîtres, dans l'école et dans l'Église », vous vous êtes humblement soumis au jugement de vos disciples, vous avez essayé d'abolir la confes-

sion, vous avez changé d'opinion ou consenti à ce sacrifice que vous nous reprochez faussement d'avoir fait : le sacrifice de votre liberté et de votre conscience!!!

CHAPITRE III

LE PAPE.

De l'infaillibilité. — Du pouvoir temporel.

I

L'Église est la dépositaire de la vérité, mais dans la société religieuse comme dans la société civile, il faut un chef; pour vaincre dans les luttes de la doctrine, il faut un guide sûr et qui ne puisse pas tromper. Où trouver ce fil conducteur à travers le labyrinthe des erreurs modernes? Où découvrir au milieu de la tempête le phare qui indique le port? La papauté qui a présidé à l'éducation des nations chrétiennes, qui s'est inclinée sur leur berceau pour le cou-

vrir de ses bénédictions, qui les a enveloppées de ses lumières et de sa sollicitude dans tout le cours de leur vie historique, la papauté ne pouvait assister en silence à la destruction d'une œuvre qui est en grande partie la sienne. Elle devait élever la voix pour donner au monde un enseignement pour disputer les consciences à la Révolution.

Et c'est là l'imposant spectacle auquel nous assistons depuis cent ans : la lutte de la papauté avec la Révolution. Depuis le bref de Pie VI au cardinal de Larochefoucauld jusqu'à l'encyclique *Quanta cura* de Pie IX, la chaire apostolique n'a cessé de faire entendre au monde moderne ses solennels avertissements.

« Chaque fois que la Révolution dépouillait d'un rayon la royauté sociale de Jésus-Christ, une encyclique partait de Rome, pénétrante comme la pointe d'un glaive, lumineuse comme un éclair dans une nuit d'orage. Elle allait frapper tout droit la fausse liberté, la fausse égalité, la fausse autorité, toutes ces idoles contemporaines, aux bras d'airain et aux pieds d'argile. Elle rappelait aux rois et aux peuples que la religion est le fondement de la société civile ; que le règne de Jésus-Christ est la fin principale des

institutions humaines; que l'autorité n'est pas la somme du nombre et des forces matérielles; que la volonté du peuple ne constitue pas la loi suprême de ce monde; que les faits accomplis n'ont pas par cela même la valeur du droit; que l'Église catholique est une société pleine et parfaite, et qu'il n'est permis à personne de mettre obstacle à sa liberté. Voilà ce qu'ont dit et répété en face de la Révolution les pontifes romains, vicaires de Jésus-Christ, sur le trône comme dans l'exil, prisonniers ou libres, au Vatican comme à Fontainebleau et à Gaëte[1] ».

Et comme les peuples égarés par la Révolution étaient tentés de mettre en question l'autorité doctrinale du siège apostolique, le concile du Vatican a proclamé l'infaillibilité du pape, lorsque en matière de foi ou de morale il s'adresse au monde comme docteur universel; et cette infaillibilité, le concile l'a imposée à tous les croyants comme un dogme de foi.

Quand les catholiques, qui depuis dix-huit siècles avaient reconnu l'infaillibilité du pape, apprirent que cette reconnaissance était un dogme, ils n'en furent pas étonnés : le dogme

1. Mgr Freppel.

était déjà dans leur cœur comme dans leur raison ; ils s'en réjouissent. Dans le domaine des mystères et du surnaturel la foi ne peut se consoler que par la foi. La définition des dogmes est donc pour l'Église catholique une loi d'une éternelle opportunité.

Les hérétiques, les catholiques de nom, les rationalistes, protestèrent contre la définition du concile, ou en rirent. Mais au fond, l'Angleterre et la Russie savent bien que cette parole de morale divine, de justice éternelle, est la seule qui éveille, dans la conscience des peuples et des rois, les devoirs réciproques ; elles savent que le jour où on ne l'entendrait plus, ce serait le silence de la mort sociale.

Et d'ailleurs, pourquoi tous ces sarcasmes, toutes ces protestations ? Quel changement ce dogme a-t-il opéré dans la foi et dans les rapports de l'Église et de l'État ?

Si vous aviez sérieusement interrogé la tradition, Père Hyacinthe, vous qui accusez l'Église catholique d'avoir altéré la foi primitive, vous auriez vu se lever à travers les siècles chrétiens une nuée imposante de docteurs qui attestent la croyance de leur époque à l'infaillibilité du vicaire de Jésus-Christ. Leur témoignage a été

recueilli dans de nombreux et de savants ouvrages publiés au moment du concile ou depuis [1]. Mais peu importe, les vieux catholiques reviennent sans cesse à ce prétendu changement de l'Église. Ils nous rabâchent en cent endroits des lieux communs sur les fausses décrétales qui seraient le point de départ de la déviation de l'Église catholique et de l'omnipotence du pape. Cela a été dit et répété, cela traîne dans tous les ruisseaux, mais cela est nouveau pour eux.

Les décrétales collectionnées par Isidore sont fausses dans la forme, c'est-à-dire qu'elles ont été rédigées par un faussaire sous la forme de documents authentiques, et attribuées par lui à des personnages qui n'en sont point les auteurs ; mais pour le fond, elles présentent des règles généralement en usage, des principes réellement en vigueur, des enseignements empruntés aux autorités compétentes, c'est-à-dire à l'Écriture, aux Pères, aux conciles et aux écrivains ecclésiastiques ; de sorte qu'en modifiant la suscription et la chronologie des fausses décrétales, et en

1. Dom Guéranger; l'abbé Constant : *Histoire de l'infaillibilité;* l'abbé Lesmayou : *De l'infaillibilité;* etc.

restituant aux citations altérées ou tronquées le texte original des sources, on aurait l'expression de la vérité basée sur l'Écriture et la tradition.

Le calviniste Blondel, qu'on ne peut soupçonner de partialité pour le catholicisme, avoue que ces décrétales, sauf un petit nombre d'exceptions, ne sont qu'un tissu de lois civiles, d'anciens canons et de passages des Pères qui ont fleuri aux *quatrième* et *cinquième siècles.* D'où il suit manifestement que les fausses décrétales n'ont point inventé « l'omnipotence du pape. »

Il est certain que le but du faux Isidore n'a pas été d'étendre l'autorité et les prérogatives du siége apostolique, mais d'arracher les évêques à l'arbitraire des rois et des seigneurs qui les faisaient souvent mettre en jugement pour disposer des revenus des évêchés. Le but principal du faux Isidore fut donc de soustraire les évêques aux jugements des synodes convoqués par les princes, et de les faire renvoyer à un juge plus autorisé, le pontife romain. Il a voulu remettre en vigueur les vrais principes du droit tombés en désuétude et son tort a été de faire valoir à cette fin des documents apocryphes ou interposés, parfaitement inutiles en présence des documents authentiques. C'est ce qu'établissent les

critiques modernes, non-seulement parmi les catholiques comme Walter, Mœlher, Phillips, et bien d'autres, mais aussi parmi les protestants, par exemple Spittler, Richter, Kunst, Vasserschleben, Gfrörer; Eichorn a voulu les contredire, mais il a été réfuté dans la *Revue trimestrielle* de Tubingue, par le docteur Héfélé, aujourd'hui évêque de Rottembourg. Les protestants Luden, Léo, Schæneman reconnaissent loyalement aussi que les fausses décrétales tendent bien plus à protéger l'indépendance des évêques qu'à rehausser le pouvoir pontifical.

Quant à la puissance et aux prérogatives du saint-siége, il est désormais acquis à l'histoire que les décrétales n'ont pas touché à un seul point qui ne fût établi déjà et que leurs prétendues innovations sont justifiées par des faits et des monuments plus anciens. C'est ce que vient de prouver de nouveau dans une œuvre abrégée et d'une forme très-attachante, M. Rambouillet, vicaire à Saint-Philippe du Roule. Son opuscule n'a que trente-cinq pages in-32, et on y trouve les textes de chacune des fausses décrétales cités par Melchior Canro, suivis des textes des conciles et des Pères des huit premiers siècles de l'Église.

De plus, ces fausses décrétales ne sont qu'une

compilation, sauf quelques exceptions, de textes de droit canon, de lois et de témoignages des Pères des quatrième et cinquième siècles, comme l'affirme Blondel, si peu suspect. Or, comment les vieux catholiques, qui admettent l'enseignement des huit premiers siècles de l'Église, se mettent-ils en contradiction si ouverte avec eux-mêmes ?

Les vieux catholiques, nous le savons, se mettent singulièrement à l'aise avec la vérité et les témoignages historiques ; ils poursuivent leur but : en dépit des contradictions les plus notoires, ils dénoncent le pouvoir des papes, « leur omnipotence » basée sur ces fausses décrétales, convaincus que ce qu'ils disent n'est point vrai du tout. Dès lors les conciles, depuis ce temps, ne sont plus des conciles, les papes s'arrogent une puissance qu'ils n'avaient point primitivement, l'Église s'enfonce dans l'erreur, tout marche au chaos ; il n'y a plus d'Église, plus de Credo ; saint Thomas d'Aquin, par sa Somme théologique, contribue à développer « cette plante vénéneuse », c'est-à-dire le catholicisme, et nous arrivons jusqu'à notre époque, marchant depuis des siècles dans les ténèbres de l'ignorance et de l'hérésie.

Comment les chefs de nation, les publicistes qui n'ont plus comme autrefois la moindre teinture de théologie et de droit canon, ne subiraient-ils pas l'influence de ces illusions. Aussi M. Gladstone en Angleterre, nos prétendus libéraux en France, n'ont pas manqué de reprocher au nouveau dogme d'avoir troublé les rapports de l'Église et de l'État.

Considérez l'infaillibilité comme dogme et comme fait, et vous verrez si les gouvernements ont lieu de trembler.

Ce dogme opère-t-il une révolution politico-religieuse ? Nullement. En effet, un dogme est une vérité contenue dans la Sainte-Écriture et dans la tradition, mais implicitement et d'une façon plus ou moins précise, et, quand le temps est venu, une autorité infaillible formule nettement ces vérités. D'où il suit, que cette autorité soit le pape seul ou le pape consultant officiellement les évêques, qu'importe ! la définition d'un dogme dans l'un et l'autre cas ne sera jamais qu'une vérité issue de la tradition. Que fait ici le nombre ? L'infaillibilité vient-elle de Dieu ou de l'homme ? Si elle dérive de Dieu, en quoi l'action divine est-elle moins efficace dans un seul homme que dans huit cents évêques ? Les vieux

catholiques auraient-ils la prétention de limiter la puissance de Dieu ? Oh ! sans doute, humainement parlant, une assemblée d'hommes réunis apporte plus de science et d'érudition, et malgré cela ces hommes peuvent errer. Nous n'en sommes point réduits à recevoir nos dogmes de la bouche d'une assemblée humaine. En définitive l'Infaillibilité et la proclamation de nos dogmes ne s'expliquent que par la présence et l'action du Saint-Esprit. Parce que cette action du Saint-Esprit se concentre sur un seul homme au lieu de se répandre sur cinq cents hommes, comment nos dogmes perdent-ils leur nature et en quoi la situation politico-religieuse se trouve-t-elle modifiée ? L'action de Dieu est la même. Dès lors l'Église n'a point changé la nature de son symbole et de son enseignement dogmatique.

Le pape peut définir un dogme en dehors de la consultation officielle des évêques : voilà tout. C'est une simple question d'arithmétique. Le pape s'entourera de lumières, d'expérience, comme par le passé ; il consultera la tradition, et les gouvernements du dix-neuvième siècle n'auront pas plus le droit de s'émouvoir, en face de la proclamation d'une vérité catholique, que les

gouvernements des dix-huit siècles qui précèdent.

Ah ! si l'infaillibilité du pape entraînait la définition dogmatique de tout ce qui peut passer par la tête d'un homme, ou si l'Infaillibilité se confondait avec l'impeccabilité (ce que les vieux catholiques à bout d'arguments se plaisent à répéter) je comprendrais les frayeurs des princes, mais ces suppositions sont tellement absurdes qu'elles n'ont de prise que sur les sots et les insensés. Le pape, comme homme privé, est sujet à l'erreur et à mille faiblesses. Le pape, s'il agite des questions en litige et s'il expose un système comme théologien ou légiste, peut encore se tromper. Enfin le pape s'adresse à l'Église comme docteur universel, définit un dogme, et sa parole, sous l'action mystérieuse de l'Esprit-Saint, devient infaillible. Ces trois situations du pape dégagent trois autorités distinctes et trois jugements divers.

Je conclus que le concile du Vatican n'a modifié en aucune façon « la situation politico-religieuse du monde » car l'infaillibilité de l'Église catholique n'a point changé de nature. Le changement se réduit à déclarer de foi catholique une vérité qui n'avait pas encore ce caractère.

Eh ! mon Dieu, ce dogme indirectement accepté par tous les siècles et le bon sens philosophique, puisque le pape confirmait les décrets de chaque concile, et que la vie et la vérité, c'est une loi générale, descendent de la tête dans les membres ; ce dogme contenu implicitement dans les paroles de Jésus-Christ à saint Pierre, le concile du Vatican l'a proclamé, comme le sixième concile œcuménique définit nettement le dogme des deux volontés du Christ implicitement renfermé dans le dogme des deux natures. Le symbole catholique croît, mais il ne change pas. Croître, c'est développer ce qui est en germe. L'infaillibilité accordée par Jésus-Christ à saint Pierre n'a point changé de nature : après dix-huit siècles d'une constante et publique tradition, ce dogme est formulé explicitement.

En fait les gouvernements se portent-ils plus mal depuis le concile du Vatican ? Les vieux catholiques seraient bien bons de nous dire en quoi l'infaillibilité du pape est nuisible à la gestion de leurs affaires, comment ce dogme a changé la face du monde, influé si malheureusement sur les caractères et les événements ; et une fois lancés dans cette démonstration, je ne vois pas pourquoi ils ne prouveraient pas que l'infaillibi-

lité du pape est la cause des défaites de la France et de l'incendie de ses monuments.

Encore une fois, rien n'est changé si ce n'est qu'un dogme déjà contenu dans la tradition vient d'être défini. Ce n'est pas une nouveauté, car ce qui existe depuis des siècles n'est pas nouveau.

Vous n'êtes nullement embarrassé de cette évidence des choses et de ses contradictions multiples, Père Hyacinthe, vous jetez au monde cette magistrale affirmation : Nous sommes l'Église, l'Église pure, l'Église incorruptible dans sa doctrine, dans sa vie, dans sa sainteté, dans sa constitution hiérarchique, et vous exaltez les Dœllinger, les Reinkens, etc.

Vous, l'Église catholique! Mais qui êtes-vous donc? D'où venez-vous? Qui vous envoie? Quelles sont les notes de votre Église? Quel est votre Credo? Vous n'êtes qu'une poignée d'hommes ramassés sur tous les chemins. Vous entendez-vous seulement? Non, car vous, Père Hyacinthe, vous répudiez énergiquement les spoliations et les violences de la Suisse. M. Herzog nie ce que M. Michaud affirme, puisqu'il n'admet aucun concile œcuménique. M. Sainte-Ange Lièvre fustige avec ardeur M. Herzog, qu'il traite

de coureur d'épiscopat. Enfin les synodes vieux catholiques n'ont abouti jusqu'ici qu'à une radicale impuissance doctrinale et à des orgies de table. Quand on se dit l'Église catholique, il faut d'abord s'entendre entre soi, et vous êtes divisés ; proclamer un Credo, et vous n'en avez point ; établir une discipline et elle n'existe aucunement ; constituer une vraie hiérarchie et je ne vois parmi vous personne qui commande, et surtout personne qui obéit.

Ce n'est pas seulement l'infaillibilité du pape qui vous gêne, mais la papauté elle-même, et vous voudriez la supprimer ainsi que son institution, son existence et son histoire.

Dœllinger, votre ami, vous donne en même temps qu'une sage leçon, le démenti le plus net; je le cite bien volontiers : « Une Église natio-
« nale ne pourrait pas subsister sans un primat,
« sans un chef suprême maintenant l'unité. C'est
« ce que tout le monde comprend, et ce que
« l'histoire a démontré....

« Celui qui dit : Je ne reconnais pas le pape ;
« l'Eglise à laquelle j'appartiens veut subsister
« par elle-même ; le pape est pour nous un étran-
« ger, son Église n'est pas la nôtre, celui-là dit
« par là même : Nous nous séparons de l'Église

« universelle ; nous ne voulons plus être mem-
« bres de ce corps.

« Affirmer théologiquement qu'il ne doit et « qu'il ne peut y avoir dans l'Église, en général, « aucun primat, que la papauté est une institu- « tion contraire à la volonté du Christ, c'est dé- « clarer en d'autres termes qu'il ne doit pas « exister une Église universelle embrassant toute « la multitude des nations; que les peuples, au « point de vue religieux, doivent être séparés les « uns des autres.... »

Voilà ce qu'a écrit Dœllinger, et ce qui aurait dû vous faire réfléchir, si vous tenez comme vous le dites à rester dans le sein de l'Église universelle. Mais quand on est une fois engagé dans la voie de l'erreur il faut ou se rétracter ou aller jusqu'au bout; et c'est ce que vous avez mieux aimé faire. Toutefois ne pouvant ruiner en un jour le majestueux édifice de la papauté vous cherchez à le miner sourdement.

II

Vous avez salué de vos acclamations la chute du pouvoir temporel; vous avez applaudi, au

nom du triomphe des volontés nationales, à l'union sous un même sceptre de peuples unis de cœur et d'intérêt, divisés par la volonté de leurs souverains respectifs. Eh quoi ! fallait-il donc des armées entières pour servir d'escorte à travers son royaume à celui que vous avez appelé le Libérateur de l'Italie ? Que de soldats, et comme ils étaient bien armés pour une réception toute amicale ! Que le canon faisait de bruit, mais qu'il était lugubre, le jour de l'entrée du monarque dans chacune de ces bonnes villes qui s'étaient données à lui ! L'avez-vous entendue cette voix tonnante qui soufflait partout la mort ? Et contre qui ? était-ce contre des sujets soumis s'étant eux-mêmes courbés sous le joug ? Non. Était-ce alors contre des ennemis ? Mais il en avait donc ?... Hélas ! et de bien nombreux, si j'en juge par le sang versé, par le nombre de combats livrés, de villes assiégées, de poitrines trouées ! Que l'on rencontrait de visages tristes et mornes devant celui qui comblait tous les vœux ! Et puis, quand les pieds des soldats et des chevaux emportaient les fleurs qui couvraient les chemins, on voyait encore les taches de sang ; et quand les tambours cessaient de battre. et quand la joie bruyante baissait sa voix, on

entendait la douleur plus calme étouffant des soupirs et des sanglots.

Vous avez vu, vous avez entendu toutes ces choses et lorsque vous ne pouviez les dissimuler, vous avez osé nous dire, en face des victimes du roi conquérant, qu'il régnait par la volonté nationale. Vous avez cru vous décharger devant le monde de votre complicité morale avec un prince qui fut le vainqueur de ses sujets, en couvrant sa conduite des grands mots : la Liberté! l'Unité de l'Italie! le vœu des populations! Et vous fouliez aux pieds en même temps les choses sacrées qui vous servaient de prétexte; vous n'en gardiez que les noms! En effet, le vœu des populations reçut-il jamais plus sanglant outrage que celui qui fut fait aux nationalités italiennes par les amis de Victor-Emmanuel? Le plébiscite, qui est toute votre défense, le plébiscite lui-même, que fut-il? Après qu'on eut éliminé des listes des votants ceux qui auraient osé, malgré les menaces et malgré les soldats, manifester des opinions favorables aux princes qu'on avait résolu de chasser, la force conduisit aux urnes les peureux; beaucoup s'abstinrent, mais aucun des révolutionnaires ne manqua à l'appel. Certes, la comparaison même du nombre des votants

inscrits et des votes recueillis n'était pas un triomphe pour Victor-Emmanuel, et il n'avait pas le droit d'être fier de son succès. Cependant on lui envoya de toutes parts des félicitations, et ce furent ces mêmes hommes qui, dans leur pays, en France, en particulier se plaignaient hautement, à l'époque des élections, des manœuvres du gouvernement et des procédés de ses agents ; ils ont approuvé en Italie ce qu'avec raison ils condamnaient en France comme un attentat à la liberté des peuples ; en Italie ils se réjouissaient du triomphe de la ruse et de la force des armes ; chez nous souvent ils se consolaient de leurs défaites en rappelant les moyens mis en œuvre par leurs ennemis pour remporter une victoire souillée.

Qu'aurait fait le conseil des nations, s'il eût existé ?... Eh bien ! il aurait laissé le roi *galant homme* s'emparer des peuples comme on s'empare d'un château ; il aurait fait ainsi qu'ont fait les hommes politiques et les gouvernements d'alors ; il aurait applaudi à ce système de conquêtes barbares qu'il eût repoussé en principe, et qui nous reporte aux siècles païens. Mais pourquoi encore cette inconséquence ?...

Naguère, vous vous demandiez et vous de-

mandiez aux peuples s'il ne serait pas possible d'appliquer aux gouvernements les lois des individus. Vous pensez, et qui ne le croirait avec vous? que la sincérité, la justice, la bonne foi qui sont la base des relations sociales devraient être aussi le fondement des rapports entre les nations. Et cependant lorsqu'un esprit observateur parcourt le monde et les siècles, surpris, il se demande pourquoi ces immortels principes que les hommes admirent et que les gouvernements maintiennent comme indispensables au sein d'une société sont constamment foulés aux pieds par ces mêmes gouvernements dans leurs rapports entre eux. Ce pourquoi serait une énigme sans ce penchant qui pousse l'homme à employer tous les moyens justes ou injustes pour satisfaire son ambition quand il peut espérer l'impunité; ce pourquoi serait une énigme sans l'irréligion de ceux qui gouvernent.

Vous qui avez rêvé une paix perpétuelle et qui seriez prêt à vous sacrifier tout entier pour la réalisation de cet idéal, que n'employez-vous votre zèle et vos efforts à faire accepter par les puissances, pour leur conduite personnelle les lois du Christ qui maintiennent la paix entre ceux qui les observent! L'Église, elle, les a tou-

jours proclamées; elle les a opposées comme une barrière aux envahissements des conquérants barbares; à l'ambition criminelle des souverains, aux conquêtes des tyrans; elle les a maintenues malgré la résistance qu'elle a souvent rencontrée, les haines qu'elle s'est parfois attirées par sa fermeté. Parcourez son histoire, vous qui l'accusez sans la connaître. Ce sont encore les mêmes principes de la justice et du droit, du droit des peuples comme de celui de leurs souverains, que le courageux Pie IX invoque et défend, en face du monde, contre le roi spoliateur. Sa force c'est la vérité qu'il affirme et il ne consentira jamais à se taire. En vain vous lui mettriez un bâillon, en vain vous prétendrez étouffer la voix de l'Église tout entière, le souffle seul de son âme toujours libre protesterait en même temps et contre votre injustice et contre vos violences. Se résoudre à la spoliation, y adhérer par son silence, ce serait légitimer le droit de la force, trahir la vérité, approuver la violence; l'Église ne le peut pas.

Ses ennemis accusent le pape-roi; mais quels crimes, quelles fautes osent donc lui reprocher ceux qui ont absous Guillaume et approuvé Victor-Emmanuel?... Les spoliations accom-

plies, les parjures réclament une vengeance qui, tôt ou tard, recevra son exécution : les principes admis par l'adhésion ou le silence des nations et des souverains tourneront contre ces nations elles-mêmes et contre leurs maîtres, complices du crime. Leur conscience alors protestera en vain; l'exemple qu'ils auront donné sera plus fort que leurs voix.

Mais quelle fut la cause de leurs applaudissements ou de leur silence ? Que leur importaient les nationalités paisibles de l'Italie ? pourquoi ont-ils paru éprouver de la pitié pour des peuples qui se trouvaient heureux ? Leurs prétextes, nous les connaissons, ils les ont répétés assez haut et assez de fois; leur raison, c'est que voulant enlever à l'Église son prestige et son autorité, l'affaiblir, l'anéantir même peu à peu, s'il était possible, ils ont cru y réussir plus facilement lorsque le pape serait dépouillé de sa puissance temporelle, et ils se sont réjouis de voir l'audace d'un autre réaliser leurs souhaits et accomplir ce qu'ils n'auraient osé faire. Joignant l'insulte à la perfidie, ils disaient au roi pontife d'un ton ironique : « Les affaires temporelles sont pour vous un embarras; les soins du gouvernements vous fatiguent et sont un obstacle à l'accomplissement

de cette tâche si lourde et si difficile de l'administration spirituelle de l'Église; nous voulons vous en décharger; vous n'avez que faire de provinces et de villes : nous vous donnerons tout ce qui vous sera nécessaire. » Comme si c'était, les insolents, leur amour pour Pie IX qu'ils violentaient, et leur sollicitude pour l'Église qui les dirigeaient, tandis qu'ils employaient les armes contre cette même Église et foulaient aux pieds ses préceptes en même temps que ses droits.

« Nous vous donnerons, disent-ils, tout ce qui vous sera nécessaire. » Oui, cette année, l'année prochaine encore, c'est possible; mais si leur budget éprouve quelque variation qui les oblige à l'économie, la rente faite au chef de l'Église en souffrira tout d'abord ; si l'ambition ou la défense les entraînent à la guerre, ils régleront eux-mêmes la dépense du pape, et trouvant qu'il n'a pas besoin pour vivre de la somme qu'ils lui donnent, ils la restreindront sans scrupule ; ils voudraient avec leur or faire ployer la règle de la vérité et fléchir la loi du Christ, acheter la conscience du pape et l'approbation de l'Église. Car son approbation c'est leur innocence, et son suffrage, leur force et leur autorité; ils ont foi dans sa justice et sa puissance, ils briguent son amitié,

son appui, et leur conduite rend témoignage en faveur de celle que leur paroles outragent. Et si le pape consentait à être leur pupille, s'ils pouvaient devenir ses tuteurs, et qu'il refusât de céder à leurs exigences, ils seraient bien aises de le punir par la privation de son revenu annuel, de sa liberté quelquefois, et l'Église ayant perdu son indépendance se trouverait livrée à la merci des souverains qui pourraient être ses ennemis, d'un Henri VIII ou de quelque Bonaparte empereur.

Or, l'Église a besoin de sa liberté et de son indépendance pour résister plus efficacement aux sollicitations intéressées et injustes des gouvernements et des princes; elle a besoin de sa liberté et de son indépendance, non point, comme je l'ai déjà dit, pour proclamer la vérité, mais pour que la vérité puisse être entendue.

Ne craignez pas, disent-ils, pour cette liberté, elle est sous la protection des garanties. Or, veut-on savoir comment le gouvernement italien respecte les droits du Pape. Il se prépare à frapper d'un impôt de 13 à 20 p. 100 les aumônes que Pie IX reçoit de ses sujets catholiques, et qu'il distribue en partie aux évêques d'Italie privés de leur mense épiscopale. Ce qui se passe est un acheminement à soumettre le Pape aux

tribunaux italiens. Sa liberté ne se compose pas seulement de sa personne, mais de ses biens. Il serait vain de prétendre qu'il garde sa liberté, s'il ne peut disposer de ses biens. Si le projet d'impôt est voté, ce sera un grand acte de persécution et, de plus, une insulte à tous les catholiques et à tous les souverains d'Europe.

Ils ont dit encore que saint Pierre n'avait point de domaines, que les premiers papes n'avaient pas où reposer la tête, que le Christ était pauvre, et que Pie IX agirait sagement s'il adhérait à la constitution du royaume italien, remerciant la Providence de ce qu'elle a, par les événements, replacé les pontifes romains dans une situation moins opposée aux exemples du Maître et de ses premiers disciples. Pie IX, vous pouvez l'entendre tous les jours, sa grande voix domine les mesquines agitations parlementaires, il bénit le Seigneur au milieu de ses épreuves et de celles de l'Église; quant à regarder Victor-Emmanuel comme son *bienfaiteur*, ce ne peut être dans le même sens que vous.

Et d'ailleurs est-ce au monde qu'il appartiendrait d'enseigner la pauvreté ? est-ce à lui qu'appartiendrait, sur ce sujet, le droit de remontrance envers le Pape, lorsque sur la terre il ne pour-

suit que la richesse, la gloire, les plaisirs, n'aime qu'eux et fait en eux seuls consister le bonheur? La pauvreté est une vertu, mais qui a le droit de forcer à la pratiquer? Vous invoqueriez votre liberté, vous crieriez à la violence si quelqu'un prétendait vous faire une obligation de la générosité, vous obliger à vous dévouer complétement pour les malheureux, à soigner vous-même les malades, à panser leurs plaies. Et si l'on vous disait, afin que vous puissiez arriver à une plus grande perfection et avec plus de facilité, donnez-moi tous vos biens ou je m'en empare, vous répondriez à l'insolent qui oserait vous parler ainsi : Commencez d'abord par vous corriger de votre avidité et de votre ambition, puis vous pourrez peut-être, avec moins de danger, posséder des richesses; travaillez à votre salut et à votre perfection, vous travaillerez à la mienne ensuite, car votre générosité me paraît suspecte.

Et cependant cette conduite, ce langage, c'est la conduite, c'est le langage que l'impiété a tenu envers le Pape. Lisez l'histoire de la Grèce et de Rome : les grands hommes que vous y rencontrez et qui sont l'objet de votre admiration, grands par leur autorité, aussi bien que par leurs

talents, n'avaient pour la plupart d'autres richesses que l'intelligence, l'amour et le respect de leurs concitoyens; pourquoi ne suivez-vous pas l'exemple qu'ils vous ont donné? — C'est que, dites-vous, l'autorité de nos jours a besoin, pour être respectée, d'un certain prestige dont elle pouvait autrefois se passer. — Mais pourquoi ne faites-vous jamais que des applications partielles ?

Oui, le Christ fut pauvre, et le pape-roi jadis comme aujourd'hui pratiquait la pauvreté, *sans contrainte*, par choix, par amour, à l'imitation de Celui dont il tient la place. Ses richesses, il les distribuait aux pauvres, à tous ceux qui en avaient besoin; son or c'était son amour qui en avait la garde et en était l'économe; sa charité faisait recueillir ceux que l'amour criminel engendre et puis abandonne; il nourrissait ceux que leurs mères ne veulent point nourrir, et puis il les rendait à leur patrie, qui les eût laissés mourir, aussi dévoués citoyens que fervents catholiques. Ses revenus, ils servaient encore à l'entretien des missionnaires qui vont chez les barbares porter la lumière et la civilisation, travailler à l'amour des peuples, au développement de leur commerce et de leur industrie.

Vous avez cru qu'en dépouillant l'Église et le Pape, le gouvernement italien contribuerait à l'affaiblissement de l'Église romaine, *à la ruine du papisme*, ainsi que vous appelez l'autorité du saint-siége, mais ses efforts tournent contre le but qu'il voulait atteindre. Les chrétiens à genoux ont supplié leur père d'accepter leur offrande afin qu'il pût encore sécher des larmes, calmer des souffrances, et que ce plaisir de son âme généreuse fût une compensation de ses amers chagrins; ils ont voulu qu'il lui fût permis de contribuer encore à l'extension du règne du Christ et au progrès comme au bonheur de l'humanité.

Grand dans la prospérité, Pie IX s'est montré plus grand encore quand, autour de lui, a disparu ce qui fait ordinairement la gloire de l'homme ici-bas; quand, dépouillé de tout prestige, on le vit calme et souriant au sein de la tempête, noble et fier devant ses ennemis, et supportant sans en être accablé tout le poids d'une rude épreuve, consoler lui-même ses amis qui pleuraient, soutenir leur courage, entretenir leur espoir. N'aviez-vous donc pas songé à cette auréole de gloire et d'admiration, qui tout à coup se dégage des nuages obscurs qu'amoncellent en vain les revers et l'humiliation, pour entourer

celui que l'on croyait vaincu et qui sait triompher du monde et de ses injustices ?

Le même vent qui emporte les fleurs desséchées, soulève la poussière des chemins et les flots de la mer, entr'ouvre aussi les roses ; c'est lui qui brise le vaisseau contre les sables de l'Océan et qui, vers le port, à travers les écueils dirige la nacelle et enfle ses voiles ; c'est le même souffle qui dessèche ici et qui rafraîchit là-bas, qui fait trembler les feuilles et nous découvre des profondeurs inconnues et mystérieuses, lui qui balance majestueusement la tige, la courbe avec grâce et la relève avec fierté. Ainsi agité par le vent de la souffrance, Pie IX s'incline devant la puissance et la volonté de Dieu et son âme s'élève pour le bénir ; le souffle de la douleur épanouit ses vertus et les nobles qualités de son cœur, écarte les voiles qui nous les cachaient et nous les montre dans toute leur beauté. Il est resté debout comme l'antique statue, affermi non par le poids des siècles, mais par la force de l'Éternel ; il est demeuré, comme le pilote, sur la barque assaillie par la tempête, confiant au Dieu tout-puissant, confiant aussi dans l'étoile qu'il a vue luire aux cieux et montrée aux nations. Dieu qui mesure les jours lui donnera

peut-être aussi la joie de voir la terre promise. Les plus jeunes : Cavour, Napoléon III, ont passé ; des empires plus puissants que l'Italie ont été démembrés. Avez-vous le droit de sourire quand les vrais catholiques proclament la politique de Dieu ? Prêtez plutôt l'oreille à la voix du canon. Qui sait si de grands événements encore ne vont pas venir déjouer les projets de la politique des humains ?

Quant à lÉ'glise, vous savez bien qu'elle peut se passer de vos faveurs; elle a pour elle les promesses du Christ, et quand elle verrait armés contre elle les individus et les peuples, les philosophes et les rois, la science et la haine, le monde entier, elle ne serait point abattue et garderait l'espoir. Elle s'est formée, elle s'est assise au sein du puissant empire romain et malgré lui, fécondée par les sueurs et le sang de ses enfants; elle s'est fortifiée par les persécutions qu'elle eut à endurer, et la lutte qu'elle soutient depuis le commencement contre les passions humaines et la nature corrompue ; les bénédictions et les bienfaits furent ses vengeances. Plus on lui livra de combats, plus elle remporta de victoires; ses douleurs engendrent de nouveaux enfants et ses souffrances donnent la force à ses fils.

Car ce vent de la douleur noblement supportée, qui fortifie les individus, affermit et développe les institutions qu'il ne peut détruire. Ce vent qui glace, il est aussi le messager de l'amour, de la nature et de Dieu, le père des enfants nés sous d'autres cieux; c'est lui qui sur la côte lointaine sème les fleurs de la rive étrangère, donne à la plante une patrie nouvelle, et relie par des échanges intimes tous les membres d'une même famille. Le souffle empoisonné, qui parfois éteint ici le divin flambeau, rallume là-bas la mèche qui fume et porte ailleurs la lumière et l'espérance.

Plus terrible que les voleurs des grands chemins qui ne demandent que la bourse ou la vie, et répétant à tous : « Crois ou meurs; » tandis que les fils du prophète venaient de sommer les nations orientales de remplacer l'Évangile par le Coran, et de transformer les églises en mosquées, lorsque l'Église grecque se séparait de l'Église de Rome, la religion catholique s'étendait au nord. Pendant que Luther et Calvin prêchaient leurs erreurs et faisaient des prosélytes au centre de l'Europe, de hardis missionnaires plantaient la croix sur le sol nouveau découvert par Colomb, et enseignaient aux peuplades barbares l'immortel

symbole altéré par les hérétiques, mais que l'Église gardera jusqu'à la fin du temps. Aujourd'hui, nouveaux enfants prodigues, les protestants reconnaissent leurs erreurs et reviennent courageusement vers nous, foulant aux pieds le respect humain, et méprisant les rires sarcastiques, épouvantail de ceux qui se disent braves. Et l'Anglais, ce peuple qu'égarèrent les passions d'un roi, et que le despotisme retint si longtemps sous le joug, le voilà aussi qui brise ses chaînes et s'agenouille aux pieds du pontife romain ! Calme et froid, cet homme-raison que rien ne surprend, que les difficultés n'arrêtent point, qui marche avec lenteur et prudence, mais d'un pas ferme et sûr, sans se laisser éblouir jamais par le faux éclat des théories brillantes, ni entraîner par l'éloquence des mots ; cet être positif et réaliste, attaché à la poursuite de la vérité et cherchant à découvrir le fond de toutes choses ; lui dont l'intelligence est brave comme le cœur des Français, dirais-je, s'il était permis de parler ainsi, le voilà abjurant ses erreurs, et, appuyé sur la science, la raison, la conscience, déclarant que l'Église catholique romaine est la seule véritable Église, et qu'elle est seule héritière des promesses du Christ ! Le retour de savants

distingués, de docteurs éminents à la foi de leurs pères, est une consolation et un espoir pour l'Église, attaquée non-seulement par ses ennemis, mais aussi par ceux qui furent ses enfants, et, fils ingrats, se sont tournés contre elle et l'ont insultée.

Car si le mouvement imprimé par une nation qu'on retrouve en tous lieux exerçant l'influence de ses mœurs, de sa civilisation, de ses principes, de son intelligence; si ce mouvement continue, et tous les jours il fait des progrès, bientôt il aura envahi le monde entier : la vérité se fera jour partout, et elle triomphera cette Église qu'on voudrait anéantir, à qui les vieux catholiques ont prédit la mort et que vous, Père Hyacinthe, avez appelée *un cadavre.*

. . . .

Il n'en sera pas ainsi de la patrie italienne; les Italiens ont couvert Naples, Florence, Turin avec les plis du drapeau italien; mais Naples, mais la Toscane, mais le Piémont lui-même frémissent encore sous le suaire, et, comme Mazzini, l'autonomie expirée parle encore de résurrection. Quel est celui qui a traversé l'Italie, pendant ces deux dernières années, sans être frappé de la situation que je

signale ? Qui n'a pas entendu gronder sourdement le mécontentement du peuple romain ?

Indépendamment de tout ce qui touche à cette grave question de l'adhésion nationale et au grand côté des principes et des intérêts religieux, l'occupation de Rome n'a pas encore produit toutes les conséquences redoutables qu'elle contient en germe, et le gouvernement italien commence à sentir qu'il s'est mis dans une impasse.

Le *Moniteur officiel* de l'empire d'Allemagne, organe de M. de Bismark, écrivait il y a quelques mois : Le gouvernement italien est responsable de tous les actes de Pie IX, et les puissances étrangères ont droit de demander raison au Quirinal de tout ce qui se fait au Vatican.

« La loi des garanties, répète le journal allemand après la *Gazette nationale*, ne saurait avoir aucune force en dehors du territoire italien, et tout État, quel qu'il soit, qui se sent offensé par les actes du pape, peut en demander satisfaction au gouvernement italien. Le pape n'est nullement mis en dehors du droit italien par les puissances étrangères qui accréditent à Rome des représentants diplomatiques ; c'est le

royaume d'Italie seul qui donne au pape la possibilité de recevoir des étrangers sur le sol italien. »

Après l'exposé des principes vient la menace : « C'est donc au royaume d'Italie à voir quelle mesure il jugera à propos de prendre pour qu'il n'arrive rien sur son territoire qui puisse blesser le droit des États étrangers. Il ne peut se soustraire à la responsabilité internationale qui lui incombe en vertu de sa souveraineté, que par une loi restreignant à l'intérieur, dans une certaine mesure, cette souveraineté. »

En face d'une telle injonction, il n'y a qu'un moyen qni puisse épargner au gouvernement italien la responsabilité dont M. de Bismark entend le charger. Il n'y a qu'à chasser le pape de Rome ; mais les ministres de Victor-Emmanuel trouveront que M. de Bismark en parle bien à l'aise ; ils savent ce qu'il leur en coûterait s'ils franchissaient cette dernière limite qui sépare la persécution à la mode italienne de la persécution à la mode allemande.

D'autre part, la menace des journaux allemands leur cause quelque embarras ; et le jour viendra où cet embarras sera absolument inextricable, et où le grand crime politique dont le

pape est victime recevra sa punition. La logique actuelle des choses, non moins que la justice providentielle, fait irrésistiblement prévoir ce résultat.

CHAPITRE IV

SÉPARATION DE L'ÉGLISE ET DE L'ÉTAT.

Que signifie ce mot : « Séparation de l'Église et de l'État? » — Ce n'est pas l'Église qui a brisé le lien qui l'unissait au dix-neuvième siècle, mais le dix-neuvième siècle qui s'est séparé de l'Église. — Prétexte et but de ceux qui veulent séparer l'Église de l'État. — Conséquences de ce divorce. — Solution des difficultés qu'on nous oppose.

I

Il est un mot qui sert de ralliement à toutes les consciences révoltées contre l'Église; ce mot, c'est la séparation de l'Église et de l'État.

La séparation de l'Église et de l'État, voilà ce qu'elles ont inscrit dans les mandats impératifs présentés aux candidats radicaux, voilà ce

que ceux-ci promettent sans s'en expliquer davantage, car les flatteurs ne discutent pas les ordres du maître, et le peuple est un maître que ne se font pas scrupule de flatter ceux qui recherchent ses faveurs.

Quant à comprendre ce qu'il y a sous ce mot de séparation de l'Église et de l'État, c'est autre chose, et jamais contre-sens plus grossier ne s'est produit dans la langue politique.

Que signifie ce mot séparation de l'Église et de l'État? Quel sens lui ont donné tous ceux qui se sont occupés sérieusement des rapports de l'Église et de l'État? Quelles conséquences, enfin, ont-ils tirées de ce principe ainsi formulé?

Ou ce mot ne signifie rien, ou il signifie l'indépendance absolue de l'Église en face de l'État. Ou ce principe n'est qu'une formule sans portée, ou il a pour conséquence de donner à l'Église la même liberté d'action qu'aux individus, les mêmes droits qu'ont tous les citoyens : la liberté d'acquérir, le droit de posséder, d'être propriétaires sans restriction et sans limites.

Voilà ce qu'implique la séparation de l'Église et de l'État, et voilà aussi les dernières choses auxquelles voudraient consentir les radicaux. Dans ce mot de séparation de l'Église et de

l'État, le parti radical ne veut qu'une chose, la suppression du budget des cultes et la sécularisation des édifices consacrés au culte. Enlever aux évêques et aux curés leur traitement; chasser la religion de Notre-Dame et de Sainte-Geneviève, pour transformer l'une en club et l'autre en Panthéon sans Dieu : tel est le résultat que les radicaux veulent atteindre avec cette formule complaisante.

Nous le démontrerons bientôt.

II

Vous protestez, Père Hyacinthe, contre le divorce impie autant qu'insensé qu'on s'efforce d'accomplir entre l'Église, qui est notre mère selon l'éternité, et la société du dix-neuvième siècle dont nous sommes les fils selon le temps, et envers qui nous avons aussi des devoirs, des tendresses. Mais ce divorce, qui le réclame, qui le veut accomplir?... qui a rompu l'unité?... contre qui doivent s'élever les protestations?... Ceux qui travaillent à l'accomplissement du divorce et qu'il convient d'accuser, ce sont, pour ne citer qu'eux, les *anciens catholiques*. S'ils ont

affirmé, par le nom qu'ils se sont donné, leur attachement à l'antique religion fondée par Jésus-Christ et par ses apôtres, et leur opposition à la religion nouvelle que le pape et les Jésuites essayent, dites-vous, de lui substituer, ils ont par leur conduite menti à leur nom; leurs erreurs sont anciennes, et leur esprit de révolte est vieux comme le monde, mais ils se sont mis en opposition avec cette Église dont ils se prétendent les seuls vrais disciples; ils ont rejeté ses traditions vénérables et ses dogmes pour adopter des usages nouveaux.

Toutefois, Père Hyacinthe, l'acte que vous accomplissiez le jour où vous avez élevé votre « protestation de chrétien et de prêtre contre ces doctrines et ces pratiques qui se nomment romaines » et votre manière d'agir depuis lors indiquent suffisamment à qui vous imputez la responsabilité. Si l'Église est la grande coupable, prouvez-le. L'Église, elle est de tous temps et de tous pays; tous les chrétiens sont ses fils, elle ne répudie aucun de ceux que Dieu lui a donnés; elle les aime d'un amour immense; elle encourage et soutient leur faiblesse, guide leurs pas, leur signale les écueils, leur livre sa sagesse, mais elle ne peut soutenir et partager leurs er-

reurs. Ce n'est pas l'Église qui a brisé le lien qui l'unissait au dix-neuvième siècle, c'est le dix-neuvième siècle qui s'est séparé de l'Église, et qui, non content d'avoir rompu une alliance qui est dans la nature elle-même, voudrait étouffer celle qu'il traite comme une rivale; ce sont les fils du dix-neuvième siècle qui se sont révoltés contre l'Église; c'est la société du dix-neuvième siècle qui foule aux pieds les lois divines promulguées par l'Église, traite ses vérités de rêveries, ses dogmes de mensonges, rit de ses leçons et de ses menaces, rejette ses lois, l'accuse de vouloir enchaîner le monde et de tramer des complots contre la société, veut de son esprit purger les lois comme d'un poison; c'est la société du dix-neuvième siècle qui se déclare émancipée et décrète la déchéance de Dieu, le maître des empires dans le gouvernement du monde. L'apostasie est le seul moyen que le dix-neuvième siècle a laissé à l'Église de demeurer alliés: l'union est à ce prix... La faudrait-il accepter? Non, jamais.

J'aime d'un ardent amour tous les hommes qui, sur la terre, voyagent comme moi, je leur tends la main, j'accepte leur secours; j'aime toutes les branches qu'une même séve fit naître, et les fleurs qu'entr'ouvre le soleil qui m'éclaire, et

notre ciel d'aujourd'hui; je voudrais en un même amour confondre le siècle qui me fit homme et l'Église qui me fit chrétien; mais, forcé de choisir, mon cœur déchiré aime encore mieux son nom de catholique que le titre de citoyen, il préfère la vérité à l'erreur, fût-elle involontaire, le règne de Celui qui me créa libre au règne de l'homme qui s'est affranchi de la tutelle de Dieu et fait des esclaves. Il regarde l'Église avec tristesse, notre siècle avec un soupir, l'une avec confiance, l'autre avec crainte, tous les deux avec amour et avec espoir.

Oui, j'ai foi dans leur réconciliation, parce que j'ai foi en Dieu et foi aussi dans la raison que l'homme reçut de son Créateur; le délire qui la trouble à l'heure présente cessera; comme dans la vie de l'homme, il est dans la vie des nations et du monde des crises terribles amenées par un mal lent et profond et qui décident de la vie et de la mort.

L'humanité traverse un de ces moments de crise, elle est dans une agitation extrême comme la mer à l'approche de la tempête. Vous avez foi dans le principe vital du monde, dans le rapprochement de l'Église et des sociétés, et cette

espérance nous réunit lorsque les moyens de la réaliser nous séparent.

Enfant admirateur de l'âge où vous vivez, vous voudriez que l'Église, pour condescendre aux exigences du siècle, se prêtât aux fausses interprétations de la doctrine du Christ et fît des concessions à l'erreur, qu'elle retranchât de sa morale tout ce qui choque la délicatesse des hommes sensuels de notre époque, que l'homme, en un mot, fût le moule, sur lequel elle se façonne, qu'il fût l'idole, elle l'esclave.... jamais. Aimez votre siècle, aimez-le de toutes les tendresses de votre âme, mais aimez-le sans faiblesse; qu'un attrait naturel ne vous rende pas aveugle et injuste.

Je proteste avec ce qui reste de chrétiens parmi vous contre le divorce entre l'Église et la société du dix-neuvième siècle, mais j'accuse cette société d'en être l'auteur; vous protestez « contre ces doctrines et ces pratiques qui se nomment romaines, dites-vous, mais qui ne sont pas chrétiennes, et qui, dans leurs envahissements, toujours plus audacieux et plus funestes, tendent à changer la constitution de l'Église, le fond comme la forme de son enseignement, et jusqu'à l'esprit de sa piété; » moi, je proteste

contre les doctrines révolutionnaires et impies des philosophes de nos jours, héritiers des principes et des maximes mal compris de 89, contre les pratiques athées des sociétés, contre vous qui essayez de rompre l'unité de l'Église et de changer le fond de son enseignement en en modifiant la forme. Vous protestez « par-dessus tout contre la perversion sacrilége de l'enseignement du Fils de Dieu, dont l'esprit et la lettre sont également foulés aux pieds par le pharisaïsme de la loi nouvelle » ....

Arrêtez.... c'est contre vous-même que s'élèvent vos protestations. Ne vous arrive-t-il jamais, dans vos citations, d'élaguer tout ce qui vous pourrait condamner et de prendre seulement ce qui, détaché du reste, semble vous donner raison? Et n'avez-vous pas foulé aux pieds ces paroles que le Christ un jour adressa à ses apôtres et qui donnent à l'Église sa force et son autorité : « Celui qui vous écoute m'écoute, et celui qui vous méprise me méprise. » « La sincérité avec les autres et quelquefois avec elle-même est ce qui manque le plus à la conscience contemporaine, » avez-vous dit quelque part. Jamais mot plus exact ne fut écrit ; mais, s'il est vrai que « vous ayez fait de l'absolue sincérité,

surtout dans les matières religieuses, la règle invariable de vos paroles et de vos écrits, » je puis croire qu'elle est d'abord la règle de vos pensées et de votre conscience, et qu'au fond de votre âme peut-être vous avouerez avoir quelque peu mérité l'accusation que j'ai retournée contre vous.

III

Quel est donc le prétexte de ceux qui veulent séparer l'Église de l'État ? Le voici : on reproche aux catholiques d'établir une solidarité réelle entre certains gouvernements, certaines dynasties, et la cause de leur Église. Mais de quel droit rendrions-nous notre religion solidaire d'un régime politique, sans l'assentiment et, je vais plus loin, sans la volonté formelle du chef de l'Église ? Or, depuis quand le Saint-Siége a-t-il déclaré la cause religieuse nécessairement liée à une restauration de la maison de Bourbon en France, et de la dynastie salique en Espagne ?

Bien éloignée de favoriser des compétitions de partis, la Papauté a pris une attitude de neutralité vis-à-vis d'elles, et les catholiques, comme

tels, n'ont pas eu une autre attitude que la Papauté. On les a vus accepter tous les régimes politiques et ne leur demander que d'observer les règles de la morale publique et du droit des gens, de rester fidèles aux grands principes sociaux, en dehors desquels les peuples ne peuvent être que malheureux. C'est ainsi qu'en France ils ont servi successivement le gouvernement de Juillet et la république de 1848, l'empire et la république de 1870. C'est ainsi qu'en Espagne ni la royauté d'Isabelle, ni la république de Castelar ne les ont trouvés rebelles.

Nos adversaires devraient le savoir : l'Église catholique ne peut pas lier sa cause à celle d'un gouvernement, ni d'une dynastie, ni d'un régime politique, parce que ce sont là choses fragiles et périssables, et qu'elle est divine et immortelle. Qu'il y ait eu des sympathies, des préférences, nous ne le nions pas et nous ne pourrions le faire sans nier des faits avérés; mais à qui faut-il imputer les causes de cette sympathie? Elle ne s'adressait pas à un parti, elle ne reposait pas sur la confiance envers un homme ou dans une combinaison politique : les hommes changent si souvent et les régimes politiques ont si peu de garanties, l'attitude des catholiques

était dictée par des principes d'un ordre bien supérieur à des intérêts humains. Les gouvernements qu'ils défendaient leur paraissaient plus conformes aux besoins de la société et aux sains principes de l'ordre social et religieux.

Voilà le seul but des catholiques ; quel est celui de leurs adversaires ? Quelles seraient les véritables conséquences du divorce social ? Et d'abord qui le réclame ? Ce n'est pas l'Église, ce ne sont pas les catholiques pour qui néanmoins on prétend travailler. Sont-ils si simples qu'ils ne sachent pas juger ce qui leur est avantageux ou nuisible, et profiter des moyens de grandir et de s'étendre ? Cependant on les trouve ingénieux, pleins de finesse et de ruse ; voudrait-on faire l'expérience de leurs lumières et s'assurer s'ils sauront découvrir le piége ?

Au contraire, la plupart des hommes qui demandent à grands cris la séparation de l'Église et de l'État, qui en font la condition *sine quâ non* de la liberté, son principe et son objet, sont par leur doctrine et leur conduite les ennemis de l'Église : c'est assez dire quel est leur but, la liberté qu'ils poursuivent et les résultats qu'ils espèrent. Car je ne leur ferai point l'injure de les penser assez aveugles pour, sans le savoir, agir

dans notre intérêt, et je ne les suppose point assez courtois pour le faire sciemment. Et ils le seraient, que nous, gens de cœur, nous prendrions leurs amabilités pour une insulte. Assurément ils n'ont point pour mobile de mettre en pratique la sublime morale du Christ dont ils ne veulent point pour maître, et de nous rendre le bien pour le mal qu'ils nous accusent de leur faire; plutôt ils croiraient faire une œuvre agréable à Dieu (ou à leur vengeance) en nous mettant hors d'état de nuire ; ils ne cherchent pas non plus la plus grande gloire de l'Église qu'ils n'aiment pas, ni la perfection et le bonheur des catholiques qu'ils détestent.

Une telle générosité est contraire à l'ordre naturel des choses ; et, tenez, républicains, royalistes, bonapartistes, vous tous qui vous disputez la France en ce moment, et ne craignez pas de faire les plus monstrueuses coalitions pour faire triompher votre parti, n'est-il pas vrai, lorsque vous voyez des adversaires politiques agir parfois de concert avec vous, que vous êtes loin de croire à leur désintéressement, et que si le gentil minet vous caresse, ce n'est pas vous qu'il suit ? Cela c'est de la prudence la plus vulgaire ; mais nous, nous avons aussi le droit, que

dis-je? le devoir d'être prudents, et notre raison n'a pas abdiqué. Toutefois ils ne mentent pas ceux qui nous disent qu'ils travaillent pour nous en travaillant à la séparation de l'Église et de l'État, car ils savent bien que nous ne les croyons pas davantage que l'assassin qui nous assurerait de sa tendresse en nous posant le couteau sur la gorge.

Les juges, lorsqu'ils ont à prononcer sur la culpabilité d'un homme, s'enquièrent toujours avec exactitude des liaisons, des rapports, des faits et gestes du prévenu avant son arrestation, et les renseignements qui leur sont donnés forment la base de leur jugement.

C'est que la connaissance des hommes est d'un puissant secours pour apprécier leurs actes, et nous pourrions déjà nous édifier sur les desseins de nos adversaires.... Les débats sur la liberté de l'enseignement supérieur l'ont assez clairement prouvé. M. Challemel-Lacour, qui exprimait la pensée du radicalisme, n'a laissé aucun doute sur la manière dont son parti entend la liberté de l'Église vis-à-vis de l'État.

Aux yeux du libéralisme, donner la liberté à l'Église, c'est lui enlever tous ses droits et lui dénier toute action publique et sociale. Le libé-

ralisme donne à l'Église le droit de posséder, de juger, de faire des lois qui aient une sanction extérieure. Il ne veut pas la reconnaître comme un véritable empire spirituel, investi de tous les droits inhérents à l'existence d'un empire; mais il l'envisage comme une pure abstraction religieuse, professée par un nombre plus ou moins grand de citoyens, qui ne pourront jamais, quels qu'ils soient, et quels que puissent être leurs motifs, se refuser à obéir aux lois de l'État. La liberté que les libéraux veulent accorder à l'Église n'est rien de plus, ni rien de moins que celle-là. Elle est synonyme de mort sociale...

La pensée fondamentale du libéralisme moderne, c'est l'absorption par l'État de toute autorité sociale, et sa suprématie absolue, même dans les choses de la religion. L'important pour lui, c'est la souveraineté de l'État, et la phrase incidente concernant l'Église libre n'est qu'un leurre fort en usage chez les libéraux pour jeter un peu de poudre aux yeux des gens superficiels.

Mais, dites-vous, Père Hyacinthe, on doit être prudent surtout lorsqu'il s'agit de condamner; et puis de nos jours on voit tant de bizarres choses qu'il faut craindre de juger téméraire-

ment... Et puis encore, il ne faut pas scandaliser le monde, lui qui croit si difficilement le mal et qui ne parle jamais qu'à bon escient : témoin les journaux qui jamais sans preuves ne nous ont accusés devant la France et devant le monde de fomenter des troubles au sein de notre patrie, d'y semer la division et de travailler à la rendre esclave; témoin vos insinuations calomnieuses contre les évêques à qui vous reprochez d'avoir menti à leur conscience parce qu'ils ont adhéré au dogme de l'infaillibilité.

Mais comment se fait-il que, tandis que vous paraissez gémir des divisions au sein de la société comme au sein de l'Église, et désirer de toutes les forces de votre âme cette fraternité qui confond les peuples en un seul, les rassemble pour marcher vers un même but et se réunir sous la bannière du Christ, tandis que l'unité en Dieu est la pensée et le rêve de votre cœur, comment se fait-il que vous désiriez, vous aussi, maintenant, la séparation de l'Église et de l'État? Dieu est le principe de l'homme et le père des sociétés; la charité du Christ et sa morale forment le ciment qui seul peut les unir, la religion est la séve qui les fait vivre; et vous, qui croyez « au triomphe définitif de la vérité et de la justice, à l'organi-

sation d'une Eglise et d'une [société parfaites, au règne de Dieu et de son Christ en ce monde » et qui voulez travailler à cette grande œuvre, vous pensez donc que le plus sûr moyen de la réaliser est l'emploi d'une mesure dont certainement vous n'avez pas calculé les conséquences, que les rationalistes, les matérialistes de toutes sectes désirent comme favorables à leurs projets, et que les méchants regardent comme l'aurore de leur puissance.

IV

Vous trouvez « légitime et désirable » la séparation de l'Église et de l'État « qui consiste dans la suppression du budget des cultes, dans l'élection des pasteurs rendue aux troupeaux, dans le gouvernement de l'Église par l'Église elle-même. » D'abord je vous ferai remarquer que personne n'ose donner à sa demande une autre explication; c'est le but avoué, et qui, je crois, paraît à beaucoup non-seulement avouable, mais sage et utile. Toutefois, nous l'avons déjà vu, il en est qui dissimulent mal leurs espérances derrière leurs sourires, et d'ailleurs quoi-

que tout parfumé de justice et de sainteté, le but avoué n'est pas, il s'en faut, exempt de reproches! La suppression du budget des cultes fait sourire les économistes qui voient le Trésor grossi des sommes qu'il n'aura plus à verser; tous les fonctionnaires, les employés de l'État qui convoitent le modique traitement affecté aux prêtres comme un accroissement du leur; le capitaliste avare, le voluptueux qui espéreraient voir diminuer l'impôt, et garderaient dans leur bourse ou dépenseraient ailleurs les quelques francs qu'ils remettent forcément entre les mains de l'État.

Eh bien, supposons le budget des cultes supprimé, les sectateurs devront alors fournir aux besoins de leur culte et de leurs ministres respectifs; mais comment se fera la répartition de cet impôt? Nécessairement chaque communion formera une société particulière, avec ses répartiteurs, ses receveurs particuliers, sa caisse particulière, ses employés spéciaux soumis à un contrôle spécial et indépendant, sans aucun rapport avec le gouvernement de l'État. Or, vous le savez, les rapports s'établissent, les liaisons se fondent sur l'intérêt commun et les besoins réciproques. Les partisans d'une même doctrine

se trouveront donc tout naturellement unis et rapprochés par des liens qui excluеront les disciples d'une autre secte. Il y a-là, Messieurs les unitaires, vous qui nous reprochez de semer la discorde, il y a dans votre mesure un germe de division qui peut se développer au point de former dans l'État des nations distinctes, quasi étrangères l'une à l'autre, et ne se réunissant qu'aux jours du péril commun.

Toutefois je sais bien ce qu'ils pensent au fond de leur âme : Nous ne sommes plus au moyen âge, disent-ils; les esprits et la politique ont bien changé depuis les jours où catholiques et protestants se battaient dans les rues; le temps des luttes armées est loin de nous; aujourd'hui les questions religieuses, les intérêts religieux occupent généralement parmi nous un rang trop secondaire pour devenir jamais ni un lien puissant, ni une cause de schisme. Et puis la séparation de l'Église et de l'État, telle que nous la souhaitons et que nous l'espérons, aura pour résultat d'affaiblir les liens des coreligionnaires en augmentant l'indifférence des hommes. — Ils comptent sur le sommeil?... Qu'ils prennent garde de faire un faux calcul; car ils vont éveiller ceux qui dorment, et arriver peut-être au but

qu'ils veulent fuir. Beaucoup de gens paraissent peu soucieux de leurs affaires tant que d'autres s'en occupent pour eux; deviennent-ils les gérants de leur fortune, obligés de veiller sur leurs intérêts, ils se métamorphosent complétement et leur indifférence fait place à la plus grande activité. Sûrement leur projet, s'il était adopté, aurait pour conséquence médiate et naturelle la diminution de la religion en France; mais il est aussi bien certain que la question du budget des cultes va tirer de leur léthargie grand nombre d'hommes qui de la religion ne connaissent que le mot; peut-être en s'occupant de ses intérêts matériels ils auront le désir, la curiosité de la connaître; et c'est ma conviction, cette mesure créera en peu de temps plus de catholiques que les meilleures raisons et les plus beaux discours.

Cependant, je le veux bien, regardons comme nulles les conséquences de la séparation de l'Église et de l'État, tant que la perception de l'impôt se fera sans difficulté. Mais il n'y a point ici-bas de paix perpétuelle : des conflits peuvent survenir entre les receveurs et les contribuables, qui les apaisera ? Si quelqu'un refuse de payer, aura-t-on le droit de le forcer ? Sont-ce les lois et

la justice du gouvernement qui vont intervenir ? ou bien la société religieuse aura-t-elle son code et ses moyens de répression ? Et ne voyez-vous pas que d'un côté, sous prétexte de maintenir l'ordre et la paix, l'État va de nouveau s'immiscer dans les affaires religieuses, tandis que de l'autre il va se diviser profondément ? De plus, la perception de l'impôt pour les besoins du culte étant séparée de la perception de l'impôt pour le gouvernement, le nombre des receveurs augmentera forcément, et les frais aussi ; or le peuple n'aime pas de voir chaque année monter le total de ses impositions ; il est écrasé, vous le savez bien, et on cherche parfois à alléger un peu son lourd fardeau en diminuant ailleurs le nombre des employés.

Mais si l'on n'établissait point d'impôt, si les frais du culte étaient couverts librement par la générosité des fidèles, les choses n'iraient-elles point parfaitement ? Oui, pourvu que ces frais fussent couverts, mais le seront-ils ? Non. Cependant on me montre les sommes énormes recueillies partout pour le pape ; j'entends des voix me demander s'il serait plus difficile d'obtenir des paroissiens pour l'église de leur village, pour le prêtre demeurant au milieu d'eux, vivant

avec eux, se dévouant pour eux, ce que l'on obtient pour le pontife qui est à Rome, pour l'érection de sanctuaires dont on pourrait fort bien se passer, pour la construction d'églises dans les pays étrangers. On me réplique que toutes les sommes, versées *inutilement* entre les mains du pape, suffiraient largement à l'entretien des ministres et aux frais du culte. Passons, sans nous arrêter maintenant à ce mot *inutilement*.

Je sais que la générosité des catholiques dépasse de beaucoup les besoins personnels de Pie IX; les dons qu'on lui offre sont la protestation muette mais éloquente de tous les catholiques, l'expression de leurs sentiments, la satisfaction qu'ils donnent à leur cœur d'enfant dévoué de l'Église et du Saint-Siège, l'innocente vengeance de leur amour; et à tous ces points de vue il serait difficile d'obtenir pour une autre œuvre le même produit que pour celle qu'on a pieusement appelée: l'œuvre du denier de Saint-Pierre; mais je sais aussi, et ceux qui parlent ne l'ignorent pas, que tous les points de la France ne sont pas également religieux, ni tous également riches, ni tous également généreux. Je sais, et ils le savent aussi bien que moi, qu'il est certaines gens, certains petits peuples qui donneraient

pour n'avoir point chez eux de curé dont la seule présence est une prédication muette des devoirs qu'ils foulent aux pieds, une accusation et un reproche, qui donneraient, dis-je, le double de la somme nécessaire à l'entretien du ministre.

Ah ! je l'avais prévu, vous souriez d'un sourire malin et rempli de satisfaction. Votre jeu réussit à merveille et vous avez raison de vous réjouir en applaudissant à la liberté du peuple et à l'usage qu'il promet d'en faire. Qui n'envierait cette liberté qui rend l'homme inquiet et tremblant devant le souvenir de la justice et du devoir, devant celui qui fait penser à Dieu ! Quel bonheur et quelle gloire pour la France de posséder et de répandre une telle liberté ! Hâtez-vous de la lui donner afin qu'elle redevienne la reine des nations et la maîtresse du monde et qu'elle puisse s'asseoir, noble et fière entre la tyrannie du mal qu'elle aura engendré et la vengeance du bien qu'elle répudie !

Ils n'ignorent pas non plus qu'il est des populations très-religieuses mais en même temps très-pauvres et dans l'impossibilité de pourvoir par elles-mêmes à l'indispensable du culte ; leur misère sera donc un obstacle au libre exercice

de leur religion, et cependant les faux libéraux, loin de chercher à leur venir en aide, les privent de tous secours ; tout est pour le mieux, pensent-ils, et ils applaudissent à leur mesure, et ils sont fiers de son succès.... Quelle pensée y a-t-il au fond de toutes ces choses ? Quel est le mobile qui dirige vers des résultats si opposés en apparence, et aboutissant à une fin unique ?...

Toutefois suspendons encore notre jugement, car ceux que nous sommes tentés d'accuser comptent peut-être sur les populations plus riches et plus généreuses pour venir en aide à celles qui n'ont que des ressources très-insuffisantes. Cependant ils savent comme moi qu'il y a des paroisses pauvres d'autant plus ignorées qu'elles sont plus petites, moins commerçantes et plus misérables ; et la charité soulage peu les maux qu'elle n'a point vus et les besoins qu'elle ne connaît qu'imparfaitement. Et puis la répartition des secours, fût-elle confiée aux mains les plus habiles, est une chose très-délicate, qu'il est presque toujours impossible de faire selon les besoins variables de chacun. Il suffit pour s'en convaincre de connaître quelque peu une ville quelconque et de voir combien de souffrances demeurent inconnues, oubliées lors même qu'on

apporte dans la distribution des secours un soin si scrupuleux.

Ce n'est pas tout, et voici encore une des raisons qui ont valu à l'œuvre du denier de Saint-Pierre le succès qu'on espérerait en vain pour une autre : c'est que le malheur et l'épreuve ont sur le cœur des droits et une puissance que ne saurait acquérir le besoin permanent. Le choc qui brise la félicité d'un homme brise aussi l'âme qui en est le témoin, tandis que la vue d'une souffrance habituelle ne lui cause que peu d'impression; on est plus touché de la détresse de celui qui fut grand et heureux que de la misère de l'homme qui ne connut jamais que la pauvreté; à l'un on donne avec largesse, on est plus avare pour l'autre. On verse avec générosité quand on a l'espoir de terminer des maux comme on travaille avec ardeur pour achever un ouvrage; mais la libéralité se lasse, s'engourdit en présence de besoins incessants, la pitié s'émousse et l'oreille s'habitue à la plainte. Croyez-vous que les Danaïdes n'auraient point travaillé avec plus d'ardeur si leur tonne eût pu se remplir et leur tâche s'achever? Et pensez-vous que les besoins des églises et du culte se perpétuant, ne lasseront jamais le courage et la charité?

La charité c'est un devoir, c'est vrai, mais la générosité n'est pas une loi universelle : c'est un astre dont les nuages par instants nous peuvent priver, une flamme que le vent fait vaciller, éteint et rallume; il faut attendre qu'elle nous réchauffe et supporter son absence. D'ailleurs il faut tout prévoir : momentanément les ressources peuvent manquer, et la générosité, ne dût-elle jamais se démentir, se trouver paralysée; les fortunes, de nos jours surtout, s'évanouissent comme un songe; le commerce et l'industrie ressentent le choc de tous les mouvements qui s'accomplissent autour d'eux ; tout influe sur leur tempérament sensible, les pensées, les idées, les imaginations, la crainte, le rêve.

A notre époque plus que jamais, il survient à chaque instant des moments de crise terrible qui portent partout le désordre, la gêne et la ruine. Eh bien, quand tout est en souffrance, quand vient à se ralentir ou à s'arrêter la roue qui pousse la machine, que les populations les plus industrielles et les plus riches voient tarir la source de leur prospérité, qu'il ne leur reste plus que l'or de la pitié, des désirs et des regrets inutiles, êtes-vous prêts à les remplacer ? Avez-vous trouvé le moyen de fournir alors aux besoins du

culte?... Grave question que vous n'avez pas le droit d'écarter, surtout quand déjà le soupçon plane sur vous.

Et si vous laissez le problème sans solution, ou si elle n'est pas satisfaisante pour les populations, qu'arrivera-t-il? Les gouvernements ne devraient point oublier que la religion est dans la nature même de l'homme, qu'elle lui est nécessaire, que le culte est essentiel à la religion, et que, priver des hommes d'autel et de prêtre, c'est jeter au sein du pauvre surtout le désespoir qui fait mourir et la haine qui tue.

Cependant, que deviendra le ministre du culte au milieu d'une paroisse sans ressources aucunes? L'abandonnera-t-il? Non, jamais, lorsqu'il devrait y souffrir les privations les plus dures, la faim. Comment y vivra-t-il? Pauvrement, mais de quoi? Voulez-vous qu'il se fasse ouvrier ou mendiant? Voulez-vous qu'au lieu de cultiver les âmes, de bénir les mariages, de baptiser les enfants, de consoler les malades, d'offrir pour les vivants et pour les morts le sacrifice de bénédiction et de salut, d'instruire et le peuple et ses fils, voulez-vous qu'il aille bêcher les champs, arracher l'herbe, faucher le blé, tisser les toiles?

Si de lui le peuple n'attend que cela, vous pouvez le renvoyer, il peut partir; ses bras seront remplacés avantageusement peut-être, la terre ne manquera point d'ouvriers. Mais si vous lui demandez autre chose, est-il juste de l'accabler? Pourquoi exiger de lui ce que vous n'avez pas le droit de demander aux serviteurs à gages que l'on nourrit chez soi, ce que le maître le plus brutal jamais n'a songé à exiger de ses noirs esclaves? Eh quoi! vous voulez que le prêtre, lassé au service des âmes, emploie toute sa nuit à gagner son pain du lendemain, ce pain qu'il arrosera de ses sueurs en travaillant pour elles?... Aimez-vous mieux qu'il aille s'humilier et tendre la main, celui qui ne l'ouvre jamais que pour donner et pour bénir? Et devant qui? Devant des pauvres qu'il soulage aujourd'hui et qui croiront recevoir quand on leur demandera, qui entendront, surpris et attristés, une prière qu'ils ne pourront exaucer, au lieu des paroles qui faisaient descendre en leur âme l'espérance et la consolation.

Pourquoi tient-on à donner, surtout à certains des fonctionnaires de l'État, une position indépendante? On le doit, dites-vous, à la dignité des représentants du pays et de l'autorité, et cela

contribue au maintien de l'ordre et au respect des lois. Vous trouvez la chose bonne, utile, nécessaire même jusqu'à un certain point, puisque vous la maintenez. Je pense comme vous; l'homme a besoin pour accomplir son devoir, d'une force qui lutte contre sa faiblesse, et son amour-propre le porte à se révolter contre ceux que sa vanité dédaigne. Aidons-le donc à faire ce qu'il doit en donnant à l'autorité, non point le faste qui éloigne ni les grandeurs qui accablent le petit, mais cette indépendance qui maintient la liberté d'action et conserve à chacun son rang et ses droits. Laissons-la au prêtre, cette indépendance, ne l'obligeons point à mendier, car lui aussi il a droit au respect et à l'obéissance : n'est-il point le représentant de l'autorité divine, le maître de la vertu et de la morale au milieu du peuple, le chef et comme le père d'une portion de la grande famille chrétienne! Et serait-il juste, est-il dans l'ordre que le père aille tendre la main à ses fils? aurait-il encore pour les instruire et les reprendre la même autorité? Ceux-ci plutôt ne mépriseraient-ils point les leçons et les reproches de l'homme qui attend d'eux son pain de chaque jour et qui tantôt leur parlait en suppliant? Vous qui voudriez voir aboli le célibat

ecclésiastique, dites-moi, que ferait le prêtre s'il avait des enfants à nourrir et à élever ? Toutefois, ce n'est point pour annoncer la vérité que le prêtre a besoin d'indépendance, n'est-il pas libre? Mais c'est afin de rendre sa parole plus efficace; ce n'est point pour accomplir son devoir, mais pour aider les autres à le remplir.

Je ne vous ai rien appris, ce me semble, en vous montrant les embarras que créerait la suppression du budget des cultes; tout ce que je vous ai dit, vous le savez parfaitement; alors pourquoi s'amuser à bouleverser les institutions, à les remplacer, lorsqu'elles sont bonnes, par des mesures qui tendent à produire le désordre? Vous savez ce qu'il est grand, le nombre des catholiques indifférents, sur la générosité desquels il ne faut point s'édifier, et cependant vous comptez sur les largesses des fidèles pour subvenir aux besoins du culte; comment se fait-il donc que chez les peuples, même les plus patriotes, on n'ait jamais pensé à rendre l'impôt facultatif?... Comment se fait-il que l'homme, avec les mêmes moyens, en face des mêmes besoins prenne, pour arriver aux mêmes résultats, des mesures différentes?... Pourquoi encore dé-

charger les uns de l'impôt pour laisser le fardeau aux classes moyennes qui sont restées les plus dévouées à la religion et qui sont relativement les plus généreuses?

Mais voici une solution aux problèmes que nous avons longuement étudiés et que nous n'avons pas su résoudre, une réponse péremptoire aux questions qui nous semblaient un triomphe. Elle me saisit, me glace, me réchauffe et me réduit à un silence humiliant. Il nous faut l'admettre, avouer que nous avons été aveugles dans notre manière de voir et injustes dans nos soupçons, que nous avions tort et que nos adversaires ont raison. Tout cela est pénible à confesser publiquement devant ceux qui ont déjà la raillerie sur les lèvres, qui vont rire de notre mortification, se prévaloir de nos aveux et s'en servir contre nous. Du courage pourtant, et soyons francs; sachons reconnaître que notre raison peut se tromper quelquefois; ce n'est pas un mérite vulgaire à notre époque que d'être franc et loyal.

On nous dit avec un ton de docteur et de maître: « Il n'est pas juste que les citoyens appartenant à une Église, étrangère à la vôtre, paient vos ministres et contribuent aux frais d'un culte

différent du leur, opposé au leur. C'est un abus qui n'a duré que trop longtemps et qu'il faut détruire; c'est un outrage à la liberté de la conscience sur laquelle nous n'avons aucun droit, c'est un joug humiliant qui opprime l'âme que nul ne peut asservir. » Avec son vêtement de justice et de liberté ce langage a de quoi séduire les âmes les plus droites et les cœurs les plus généreux. Est-ce un piége tendu à l'honnêteté? est-ce la sincère expression d'un sentiment faux qui a prévalu, faute de lumières? Je ne saurais le dire, je n'aime que ce qui est vrai; mais je respecte tout ce qui est sincère, et je ne veux accuser personne, persuadé que beaucoup ont été trompés par la beauté du langage et l'éclat des vertus. Il séduisit autrefois mon œil charmé: dans les bornes de la raison et du possible, l'indépendance est mon rêve, et j'aime la liberté... autant que mon âme dont elle est le plus noble attribut; puis un doute survint dans mon esprit, et je tâchai de l'éclaircir....

Vous souvient-il de ces longues discussions qui, pendant deux mois, soulevèrent des orages au sein de la première Constituante et aboutirent à la consécration du principe du salaire des cultes par l'État? Cela me revint à la mémoire

tandis que je cherchais perplexe, si les apparences ne m'avaient point trompé. D'un côté la France était épuisée, ses finances dans un désordre extrême, la dette publique énorme ; chacun cherchait un remède au mal profond de l'État. L'antique piété et aussi la reconnaissance des fidèles avaient rendu les ordres religieux et le clergé propriétaires de richesses considérables. Elles n'étaient pas incompatibles avec l'esprit du cloître, car elles furent plus encore la propriété du pauvre que celle du prêtre et du moine. Mais le peuple et l'État, qui les avaient souvent convoités, prétendaient que ces biens étaient devenus une cause de désordre et avaient altéré le sublime esprit de la religion ; et dans ce moment de crise, chacun instinctivement avait jeté sur eux ses regards comme sur la planche unique mais assurée du salut. La détresse et l'opulence étaient dans la même famille, l'une auprès de l'autre ; elles se regardaient et songeaient.... le droit, la liberté, la justice, la vertu et mille questions jetées au milieu de questions de finance, par instants leur faisaient baisser les yeux ou leur donnaient un courage extraordinaire et une verve brûlante.

Ne répétons pas ce que d'autres ont dit sou-

vent avant nous, ne discutons pas sur des faits nécessaires dans une certaine mesure, injustes dans une autre balance. La nation s'était emparée des biens destinés à l'entretien du culte et des ministres, mais on s'engageait à fournir aux besoins de ceux qu'elle laissait sans ressources. C'était une bien faible compensation pour tant de richesses enlevées à leurs possesseurs, mais elle paraissait tellement naturelle et nécessaire que nul n'osa s'opposer à ce qu'elle fût accordée, excepté ceux qui pensaient qu'on allait par cette mesure placer l'Église sous la dépendance de l'État. Eh bien! comment ce dédommagement légitime serait-il aujourd'hui devenu une injustice? C'est ce que je ne comprends pas. La France *a consacré le principe du salaire des cultes*, elle a rendu des décrets, et ces décrets, le caprice, un prétexte admis sans examen n'ont pas le droit de les effacer; il faut des raisons sérieuses. La production de faits nouveaux ou inconnus à l'époque de la promulgation de la loi, et modifiant la situation, l'injustice de cette loi elle-même et l'abus des droits accordés peuvent seuls motiver l'abrogation des décrets. Or l'État ne peut invoquer aucune de ces raisons. L'Église n'est point entrée en pos-

session de ses richesses, et ses droits ne peuvent être annulés.

Je sais bien que la Constituante, en votant le salaire des cultes, s'est surtout appuyée sur ce considérant « que le culte est un devoir pour tous, que tous sont censés en user, et que la milice sainte est entretenue de même que l'armée, pour l'utilité de tous » ; mais pouvait-elle dire autre chose? Rappeler le motif qui l'obligeait à pourvoir aux frais du culte quand l'État jusqu'alors n'avait pas eu à s'en préoccuper, n'était-ce point se reconnaître, en quelque manière, coupable de spoliation et de vol ? Ajoutons que le décret du 21 novembre 1789 a été sanctionné par le concordat de 1801. Il faut donc, en tout cas, un accord des deux parties pour déchirer un contrat authentique, régulier, indéniable.

C'est donc en vain que des hommes convaincus mais craintifs ont allégué l'indépendance de l'Église qui s'opposerait, selon eux, à ce qu'elle acceptât du gouvernement ce qu'ils appellent le salaire de ses fonctions. L'Église, c'est vrai, est nécessairement indépendante de l'État, mais ce qu'elle en reçoit ne nuit en rien à sa liberté. Le clergé ne tend point la main ; il accepte avec dignité le paiement d'un débiteur acquittant sa

dette et demeurant toujours son obligé. En France, on croit faire l'aumône à ceux qu'on a dépouillés avec leurs propres richesses; on s'arroge le droit, si tel était le bon plaisir des maîtres du moment, de refuser au prêtre ce qui lui est dû : ce serait alors le droit de la force et le fait d'une puissance malhonnête, l'histoire trop souvent répétée du loup et de la cigogne.

Le clergé est depuis longtemps habitué à l'injustice, mieux que vous il connaît les hommes et sait à travers le mensonge reconnaître et démêler les fils de l'intrigue. Il est la force morale des gouvernements, leur appui, leur autorité, leur puissance; mais ni la flatterie, ni l'insulte, ni les honneurs, ni le glaive n'en feront jamais l'esclave et le complice. Vous souvient-il de ce grand seigneur qui devint archevêque de Cantorbéry et dont le roi d'Angleterre Henri II espérait faire une créature aussi dévouée que puissante ? Le beau gentilhomme devint l'illustre prélat qui défendit les droits de l'Église contre le despotisme de son maître, plus tard le généreux martyr que le monarque blessé sacrifia à son ressentiment.

C'est une fière milice que *l'esclave de Rome*, *la soldatesque et la valetaille* de Pie IX ; vile

et méprisable on la laisserait ramper, on ne l'insulte que parce qu'elle est noble et grande; parmi ceux qui craignent de l'asservir, il en est qui lui reprochent quelquefois de n'être pas assez simple et de ne point se prêter facilement à leurs caprices. Car elle ne se courbe pas devant tous les commandements, et il n'est point aisé de lui faire baisser le front. Soumise à toute loi juste, elle l'observe et la fait observer scrupuleusement ; mais, devant celle que Dieu n'approuve point, elle relève fièrement la tête pour répondre avec calme et fermeté comme autrefois les apôtres aux Romains : « Mieux vaut obéir à Dieu qu'aux hommes » ; l'esclave de Rome n'est l'esclave que du devoir, et le devoir c'est Dieu qui l'impose. Est-ce que le clergé de l'Allemagne ne sait point garder son indépendance ? Vous le trouveriez partout aussi inflexible devant la colère de l'homme et la vengeance des gouvernements quand leurs lois sont en contradiction avec les lois divines. Parcourez l'histoire, vous rencontrerez peut-être un prêtre que les promesses ont séduit ou les menaces épouvanté, mais un clergé servile, il vous faudra le chercher dans les Églises qu'une prétendue liberté sépara de l'Église romaine.

Chassez donc ces craintes qui se sont emparées de votre âme vertueuse, tellement amie de la justice qu'elle redoute même jusqu'à l'action de celle-ci sur l'injustice : la crainte, croyez-moi, est une mauvaise conseillère. L'Église vous assure qu'elle saura devant l'État garder sa liberté d'action comme elle sait respecter celle de la société civile. D'ailleurs, pourquoi tant d'appréhensions? Les prêtres ne sont point des fonctionnaires dépendant de l'État, mais lors même qu'ils le seraient, suffit-il pour perdre son indépendance d'accepter un emploi rétribué par le gouvernement? Certes, il serait grand en France, le nombre des esclaves. Et ce serait nos plus grands hommes qui se seraient ainsi vendus!... Oh! l'immense et vil marché! Cependant, il faut en convenir, tout est devenu vénal; le népotisme s'est établi partout, mais nous, nous ne vendons point nos consciences aux marchands, et la monnaie qui déshonore n'a jamais eu cours chez nous. Du reste notre ambition a pour bornes le bien général, et nos personnes n'ont que faire de la faveur des gouvernements.

Eh quoi! ce grand mot de justice que vous avez invoqué, qui se dressait devant moi comme une séduction, et m'entraînait vers votre parti,

voilà qu'il est devenu mon arme contre vous.

Cependant, je le sais, les gouvernements ont pour leurs propres fautes, une conscience très-large ; ils se persuadent facilement que les crimes, qu'ils commettent au grand jour, ne sont que des peccadilles, et que le temps a le pouvoir de légitimer ce que condamne la loi. Aussi vous ne me paraissez point convaincu et vous trouvez peut-être que ma raison à moi se contente de peu, que je suis d'une naïveté étrange et que mes principes sont trop à l'antique. Soit ; autrefois les familles payaient les maîtres de leurs enfants ; comment avez-vous trouvé plus convenable que l'État rétribuât lui-même les instituteurs parce qu'en se dévouant à l'éducation du peuple, en formant des citoyens, ils contribuent à la grandeur et à la prospérité des nations ? Je suis de votre avis, mais quel est, dites-moi, le principe de toute justice et le fondement de l'éducation ? N'est-ce point la religion ? La loi de Dieu maintenue par l'Église a empêché plus de crimes que les juges n'en ont jamais eu à examiner, elle protége l'ordre, mieux que la prison et le code pénal tout entier; et à ce point de vue comment des citoyens pourraient-ils se plaindre de contribuer à l'entretien des ministres de la religion

puisqu'ils contribuent pas cela même au maintien de l'ordre public et moral ? Car les gouvernements ont besoin de l'appui de la religion.

Toutefois la mission de celle-ci n'est point de leur prêter sa force ; elle les soutient parce qu'elle fait respecter l'ordre qu'ils doivent maintenir, et elle se trouvera toujours en contradiction avec un gouvernement injuste. Aussi n'est-ce point la rémunération de ses services que demande le ministre du culte ; il travaille pour la gloire de Dieu et le bonheur de l'humanité, et n'attend point son salaire ici-bas ; mais il réclame de la justice humaine, en vertu de son droit et au nom du peuple qu'il veut rendre heureux, ce qui lui rendra la tâche plus facile.

Un ancien ministre de l'instruction publique disait après Talleyrand que l'instruction élémentaire étant nécessaire à tous, il en résulte qu'elle est due à tous ; que l'État doit à chaque citoyen le nécessaire à condition qu'il le puisse donner, que par conséquent l'instruction primaire doit être gratuite et universelle. Remarquez d'abord que ces observations sont faites par des libéraux, et comparez ce langage avec celui qu'ils tiennent lorsqu'il s'agit de l'étude de la religion. L'instruction élémentaire est nécessaire à tous, — je ne

contesterai pas, — mais pensez-vous que la religion soit moins indispensable? Et si l'État doit à chaque citoyen le nécessaire, s'il est tenu de lui procurer autant qu'il est en son pouvoir tout ce qui peut contribuer à l'élever et à le rendre heureux, faut-il, en matière religieuse, afficher l'indifférence et le dédain? S'il doit respecter la liberté des individus et surtout leur conscience, il ne se croit pas moins obligé de leur donner la lumière, puisqu'il essaie même d'empiéter sur celle-là, au profit de l'instruction qu'on voudrait rendre obligatoire dans l'intérêt du peuple, je le veux bien, de l'État, encore. Mais comment se fait-il qu'on semble craindre de commettre un nouvel attentat contre la liberté en tendant à l'Église une main amie, et en contribuant sans pression aucune, à faire connaître la religion? Est-ce encore l'amour du peuple qui inspire ces pensées?... ou bien une autre passion qu'on n'ose pas avouer, la haine de Dieu même, et de son Christ?

CHAPITRE V

A QUOI FAUT-IL ATTRIBUER LES MAUX DONT SOUFFRENT LES RACES LATINES, ET LA FRANCE EN PARTICULIER ?

La véritable cause des malheurs de la France est l'esprit d'impiété, de division et de révolte qui mine la famille et la société. — On ne saurait attribuer la propagation de cet esprit à l'Église catholique.

I

J'appartiens à cette Église que vous appelez une secte, à laquelle vous reprochez « ses menées arrogantes et perfides » contre l'État et contre la société civile, et que vous voudriez pour ce motif séparer de l'État. Mais où est notre arrogance ? où sont nos perfidies ? Parce que nous nous

sommes comme vous souvenus de cette parole : « Rien n'est si dangereux auprès de Dieu, rien n'est si honteux auprès des hommes, pour un prêtre, que de ne pas dire librement son sentiment », parce que nous avons le tort de ne pas penser comme vous et de l'oser dire, parce que nous ne voulons pas, non plus que vous, être des chiens muets, parce que notre conscience nous trace une autre voie que celle que vous suivez au nom de la vôtre, parce que nous élevons nos protestations en face de vos protestations, sommes-nous pour cela arrogants ? Et notre franchise peut-elle s'appeler perfidie ? Qu'il se lève celui que nous avons abusé ! que nos victimes nous accusent ! où sont-elles ? Quoi ! vous nous montrez sanglante, humiliée, courbée sous le joug la France, notre France ; son sang, ses larmes, ses douleurs vous ont fait ressentir « des angoisses vraiment patriotiques » ; et mettant sur la même ligne l'ultramontanisme, c'est-à-dire dans votre pensée le catholicisme et l'impiété, vous les appelez des puissances également destructives qui toutes les deux obsèdent l'âme de la France. Vous leur reprochez d'être les ennemis de la patrie.

Je vous répondrai d'abord avec le P. Lacordaire :

« Je veux, écrivait-il à Emmanuel, je veux vous mettre en garde contre une pensée capable de vous émouvoir et de vous attrister. On vous dira que l'amour de l'Église est incompatible avec l'amour de la patrie, le sentiment le plus sacré du cœur de l'homme, et que s'il était possible que l'un fût ennemi de l'autre, ce serait à mes yeux le plus profond déchirement que la Providence eût ménagé à notre épreuve ici-bas ; mais il n'en est rien.

« La patrie est notre Église du temps, comme l'Église est notre patrie de l'éternité, et, si l'orbite de celle-ci est plus vaste que l'orbite de celle-là, elles ont toutes deux le même centre, qui est Dieu ; le même intérêt qui est la justice ; le même asile qui est la conscience, les mêmes citoyens, qui sont le corps et l'âme de leurs enfants.

« L'Église, il est vrai, peut être en contradiction avec le gouvernement d'un pays ; mais le gouvernement d'un pays n'est pas la nation, bien moins encore la patrie. Quel est celui d'entre nous qui ait jamais pensé que sa patrie est dans la tête ou le cœur des hommes qui la gouvernent ? Notre patrie est le sol qui nous a vu naître,

le sang et la maison de nos pères, l'amour de nos parents, les souvenirs de notre enfance, nos traditions, nos lois, nos mœurs, nos libertés, notre histoire et notre religion. Elle est tout ce que nous croyons et tout ce que nous aimons, sous la garde de ceux qui naquirent avec nous au même point du temps et de l'espace, de la terre et du ciel.

« Le gouvernement n'est pour nous qu'un moyen de conserver tous ces biens dans leur ordre et leur sécurité : et si, loin d'accomplir cette mission, il la trahit ou la déshonore, nous nous réfugions dans le sentiment de la patrie pour y chercher secours, espérance et consolation. Quand Néron gouvernait le monde, Rome continuait d'exister dans ceux qui l'aimaient et son forum désert était la patrie de ceux qui en avaient encore une. »

Le jour où la France pourra sentir toute la profondeur de son mal, où la parole lui sera rendue, elle dira que la cause de ses hontes et de ses malheurs c'est le poison de l'impiété et de l'immoralité descendant des hauteurs et filtrant goutte à goutte pour former un fleuve immense qui ronge de ses flots le pied de la montagne ; elle dira que c'est l'esprit de révolte sans cesse

faisant succéder aux vagues populaires d'autres vagues qui précipitent les premières sur le roc où elles se brisent et qui a fait de la terre un sol mouvant comme le sable, perfide comme l'onde et sur lequel l'homme ne marche plus qu'en tremblant ; elle dira encore que la cause de ses revers et de ses infortunes ce fut l'esprit de division au sein de la famille et au sein de la société.

J'ai vu parfois rouges de honte et pleurant de rage, cachant leur visage dans leurs mains lorsqu'ils comparaient leur siècle aux âges passés, des hommes prodiguer non pas, comme vous à l'Église, mais au christianisme, les reproches et l'insulte; leur impiété qui semblait triomphante lui disait avec une amère ironie et un mépris vengeur : Toi qui prétends régénérer le monde, où donc nous as-tu menés ? tu nous as jetés dans l'abîme d'où tu voulais, disais-tu, nous faire sortir; les siècles que tu condamnes ont produit des peuples de héros, et nous, tes fils, nous ne sommes que des dégénérés ; ta morale parfaite a engendré le vice, la faiblesse, creusé l'abîme, et nos pères étaient si grands!... Ton influence maudite est la cause de notre perte...

Qu'ils cessent de se plaindre, et qu'ils se montrent justes : ce n'est pas la religion qu'il faut

accuser, mais eux-mêmes. Ces hommes illustres par leur grandeur morale, vulgaires par leur nombre, qu'engendrèrent la Grèce et Rome, et que vous, hommes du progrès, vous contemplez de loin avec respect, vous regardant tout confus comme des nains auprès de ces peuples antiques, eh bien! ces hommes ne séparaient point l'étude de la religion de l'étude des sciences, et l'art du gouvernement était intimement lié à la puissance morale de la religion. Ils connaissaient pourtant l'art de former et de diriger les hommes, ceux qui leur inspiraient un tel mépris de cette vie mortelle, un si grand courage, un dévouement si complet, un tel amour de tout ce qui grandit et élève, du beau et du vrai, tant d'horreur pour tout ce qui dégrade, que trente siècles passés, tout remplis d'étonnement nous les admirons encore. Les républiques d'alors ne pensaient pas que la piété envers les dieux fût une faiblesse, mais la religion était en honneur; le respect des dieux était la vertu des héros et de ceux-là mêmes à qui vous avez conservé le nom de sages. Ils pensaient et avec raison, ce me semble, que la liberté des individus et la grandeur des nations ne sont que la résultante de l'accomplissement des devoirs particuliers, puis-

qu'elles ont pour base l'ordre et la justice, pour garantie le respect de tous par chacun et de chacun par tous; ils croyaient encore que l'idée abstraite du devoir et la force matérielle, arme que le christianisme a brisée depuis, sont impuissantes à maintenir ces vertus qui ont leur siége dans la conscience, où règne seule la religion. Et ils étaient tellement convaincus de l'impossibilité de gouverner sans elle, qu'ils n'entreprenaient rien sans avoir consulté les dieux et les avoir priés de leur être favorables; nulle cité ne s'élevait sans l'intervention d'une divinité; tous les empires avaient des dieux pour protecteurs : la religion n'eût pas existé qu'ils l'auraient forgée ; ils n'auraient pas senti au fond de leur âme ce lien mytérieux qui unit l'homme à son Créateur, la société à son principe, que la religion fût née des besoins mêmes du gouvernement.

Il n'en a pas été ainsi de nos jours. Le joug de la religion a paru lourd à nos contemporains et ils l'ont secoué; ses vérités et ses lois sévères et ils les ont rejetées; son influence les a irrités et ils l'ont combattue de toutes leurs forces. Dieu, pour quelques-uns, c'est le Croquemitaine des enfants; la révélation, c'est un conte de fées

dont on rit quand on devient grand, c'est la légende qui servit à fortifier le pouvoir oppresseur et inique, qui effraya nos pères, qui nous amuse et que nous redirons à nos enfants dans les soirées d'hiver. Le Christ est une noble figure que les temps ont grandie; sa vie, sa morale, ses œuvres, c'est de l'histoire. Il a sa place marquée dans les fastes du monde, et le professeur en parle comme il parle des dieux d'Homère et de Virgile. Cherchant à se passer de Dieu, ils ont, autant qu'ils l'ont pu, fait le vide autour d'eux, et c'est le vide, cette chose affreuse pour l'homme, ce mal, le pire de tous, qui a creusé l'abîme et les y a conduits. Car, touchant la religion, le vide est pire que l'erreur, je devrais dire plutôt qu'il n'est pas possible, et vous ne tarderez pas à le sentir. Si, un jour, il leur arrivait encore de supprimer le Christ, la raison humaine et la fausse liberté ou plutôt l'erreur et le despotisme se hâteraient de le remplacer.

Les païens mêlaient à leur religion l'erreur et quelquefois le crime; ils eurent le tort de réunir souvent dans les mêmes mains et de confondre l'autorité spirituelle et la puissance temporelle; mais ils avaient conservé une somme de vérités et de principes qui leur permettait de s'élever et

de grandir. Avec une imagination ardente et passionnée, ils étaient cependant positifs, tandis que vous, faux libéraux, indolents et faibles, vous plaisez dans le vague; ils redoutaient le néant, vous y tendez de toutes vos forces; ils ne voulaient pas mourir en quittant la terre, et vous ne voulez pas vivre; l'immortalité de l'âme était la pensée dominante des peuples d'autrefois, vous vous faites gloire de nier cette vérité, qui fut le principe des vertus antiques et le fondement de la grandeur des âges passés. C'est l'espoir de la vie future et de la récompense promise au courage et à la piété qui fit naître dans les âmes les nobles pensées et développa dans les cœurs les sentiments généreux; c'est à lui que souriait le soldat lorsqu'il cherchait la mort sur les champs de bataille; c'est là que les hommes philosophes puisaient dans la douleur ce calme stoïque qui vous étonne. Plus tard le paradis de Mahomet n'a t-il point opéré des prodiges et fanatisé des populations entières?

Nous périssons faute de principes, entends-je de toutes parts. Eh bien, c'est vrai, nous avons tout détruit, nous avons fermé la source où se trempaient les âmes; nons n'avons plus de principes parce que nous n'avons plus de croyances;

il ne nous reste que des abstractions qui fatiguent ou des vapeurs qui pénètrent l'âme pour l'affaiblir; rien pour relever le courage qui défaille, rien pour soutenir la vertu qui s'étiole, et la vertu ne se soutient pas dans le vide.

Il y a des choses que la raison n'explique qu'en descendant au fond du cœur de l'homme; souvent un mal est causé par un autre mal. Modernes, lorque vous contemplez muets les gloires du passé, à quoi songez-vous? Votre regard semble plonger au fond des choses, mais pourquoi? je n'en sais rien, car à quoi bon étudier son modèle si ce n'est pas pour le copier? à quoi bon comparer son travail à l'œuvre du maître, si ce n'est pas pour découvrir les défauts de son propre ouvrage, les corriger et apprendre à mieux faire? Admirateurs stériles des anciens, lorsque vous voudriez leur ressembler, comment ne cherchez-vous pas à les imiter? que dis-je? vous paraissez au contraire vous appliquer à faire le contraire de ce qu'ils ont fait. Est-ce impuissance ou lâcheté? Non, mais une fausse liberté vous a séduits, l'orgueil vous dirige, et votre volonté trop faible ne sait pas résister et votre passion s'applaudit elle-même.

« Il sera toujours sage aux hommes, disait

naguère une voix plus autorisée que la mienne, d'étudier et d'admirer ce que le temps a respecté, car il ne respecte que ce qui est grand et ce qui est vrai. » Instruits déjà par l'expérience autant qu'ils étaient guidés par leur raison et leur jugement, les sages d'autrefois disaient qu'une nation ne peut vivre et grandir si son gouvernement n'a point pour base et pour appui la religion ; et les sages d'aujourd'hui, alors que les siècles ont confirmé les vieux principes, les regrettent et les méprisent dans leur orgueil superbe, et, artisans de notre ruine, ils nous accusent d'en être les auteurs.

Cependant s'ils avaient voulu, s'ils voulaient encore, maintenant!... Cette source altérée où les peuples antiques trouvaient la force et la vertu, elle coule à pleins bords au milieu d'eux, purifiée et rendue plus féconde. Mais l'austère vérité ne va pas à leur caractère aventureux ; ils se détournent avec fierté des chemins qu'ont tracés les pas de leurs ancêtres, et pour essayer la réalisation de leurs songes ils jouent le monde entier. Les généraux d'Athènes et de Sparte, les consuls romains se dévouaient pour leur patrie ; à présent c'est la patrie qui est sacrifiée à l'ambition des partis et des sectes. Autrefois les ar-

mées obéissaient au plus brave, et le général supportait comme ses soldats la fatigue et les privations, affrontait comme eux le péril; nous avons vu, nous, le soldat souffrir et se battre avec courage, bien qu'avec désespoir souvent, parce qu'il préférait la mort à la honte; tandis que son chef n'avait d'autre souci que celui de ne pas mourir et de passer gaîment son temps. Les récompenses sont données à la faveur, jadis c'était au mérite. A Athènes, à Rome, les auteurs des révolutions se fussent appelés traîtres; en France se courbant sous leur joug on les nomma libérateurs. L'amour de la patrie n'est plus qu'un vieux mot qui sert d'excuse à bien des ambitions, un parfum des âges passés qui par instants nous enivre encore, quelque chose qu'on aime et qu'on respecte comme ces vieux monuments, ses contemporains, dont il fut la pensée; autrefois c'était le lien des citoyens et l'âme des nations; le chez soi, le foyer, c'était la patrie; y a-t-il encore des foyers domestiques?...

La sagesse était respectée jadis, et l'expérience consultée; nous rions, nous, de ceux qui en vivant ont appris l'art de bien vivre. Il semble que la raison soit l'apanage exclusif de la folle et

présomptueuse jeunesse, et la prudence de l'âge, les conseils de la crainte. Pauvres enfants ! si nos pères sont de glace, pour ne point embraser le monde, le feu qui nous dévore a besoin de leur contact.

La tempérance était la vertu des anciens ; ils mangeaient pour soutenir leurs forces et non pour se procurer des jouissances ; la fatigue, la faim étaient les assaisonnements des mets de Sparte ; la sobriété rendait la santé plus robuste et l'esprit plus actif. Aujourd'hui, hélas !... Il y a des statistiques qu'on ne pourrait consulter sans honte et sans tristesse ; on serait épouvanté si l'on examinait ce que les droits, vainement accumulés sur les alcools pour en empêcher l'usage immodéré, rapportent chaque année au Trésor.

L'esprit d'impiété et de révolte, voilà la première cause de notre décadence, mais ce n'est pas la seule. Auprès de son foyer l'épouse demeure solitaire et désolée, tandis que l'homme s'en va respirer ailleurs un air corrompu souvent ; l'autel élevé pour être leur rempart est un mur qui les divise ; le Christ venu pour réunir tous les rayons en un même foyer, tous les cœurs dans une seule flamme, tous les parfums

en un même vase, au lieu d'être un lien, n'est plus qu'une barrière.

Et l'enfant, cette communauté de pensées, de souvenirs, d'espérances, cet être doux et charmant qui confond deux âmes, cette prolongation de la vie, cette perpétuité de l'amour, il n'est plus qu'un lien charnel et impuissant. La tendresse de la mère retient quelque temps sous son aîle chaude le trésor de la famille; elle prépare la page où se doivent tracer les grandes leçons et les grands devoirs; elle dispose la cire où d'autres graveront l'image et imprimeront leur cachet. La tendresse du père et le devoir du citoyen confient à des maîtres inconnus le trésor et l'espoir de la société; n'importe quelle plume, n'importe quel moule, l'essentiel est que l'enfant devienne un homme, qu'il sorte du creuset entièrement purifié, débarrassé de ces légendes et de ces vues d'un autre âge que le sexe faible, ignorant et crédule, a conservées et qu'il engendre dans les âmes de ses fils avec des baisers et des caresses; il faut que l'école efface le plus beau trait de ressemblance entre la mère et son fils, qu'elle brise le plus doux lien, que l'enfant apprenne à rire de ce qui le faisait aimer et qu'il respectait autrefois, qu'il sache se moquer des pieuses

croyances de sa mère, traiter avec dédain comme des hypocrites ou regarder avec pitié comme dépourvus de sens et de jugement ceux qui remplissent leurs devoirs de catholiques.

Si ces conditions ne sont point remplies, si l'enfant, lorsqu'il a grandi, n'a point pour symbole : J'ai foi dans le génie de l'homme et dans sa puissance, indépendante de ces lumières appelées divines ; j'ai foi dans sa raison ; elle seule est ma loi et la règle de ma croyance ; le pape et le clergé catholique sont les ennemis du progrès ; ils opposent des barrières à la civilisation ; l'homme est l'unique maître de ce monde, de la science et du progrès ; aucune main que la sienne ne travaille à ses destinées ; cet enfant ne méritera jamais le nom d'homme au sein de la société nouvelle. La religion qui régénéra les peuples, qui trempait les hommes d'autrefois, qui engendra les chevaliers et fit éclore les plus beaux génies, aujourd'hui on l'accuse de corrompre la jeunesse, d'affadir les individus, d'amollir les races et de les abâtardir, de faire de l'homme un esclave soumis, sans raison, sans volonté, une machine dont le moteur est le pape et le régulateur l'ambition des jésuites.

Le schisme est au sein de la société où chacun

a son idole et son drapeau, cherche de l'or et non la prospérité de la nation, la fortune plutôt que la justice, les honneurs plutôt que la sagesse, la volupté et non le bonheur de l'humanité; l'égoïsme domine comme un tyran; le maître et le serviteur se regardent ainsi que des traîtres; celui-ci convoite sans cesse, celui-là tremble constamment; tous les deux cachent des armes, l'un pour attaquer, l'autre pour se défendre.

On sent le mal, on le redoute, et pour le conjurer, tandis que le professeur remplit auprès de ses élèves la tâche qu'il s'est imposée, prêtant l'oreille à tous les échos de la presse, le père s'en va répétant : La division est partout et c'est la cause de notre faiblesse; soyons unis pour être forts; et il croit, en parlant ainsi, avoir accompli son devoir.

O mes concitoyens! les phrases ne vous sauveront point; sensibles quelquefois, vifs, bavards, légers, inconstants, pourquoi ne montrez-vous de la femme que les défauts! que n'avez-vous sa pitié pour la victime qui vous implore et que seul votre dévoûment peut sauver. Mais l'amour et le spectacle ont énervé votre âme; le vice a sur la scène remplacé la vertu, le héros qu'on préfère ce n'est point le plus noble ni sou-

vent le plus vertueux; autrefois le théâtre était l'école de la gloire et de l'honneur, on en a fait l'école des passions; jadis on y chantait les grands hommes et les grandes œuvres, on y exalte aujourd'hui ce qui cherche les ténèbres et se traîne dans la fange. Chaque soir vous mettez vos habits de fête et vous allez applaudir ce qui révolte toute âme honnête et dont vous-même vous rougissez le matin; vous allez vous égayer des faiblesses de l'humanité et donner votre approbation au crime. Les Romains allaient voir l'esclave à qui pesait sa chaîne mourir en défendant sa vie; vous regardez en souriant Hercule abandonner la peau de lion et déposer sa massue, l'homme s'avilir et la vertu expirer, sans que sa voix plaintive trouve en vos âmes plus d'écho que jadis la prière du gladiateur.

Assez longtemps votre fière raison a été le jouet des illusions et des mensonges, la captive de vos imaginations, assez longtemps vous avez versé des larmes comme l'enfant sur des maux supposés, sur la souffrance d'un amant malheureux, regardez la patrie, ne laissez pas s'élargir ses plaies pour n'avoir point le courage d'appliquer le remède: c'est être criminel que de trouver ses plaintes importunes et de couvrir sa voix

par des chants, c'est être criminel que de rire quand elle souffre, et de songer au plaisir quand elle appelle au secours ; c'est être criminel que de lui refuser.... sa vie s'il le fallait.

Et cependant nul ne veut pour elle sacrifier son idole, ni abjurer ses haines. O mes concitoyens, secouez votre âme et cherchez votre cœur ; reprenez-le si vous l'avez donné, éveillez-le s'il est endormi ; s'il est languissant, faible, meurtri, Dieu, mais Dieu seul le peut guérir et fortifier, demandez-lui qu'il le fasse ou qu'il vous en donne un autre : Il est toujours vivant, l'Esprit qui changea la face du monde en renouvelant les cœurs.

II

Je viens de me rencontrer avec vous, Père Hyacinthe, dans la même pensée, et j'ai porté la même sentence que déjà vous avez portée ; mais contre qui ?... De l'esprit d'impiété, de division et de révolte qui mine les sociétés, ne nous accusez pas ; ce n'est pas à nous qu'il faut imputer la faute et jeter la pierre. L'histoire, censeur sévère, l'avenir, maître qui corrige les

leçons de chacun, venge les outrages, enlève les places usurpées, retire à l'un son masque, à l'autre le manteau d'ignominie qu'on lui avait jeté sur les épaules, l'avenir et l'histoire diront que nous avons combattu de toutes les forces et de toutes les puissances de notre âme les principes dissolvants qui exercent leurs ravages au cœur de la France, que le contre-poison a été repoussé et la main qui le présentait accusée.

J'ai entendu quelquefois les ennemis de l'Église lancer contre elle leurs sarcasmes et leurs injures : les plus acharnés étaient toujours les plus ignorants, car de nos jours c'est le genre ; on apprend non pas à la connaître, mais à l'insulter. Au milieu de ce monde qui, dites-vous, demande « le pain de l'instruction universelle et gratuite, » lorsque nous enseignons la première des sciences, l'indispensable, celle qui découvre à l'homme le secret de son existence et de ses destinées, sa noblesse et ses titres, on nous accuse de jeter des ombres et de créer des esclaves. L'intelligence est seule l'objet de tous les soins dans la plupart des établissements universitaires ; examinez les livres, les brochures, les rapports ; partout on demande de nouveaux programmes et de nouvelles méthodes, des machines de com-

pression qui permettent de loger plus de mots et de livres dans la faible cervelle de l'enfant; mais les réformes que l'on réclame n'ont rapport qu'à l'hygiène et à la manière de développer et de former l'intelligence. Le cœur!... Vous chercherez en vain ce mot; il semble que l'enfant en soit dépourvu, ou que le soin du cœur est un soin inutile, ou qu'il n'ait besoin pour grandir ni de séve, ni de soleil, ni de rosée. Sortant de la serre du foyer, habitué à la douce chaleur qui le fit éclore, et privé tout à coup d'abri, de soutien, des rayons qui le faisaient vivre, il meurt, ou ployé par le vent s'incline vers la terre.

Dans nos colléges, en même temps que l'esprit nous cultivons le cœur, la plus belle partie de l'âme; est-ce pour cela que notre enseignement est méprisé, calomnié?... ou bien les succès de nos élèves auraient-ils rendu jaloux ceux qui font étalage de leur absolu dévoûment à la France et à l'avenir des générations?

Médecin habile, le catholicisme a voulu guérir la France de ce mal lent qui cache la mort sous une apparence de santé; il l'a envoyé reprendre la vie où elle l'avait puisée, respirer l'air et se réchauffer au soleil qui fortifièrent sa jeunesse,

et la malade s'est moquée du médecin et de son remède, lui assurant qu'elle se portait mieux que lui. Par la voix du pape et des évêques, le catholicisme a dénoncé l'impiété comme la rouille qui ronge le fer, le reptile qui suce le sang; et les peuples ont dit avec un sourire : Nous ne sentons point de mal. Avertis par le catholicisme que les révolutions engendrent le désordre et la mort, les nations ont répondu en se tâtant le pouls agité par la fièvre : Il bat comme à vingt ans !

Tous les jours, nous appelons l'attention sur la presse immorale et mensongère qui inocule le poison dans les âmes; nous ne cessons d'en montrer les terribles effets et de les combattre; nous avons dévoilé le cœur de l'homme sans religion, l'âme d'une société sans Dieu ; l'homme et la société se sont révoltés contre nous, ils ont crié à la trahison et prétendu qu'ils avaient le droit de mourir et n'ont pas besoin de Dieu pour vivre. Nous avons prêché la soumission aux puissances, le respect de l'autorité; on nous a traités tantôt comme de vils flatteurs, tantôt comme des intrigants avides, et accusés de vouloir rétablir l'esclavage. Quand nous avons enseigné la justice, on a répondu par la spoliation

et le vol; lorsque nous avons essayé de réunir les factions divisées et les partis, les disciples de Machiavel ont flairé partout l'odeur de la poudre et préparé leurs armes. A côté des droits de l'homme nous avons placé ses devoirs, mais c'est en vain que nous les rappelons au père, au citoyen, à l'époux, au chrétien, personne ne nous écoute; nous, du moins, nous avons la conscience d'avoir rempli le nôtre.

Non, nous n'avons point causé les maux de notre patrie. Il y a longtemps que le terrible mal la mine sourdement; la grande Révolution fut la première crise, et n'est-ce pas elle, dites-vous, qui a fait en grande partie du moins l'ultramontanisme?

Il est vrai que, par amour pour la vérité, ou pour justifier vos accusations, vous ajoutez immédiatement : « Sans doute l'ultramontanisme est bien antérieur à 1789, mais il n'avait pas droit de cité dans notre pays... Le livre qui le résume avec le plus de modération et d'autorité, celui du jésuite et cardinal Bellarmin, avait été brûlé à Paris par la main du bourreau. » Mais poursuivis, exilés, comment les ultramontains auraient-ils pu vous nuire? Est-ce l'obscur prisonnier du fond de son cachot, sans partisans,

sans amis, détesté partout où il est connu ; est-ce le banni, lorsque toutes les frontières sont gardées et que les montagnes interdisent aux vents de laisser passer son souffle, qui auraient pu bouleverser et changer la France ?

D'autres ont prouvé que la bise qui la transforma n'est pas venue d'Italie, mais d'Angleterre : à quoi bon répéter ce qu'ils ont écrit ? Vous le savez bien, vous qui prenez plaisir à plonger votre regard au fond de toute chose, à découvrir les causes de tous les phénomènes de l'histoire et de la métaphysique, à pénétrer les secrets des siècles, à chercher le sol où plongent les racines de tout ce qui s'élève, d'où vient la séve qui le nourrit ; vous qui aimez les profondeurs de la pensée, les échos des âges antiques et qui parfois essayez de lire ces pages indéchiffrables de l'avenir que Dieu seul peut révéler ; assis sur le rivage, vous n'aimez pas voir couler l'onde sans en connaître la source, et votre imagination travaille quelquefois à satisfaire votre esprit inquiet. Mais il est des matières graves qu'une sage raison, une intention pure, une justice exempte de préjugés ont seules le droit d'examiner humblement sous l'œil de Dieu qui voit tout ce qui échappe à nos regards, guidées

par son esprit qui gouverne le monde avec sagesse et équité. Car souvent il y a, à côté du principe qui garde, le principe qui corrompt, à côté de la vertu, le vice; facilement, l'homme qui juge par ses seules lumières, confond les eaux différentes qui coulent dans le même lit et attribuent à la source le principe malfaisant jeté par la main d'un ennemi. N'essayez point de juger le Dieu dont les secrets sont impénétrables, qui courbe et qui relève, qui éprouve les nations comme les individus et punit les fautes des uns comme les péchés des autres. Je me trompe : pour juger l'âme immortelle de l'homme, parfois il attend qu'elle quitte ce monde, tandis qu'il a placé en la terre la balance où il pèse l'âme mortelle des nations.

Peut-être avez-vous été autrefois professeur : n'avez-vous pas vu les meilleurs élèves commettre des fautes? Et vous les repreniez de leurs rares manquements afin de les rendre meilleurs encore, d'éloigner d'eux le sommeil qui énerve ou l'orgueil qui précipite. Eh bien, pas plus que l'élève, pas plus que l'homme les nations n'étant impeccables, elles ont aussi besoin de ces corrections salutaires qui renouvellent l'énergie et stimulent le courage. Vous souvient-il comme

Dieu traitait autrefois son peuple choisi, le seul qui le connût et en faveur duquel il avait opéré tant de prodiges ?...

L'absolutisme politique, et encore plus l'absolutisme religieux, dites-vous, ont engendré les maux dont les races latines, et l'Espagne en particulier, souffrent aujourd'hui. Il est vrai, les libertés au delà des Pyrénées sont encore restreintes, mais si ces restrictions ont été la cause principale de sa décadence, elles n'ont pu l'être de sa splendeur, pour laquelle bien plutôt elles auraient été un obstacle. Or, c'est sous le même régime que vous condamnez absolument que l'Espagne a grandi et qu'elle fut jadis « le premier pays de l'Europe ». Et si, faisant la part de toutes choses, je conviens que le besoin comprimé de liberté, plus impérieux à notre époque que jamais, a pu avoir quelque influence sur les malheureuses destinées de nos voisins, cette influence fut médiocre chez des peuples longtemps ensevelis dans l'inaction, isolés des autres, égoïstes, vivant trop de leur vie propre, respirant un air concentré, sans nul souci de couper la mèche consumée, et se désintéressant de tout ce qui se passait autour d'eux. Leur épuisement n'est-il point le résultat de leur mollesse, et leur châti-

ment un remède qui leur rendra l'énergie, la grandeur et la force ?...

Le catholicisme n'est point un cadavre, il respire, il vit, je sens battre son cœur ; ce n'est point un sang vil qui coule dans ses veines, et l'artère qui traverse mon âme la grandit, l'élève et ne l'asservit point. Je suis libre ! et quand les avocats de la liberté nouvelle, d'un ton de reproche et de dédain, me traitent d'esclave, moi qui n'ai d'autres maîtres que le Christ et ma conscience, je les regarde avec pitié se prosterner humblement devant le peuple, soumis aux caprices d'un tyran qu'ils ont reconnu pour maître et dispensé d'avoir raison.

CHAPITRE VI

DE LA TRANSFORMATION SOCIALE.

Il n'y a pas de transformation sociale sans la religion, et celle-ci agit principalement par l'éducation. — Le devoir, dont on prétend faire l'unique base des lois, a besoin lui-même d'un appui. — La science isolée de la religion est impuissante à transformer le peuple. — Vains prétextes allégués par les adversaires de l'enseignement religieux pour le négliger.

I

Tout le monde est d'accord sur l'urgente nécessité de réprimer des abus qui ont fait déjà tant de ravages et exercé sur les individus et les sociétés des influences si funestes. Mais nos lois et notre police, dit-on, sont impuissantes ! Quoi ! vous nous condamnez donc à suivre la

pente! La Grèce et Rome sont tombées quand l'âpre amour du gain, l'avidité des richesses s'y furent indroduits : alors l'égoïsme prit naissance, le luxe effréné remplaça l'austère simplicité, et la mollesse le mâle courage. Et ces vices des peuples en décadence nous les retrouvons chez nous! N'avez-vous rien pour les combattre? Ne connaissez-vous personne qui les puisse extirper? Vous admirez les lois et les vertus qui ont fait la grandeur et la force des républiques antiques; mais alors pourquoi votre jeune république se rit-elle des enseignements du Christ et des préceptes de l'Église qui sont le perfectionnement de la morale puisée par les anciens sages dans la loi naturelle? Que diriez-vous si quelques-unes des lois de Lycurgue étaient renouvelées en France? Comment oseriez-vous encore les approuver, vous qui criez à l'intolérance contre le jeûne ordonné par l'Église et l'appelez une folie?

Jadis chaque famille était une république dont le père était le chef; de nos jours l'enfant, ordinairement, en est le tyran. Maître à sa naissance, lorsqu'il a grandi, il ne sait pas plus se soumettre aux lois de l'État qu'à l'autorité paternelle; devenu citoyen, il ne respecte pas cet

ordre qu'il n'a jamais connu et qui consiste à rester chacun à sa place, et il jette partout la confusion et le trouble. Habitué au collége déjà à regarder son maître comme un valet; oserai-je le dire?... encouragé par son père quelquefois à en faire le sujet de ses plaisanteries, l'enfant apprend à rire des hommes et des choses qu'il devrait estimer : et celui qui ne respecte rien est un être malheureux et nuisible, abandonné à ses passions; un seul frein lui reste : le désir d'arriver aux honneurs, où l'on parvient le plus souvent par la flatterie.

Ah ! ce n'est pas seulement le manque d'instruction qui a causé nos malheurs et contribué à nous faire descendre de notre rang parmi les nations; ce sont encore les défauts de l'éducation, qui perpétuent au sein de notre société ce manque de principes dont tout le monde gémit.

« L'état social d'un peuple, dites-vous quelque part, Père Hyacinthe, ne peut changer si son état moral reste le même, et l'état moral d'un peuple est surtout déterminé par sa religion. » Et vous répétez quelques lignes plus bas : « Point de transformation sociale sans une transformation religieuse. » Si ces principes sont vrais, en un sens, et qui oserait les contester? j'ai le droit de m'éton-

ner avec vous que ceux qui cherchent à relever la France se préoccupent si peu de l'éducation morale et religieuse des enfants, et que leur zèle se borne à la retirer autant qu'il est possible des mains du clergé ; car c'est là le moyen, l'unique, employé pour fortifier la morale et faire revivre les principes. Étrange manière de moraliser les peuples que de leur donner pour exemple l'injustice ! Singulière façon de produire le bien que de vouloir se passer de ce qui l'engendre essentiellement : la religion ! Inconséquence incompréhensible que d'admirer la sublime morale du Christ, sa perfection et sa force, et de la rejeter lorsqu'on prétend régénérer la société ! Car, en général, on se garde bien d'approuver pour l'éducation des enfants les livres qui la renferment.

Que devient, par suite de cette exclusion, le droit de la famille ? Nous avons vu l'un des chefs des universitaires français et le premier penseur du parti avancé, M. Jules Simon, contraint de reconnaître l'impuissance de l'État en matière d'enseignement, en dehors du concours des familles, dont il est le délégué à l'école. Cette vérité est si évidente que nous la voyons proclamée par tous ceux qui ont traité la question avec quelque compétence.

« L'État n'a d'autre droit en matière d'enseignement, a écrit M. Ad. Dechamps, ministre d'État de Belgique, que d'être le mandataire des familles, de continuer dans l'école l'éducation de la famille, d'y diriger cette éducation selon le vœu formel des familles ; et celles-ci, personne n'osera le nier, demandent, exigent, en immense majorité, que cette éducation soit positivement religieuse. »

Eh bien ! cette vérité, que j'appellerai en quelque sorte primordiale : « L'enseignement appartient de droit naturel au père de famille, » on tend à l'oublier, à l'effacer, pour donner à l'État la direction complète, exclusive, absolue de l'enseignement. L'histoire nous parle de la république de Lacédémone où les enfants étaient séparés de la famille et réunis à l'État, qui les traitait au même régime d'un brouet noir. L'État moderne fait plus encore. Ce n'est pas la nourriture matérielle, il est vrai, qu'il prétend donner à la jeunesse ; il cherche à prendre le monopole de l'enseignement intellectuel et de l'éducation.

On peut appeler cela la conscription des âmes. On avait déjà la conscription militaire, par laquelle l'État, dans un but de défense et de sauvegarde, disposait pendant quelques années du

temps et de la liberté, quelquefois même de la vie des citoyens. La conscription intellectuelle par les écoles consiste dans le droit que s'arroge l'État de disposer, pendant un certain nombre d'années, de la liberté et des âmes des jeunes gens, prétendant avoir seul le droit de former ces âmes, de leur enseigner ce qu'elles doivent savoir, ce qu'elles doivent penser, ce qu'elles doivent croire. Et l'on affirme que cette conscription, comme la conscription militaire, est faite pour la protection et la sûreté de l'État, pour le mettre en mesure de se défendre contre les dangers de certaines doctrines.

Qu'on ne nous accuse pas d'exagération. Voici, en effet, ce que nous lisons dans un journal qui est l'organe du parti actuellement au pouvoir, en Italie, *Il Popolo d'Italia :*

« Il faut que l'école serve particulièrement à cette fin, qui est de créer la conscience nouvelle sur les ruines des vieilles croyances. »

Voici encore ce que disait naguère un homme politique que nous avons connu au petit séminaire de*** et dont l'esprit, malgré quelques errements, a dû rester chrétien.

« Si peu nombreux que soient les élèves qui suivront le nouvel enseignement (l'enseignement

des universités catholiques libres), ils seront élevés dans la haine de la France nouvelle, dans la haine des principes de justice qui forment la base de notre droit national. Ils seront élevés chez nous comme des étrangers ; ce seront des insurgés et des esprits hostiles qu'on formera à l'intérieur ; on sèmera là un germe de désordre et de division qui, ajouté aux autres, ne pourra produire que la catastrophe et la ruine[1]. »

Et l'État pour se préserver de ce péril, devrait avoir, dans le système de M. Gambetta, le monopole de tout l'enseignement, et il n'y aurait plus dans la société une âme qui n'ait été formée par l'État, pas une intelligence qui n'ait été instruite par l'État, pas une conscience qui ne reçoive de l'État la direction de sa vie morale.

Je comprends qu'on supprime le privilége, mais pas qu'on établisse une Église jouissant d'un pouvoir beaucoup plus grand sur les âmes que l'Église de Jésus-Christ n'en a jamais possédé, puisque l'État est armé d'un monopole complet, absolu, et que toutes les âmes sont obligées de passer sous sa discipline !

1. Discours prononcé à Lille avant les élections de février, par M. Gambetta.

Il est un privilége qui a sa raison d'être et qui blesse en apparence l'égalité : c'est qu'on exige des diplômes pour les professeurs laïques tandis que la même condition n'est point imposée aux ecclésiastiques et aux religieuses. On parle de les supprimer. J'avoue que les Chambres ne seraient point injustes si elles le faisaient, mais je n'admets pas qu'on essaie de substituer l'oppression à l'abus en disputant au clergé le droit d'enseigner. On prétend, pour s'excuser, que son but est de se substituer à l'ancienne Université, d'être le maître de l'enseignement, d'inculquer ses principes à la jeunesse afin plus tard de dominer la nation, de rendre les Français sujets du roi-pontife et la France l'ennemie de l'Italie. Il y a, dans ces paroles, bien des mensonges, et les faux libéraux ont tort de nous accuser lorsque nous ne réclamons que nos droits parfaitement d'accord avec leurs principes de liberté, tandis qu'ils osent bien exprimer le vœu de voir l'enseignement aux mains des laïques exclusivement. C'est un reproche que nous aurions, nous, le droit de leur faire.

J'admire le zèle et le dévoûment des professeurs de l'Université, mais autant qu'eux nous aimons la jeunesse, et l'on nous a souvent rendu

cette justice que l'enseignement supérieur de nos écoles vaut mieux que celui de nos rivaux, que nous avons des choses une grande expérience, et que, possédant la connaissance intime de l'enfant et la science de l'homme, nous avons aussi l'art de les diriger. Il est vrai que parfois on nous a fait un crime de notre habileté, on l'a appelée ruse, je ne sais pourquoi.

Voulez-vous que je vous livre notre secret? C'est que nous avons suivi le conseil de nos maîtres qui fut jadis la maxime des philosophes païens : « Connais-toi toi-même » ; et que l'étude et la connaissance de soi-même, c'est l'étude de l'homme, et le meilleur moyen d'apprendre à connaître et à diriger les autres. C'est que, tandis que des maîtres agissent avec leurs élèves comme fait parfois un professeur de clinique dans un hôpital, nous n'en sommes plus, nous, à trente des expériences, mais nous sommes certains de posséder le remède : convaincus que la religion est nécessaire à l'homme et qu'elle contribue à sa perfection et à son bonheur, nous en avons fait la base de toute la morale, nous l'avons donnée à l'homme pour être son guide, sa force, sa douceur et son espérance. Notre œuvre c'est l'œuvre de la religion.

On ne doit donc pas nous redouter; nous n'avons d'autre arme que celle que vous méprisez : je veux bien encore, du reste, découvrir nos desseins et avouer notre but : c'est de nous dépenser complétement au service de l'humanité. Nos vœux seraient comblés si nous pouvions ne pas travailler en vain, et je mourrais content si, dans ma France en particulier, je voyais une nouvelle génération, forte et courageuse, capable de réparer nos erreurs et nos fautes, libre de tout esclavage et ennemie de tous préjugés.

Maintenant si de tels vœux sont un crime on peut nous condamner; si notre système d'éducation est mauvais, qu'on le prouve; mais sur quoi s'appuierait-on? L'expérience est pour nous, et si je voulais invoquer la raison, que nous opposerait-on?

II

Le devoir dont quelques-uns prétendent faire l'unique base des lois a besoin d'un appui; le devoir, que l'on croit imposer à l'homme comme une règle absolue, a dans l'homme même des ennemis; cette barrière n'a pas de consistance. Le devoir a parfois des rigueurs et des amertumes devant

lesquelles le courage recule : quelle puissance alors invoquerait-on ? Si on repousse l'empire doux et fort de la religion il ne restera que la force matérielle, cette force qui engendre la haine, la perfidie, et qui dégrade en même temps celui qui l'emploie et celui contre qui elle s'exerce. Qu'on choisisse, il n'y a pas d'autre alternative : l'autorité morale qui plonge ses racines au sein de la religion et se fonde en Dieu lui-même, et le fouet du maître d'esclaves. Mais cette verge on doit craindre de l'employer; elle dessèche le cœur, elle flétrit, elle raidit la volonté au lieu de l'assouplir et de la fortifier; elle fera monter jusqu'à la main qui s'en sert des flots de colère, et la puissance, ainsi que la fortune, est inconstante et perfide.

En dehors de la religion, la vérité, la justice, l'ordre, les vertus nécessaires à leur maintien et que tout homme doit pratiquer, ne sont que des reflets pâles et souvent ternis, car Dieu est le seul principe de toute justice comme il est seul notre maître. Toute puissance vient de Lui et nul sur la terre n'a le droit de commander qu'en son nom. Néanmoins, les dépositaires du pouvoir moderne ne veulent pas être ses mandataires, et à ses droits ils ont opposé ceux du peuple, ainsi

qu'on oppose un ennemi à un autre ennemi, comme si Dieu n'était pas le principe et le chef des sociétés aussi bien que le créateur et le maître des individus, comme si la puissance du peuple, au lieu d'être une émanation des droits de Dieu, était une autorité indépendante et jalouse.

Jadis le peuple obéissait à Dieu dans la personne des princes, et si néanmoins leur autorité eut parfois des révoltes à combattre et l'ordre à rétablir, que sera-ce quand le peuple, tendant chaque jour davantage à l'indépendance, et pénétré de la morale nouvelle, ne verra dans celui qui commande au nom de la loi qu'un chef nommé par lui, hier mendiant son vote, aujourd'hui son appui pour se maintenir au pouvoir si laborieusement obtenu.

Ceux qui ont accusé d'intolérance et de rigueur les souverains dépendant de Dieu et lui devant compte de leur administration, ont trouvé bon d'enlever au peuple souverain le frein qui maintenait dans la justice les chefs des nations; en le rendant indépendant de toute autorité, ils l'ont affranchi de tout devoir, de toute règle et ils en ont fait un despote. « Le peuple, a-t-on dit, a le droit d'effacer ses lois, même les plus

justes. » Et fut-il jamais tyran plus sanguinaire que le peuple? Consultez l'histoire. Vous me direz peut-être qu'abusant de son autorité, il ne le fit jamais que pour se venger des outrages et reprendre ses droits usurpés. Si vous ne vouliez que juger le monde, je vous dirais : Regardez ce qu'il pourrait être; mais lorsqu'il s'agit de comparer, il faut considérer les hommes, non pas tels qu'ils devraient être, mais tels qu'ils sont; car les principes admis de bonne foi et les préjugés des temps doivent peser dans la balance.

Lors même que vous vous élèverez contre l'antique puissance des rois, il vous faudra cependant admettre qu'elle était légitime aux yeux de tous; que le pouvoir était considéré par le peuple lui-même comme appartenant nécessairement aux rois, et que ceux-ci, en maintenant et défendant au besoin leur autorité, ont toujours cru maintenir et défendre des droits sacrés comme ceux que le peuple revendiqua plus tard au nom de la liberté. C'est donc à ce point de vue qu'il vous faut étudier les sociétés chrétiennes avant de les condamner. Car il serait injuste de juger, avec l'esprit moderne, des actes empreints encore des sentiments barbares que le temps ne pouvait faire disparaître en un jour, inspirés par des

préjugés abandonnés et des principes qui ne sont plus les nôtres; ce serait se renfermer dans des vues étroites et absolues, incompatibles avec la justice et la vérité. Inspirez-vous donc, pour juger une époque, des idées même de cette époque, représentez-vous les difficultés qu'elle eut à combattre, et vous trouverez que les rois eurent aussi jadis des vengeances à exercer, et que, s'ils écoutèrent souvent la clémence, le peuple, lui, pardonna rarement.

Vous prétendez que le pouvoir tel qu'il est consacré par la religion catholique énerve et corrompt les rois les plus vertueux; mais quelle assurance me donnerez-vous qu'il ne pervertira jamais le peuple? Le peuple, est-ce donc une nature supérieure que rien ne peut altérer? Non, au contraire, tout autour de lui, au-dedans de lui conspire à le rendre craintif sous le joug, mais terrible au pouvoir; fort contre la douleur physique, mais faible dans les luttes morales. Et après tout, le pouvoir est-il si enviable?... J'oubliais encore que vous l'avez, pour le peuple, dégagé de la responsabilité.

III

Peut-être l'esprit moderne créera-t-il un ordre social et même un ordre moral, sur la base des vérités scientifiques! Eh bien! abordons la science, comme elle est, avec ses mœurs, ses préventions, ses impertinences. La science écarte dédaigneusement, par une sorte de *question préalable*, toute vérité et toute loi révélée. La science a la prétention de ne se rendre qu'aux faits. Voyez donc l'Angleterre : dans ce pays, la loi de Dieu est la loi de l'État, sanctionnée par le droit séculier, et la famille est stable, l'État prospère, l'autorité obéie avec respect au foyer paternel et dans le gouvernement de la chose publique. Voyez au contraire les nations où a prévalu la maxime constitutionnelle de l'État sans Dieu, et là vous trouverez toutes les plaies rongeantes, l'effondrement de la famille et de la société, le nihilisme de l'opinion, l'effarement et la déroute des hommes d'ordre, l'irrémédiable effacement national. La science veut des faits, en voilà. Mais poursuivons dans ses derniers retranchements le naturalisme athée.

Les docteurs ne connaissent, disent-ils, d'autorité que celle de l'observation et du procédé expérimental. Et cependant que font-ils, les malheureux? Ils annoncent que le temps est venu où l'humanité va pouvoir se passer de la *loi* révélée, et qu'ils vont, eux, mettre l'ordre social en équilibre sur les problématiques découvertes, sur les points d'interrogation, sur les données perpétuellement changeantes et fuyantes de la science. Qu'est-ce que cela, sinon l'hypothèse élevée à sa plus incommensurable audace de gratuité et d'affirmation *a priori?* Qu'est-ce que cela enfin, sinon faire table rase des faits et renier totalement, cyniquement, le procédé expérimental qu'on proclame seul légitime? Nommez-moi une nation ou une cité ayant édifié l'ordre des rapports moraux et sociaux sur les recherches de la science, sur les hypothèses de la biologie, de l'histologie, de la géologie, etc.... Qu'on multiplie sans fin ces *ologies,* qu'on en crée de nouvelles, aura-t-on détruit un vice, assaini une corruption; aura-t-on suscité dans l'humanité une force morale de plus, ajouté quelque chose aux énergies du bien? Les savants incontestés confessent que la science naturelle ne peut rien pour le redressement des rapports moraux.

Science et ordre moral sont deux sphères, deux mondes, sans action, sans prise l'un sur l'autre. Les nations qui n'inclinent pas à la ruine, fondent l'ordre social sur la religion; les peuples dont la loi est athée se déchirent de leurs mains et sont réduits à ne plus même résoudre le problème de vivre.

IV

Mais, dira-t-on, nous ne voulons pas proscrire la religion, seulement c'est aux prêtres à l'enseigner. Quelle est donc la base de cette différence établie par les libéraux entre la science de la religion et les sciences humaines? Celles-ci sont-elles plus utiles, plus nécessaires à l'homme? Contribuent-elles davantage à sa perfection et à son bonheur? Non, au contraire, si les sciences humaines sont utiles, celle de la religion est indispensable, et si celles-là contribuent au perfectionnement de l'homme, ce n'est qu'en se rapprochant de Dieu. Si l'intelligence humaine a besoin d'aliments, le cœur a besoin de soutien; si l'esprit, avide et curieux, interroge l'air, la terre, le ciel, l'homme rencontre partout une

puissance cachée qu'il veut découvrir : il ne peut être heureux, il ne peut vivre sans Dieu.

Et cependant, d'où vient que ceux qui cherchent à grandir l'homme, en lui imprimant le sentiment de sa dignité, rabaissent et son origine et ses destinées ? D'où vient que voulant le rendre meilleur, ils mettent en oubli une morale qu'ils avouent sublime ? D'où vient encore que, prétendant travailler au bonheur du peuple, ils dépensent tout leur zèle à lui procurer des connaissances utiles, et qu'ils ne songent pas à lui donner celle qui console et qui fortifie, celle que réclame tout homme venant en ce monde, et se demandant qui l'a jeté sur ce globe, s'il n'y est venu que pour travailler, souffrir et puis mourir, s'il importe d'être vertueux ou méchant. Peut-être on s'en préoccuperait davantage, si le Christ pouvait effacer son souvenir de la terre et sa religion disparaître.

On prétend faire le bonheur de l'homme? J'écoute, je cherche.... Les questions commerciales, politiques, matérielles sont en général les seules qui nous occupent. Est-ce donc à elles exclusivement qu'il appartient de rendre un peuple heureux? L'a-t-on étudié ce peuple? S'est-on rendu compte de ses besoins, de ses aspira-

tions? On les a souvent confondus avec ses passions qui nuisent à sa liberté et à son bonheur, et, de tous ses désirs, on n'a satisfait que ceux qui se trouvaient conformes à ses vues, utiles pour atteindre un but caché. La religion, rien même que le mot, fait errer sur les lèvres de la plupart des hommes de notre temps un sourire de mépris; ils n'en sont pas les instituteurs, il est vrai; l'autorité civile et l'autorité religieuse sont deux puissances distinctes, mais est-il juste qu'on ne donne jamais à la religion qu'un regard dédaigneux et méprisant? Je ne réclame point des gouvernements l'exclusion de certaines sectes, des priviléges pour les autres; je voudrais seulement plus de justice chez les uns, moins d'indifférence chez les autres.

Le zèle pour l'instruction est louable, mais si on trouve sage de ne pas s'en rapporter aux familles du soin de faire instruire leurs enfants, quel motif peut inspirer plus de confiance lorsqu'il s'agit de la religion? On doit savoir, et on sait bien, que l'enfant ne trouvera pas, au sein de la société, la religion combattue par des manœuvres, plutôt que l'instruction que l'on propage. Et cependant, pour les pères malheureusement trop indifférents, quelque chose parlerait

encore en faveur de l'instruction, c'est qu'elle est la clef de toutes les situations ambitionnées de nos jours, ou le seul moyen d'arriver aux places, aux honneurs, d'échapper, pour vivre, à l'obligation d'un travail manuel, qui semble être devenu honteux et que tout le monde dédaigne, tandis que les résultats de l'éducation religieuse frappent moins certaines classes d'individus que seuls les intérêts matériels parviennent à toucher.

On s'excuse encore de son indifférence, et on dit que l'État donnant l'exemple de la religion, et s'occupant d'en faciliter la connaissance, exercerait sur la conscience des citoyens une influence illégitime. Mais une influence, on l'exerce nécessairement, et l'individu la subit forcément, qu'on le sache bien; si donc il faut se défendre d'une chose, ce n'est pas de l'influence que l'on peut avoir autour de soi, mais il faut prendre garde à ce qu'elle ne puisse produire que le bien. L'homme est imitateur, il aime en général ne point penser tout seul, ne point agir seul en dehors de toute voie tracée. Il subit l'influence de la famille, de la société, de son siècle, l'influence même des lieux et des choses; il ne peut se suffire à lui-même, et il puise au dehors ce qui est nécessaire à la vie de son intelligence

comme au soutien de son corps : il respire un air commun qui s'altère et se corrompt, si la religion ne renouvelle constamment son principe vital.

Cette excuse est donc pour le moins ridicule. Si l'on paraît indécis, sans opinions, ne voit-on pas que le prétendu respect pour la conscience d'autrui, qui n'est en réalité que l'indifférence ou la dissimulation, est un exemple pernicieux ? Depuis quand, en effet, l'indécision que l'on appelle faiblesse en certains cas, l'indifférence réelle ou affectée sont-elles des vertus ? Et depuis quand un gouvernement doit-il s'abstenir de faire le bien ou ce qu'il croit tel, crainte d'être imité ? Singulières choses ! La franchise, qui est chez les individus une qualité, est-elle donc un crime chez les gouvernements ? Mais il n'y a qu'en matière religieuse que nos adversaires raisonnent ainsi : lorsqu'il s'agit de politique, d'opinions philosophiques, ils ne sont ni si timides, ni si réservés; sur ce terrain brûlant et ces matières controversées, ils sont absolus ; s'agit-il de religion, la sagesse consiste à n'admettre rien et à douter de tout. Si les gouvernements redoutent en cette grave matière que leur influence et l'intérêt ne déterminent des hommes

sans conviction à suivre leurs exemples, pourquoi profitent-ils au contraire de cette même influence pour attirer à leur parti des individus que l'intérêt seul y pousse? Comment alors ne craignent-ils pas de ne trouver que de vils esclaves, lorsqu'ils cherchent des partisans dévoués?

Comment encore, s'ils n'osent point avouer leurs croyances, osent-ils laisser voir leurs doutes ? Lorsqu'ils craignent de paraître catholiques, pourquoi ne redoutent-ils pas de paraître athées? Est-ce qu'ils ne voient pas qu'il leur faut absolument choisir entre la foi, l'indifférence, le doute ? Comment se fait-il qu'à l'influence vivifiante du christianisme, ils préfèrent les langueurs du doute ou l'absurde de l'athéisme? Et encore, ceux qui au nom de la liberté de conscience s'interdisent de paraître catholiques, d'où leur vient ce droit de n'être *rien?*

Jusqu'à présent j'avais toujours cru que nul n'a le droit de tenir la vérité cachée, mais que la faire connaître est pour tous un devoir, comme la charité est une loi. J'ai même cru voir cette pensée dans les principes des libéraux, dans les projets de philantrophie : me serais-je trompé? Et si on me dit : Mais nous n'oserions nous-mêmes, dans les questions épineuses où la foi

et la raison sont en présence, décider où est la vérité, où est l'erreur, je répondrai à ceux qui cherchent des prétextes pour ne pas croire : Jugez l'arbre par ses fruits ; la doctrine qui rend les hommes meilleurs doit enseigner la vérité. Qui donc pourrait se plaindre d'un gouvernement religieux, traitant tous les sujets avec équité et justice, et laissant à chacun, sans distinction de religion, tous ses droits de citoyen ? Pense-t-on qu'il soit plus facile à un gouvernement sans religion, d'être juste envers les catholiques, qu'à un gouvernement catholique d'être impartial pour tous ? Au contraire, celui-ci ne puisera-t-il pas, dans ses croyances mêmes, des motifs d'équité, tandis que celui-là se trouvera nécessairement poussé vers l'arbitraire ?

Peut-être m'objecterez-vous ce fait vulgaire à force d'être rappelé, la Saint-Barthélemy ? Mais on n'ignore pas que le caractère défiant et soupçonneux de Catherine de Médicis et la faiblesse de Charles IX ont seuls été les auteurs de la trahison criminelle si souvent et si injustement reprochée à l'Église. Mais l'Inquisition ?... disent mille voix triomphantes. Tandis qu'on ne saurait compter les bienfaits que le christianisme versa sur le monde, l'Inquisition est le seul

crime que les adversaires de l'Église lui jettent sans cesse à la face, cependant qu'au nom de l'ordre ils se sont arrogé, eux, le droit de piller et d'égorger, et seraient prêts, s'ils le pouvaient, ils osent l'avouer, à faire disparaître aujourd'hui comme des êtres dangereux, « prêtres et religieuses ». Si l'Inquisition eut des rigueurs « à nulle autre pareilles, » ceux qui ont étudié l'histoire sérieusement et avec impartialité reconnaîtront du moins que plus d'une fois les cruautés du redoutable tribunal furent de la part des papes, champions du progrès et de la civilisation, gardiens de la justice et défenseurs de l'opprimé, l'objet de protestations contre les mœurs d'une époque qui était loin d'avoir dépouillé complétement toute sa barbarie et qui se plaisait encore au meurtre et à la violence.

Je m'étonne d'une chose : lorsqu'un gouvernement pousse le scrupule jusqu'à ne vouloir pas reconnaître publiquement ce qu'il croit être la vérité, de crainte, dit-il, d'influencer ceux qu'il juge penser mal et par conséquent agir mal, comment, lorsqu'il s'appelle l'*Université*, ose-t-il approuver et recommander certains ouvrages qu'on s'empresse de mettre aux mains des futurs citoyens dans toutes les écoles placées

sous la tutelle de l'État? Est-ce qu'il ne s'aperçoit pas qu'il nous montre la glace où se reproduit sa pensée tout entière? Est-ce sans intention qu'il ouvre la fenêtre et nous pousse à y regarder? Un livre est toujours au fond l'exposé d'une doctrine, il se fait le défenseur d'une opinion ou se déclare son adversaire, se constitue le juge du bien ou du mal, il encourage au vice ou console la vertu : un livre, c'est une âme.

On ne veut point paraître catholique, afin que cet exemple ne détermine aucun individu à agir comme soi, mais pourtant on va créer des indifférents et des athées. Car ceux qui aspireront à devenir fonctionnaires de l'État seront forcés de mettre leurs opinions en harmonie avec le gouvernement; les citoyens religieux seront regardés comme incapables de tenir la balance égale entre les différentes sectes, et exclus de toutes charges; pour faire des lois d'où sera bannie l'influence religieuse, il faudra des hommes sans croyances.

D'ordinaire les lois s'inspirent des mœurs, mais on va, sans nul profit pour le peuple et à son détriment, tourner les lois contre les habitudes religieuses d'un pays et établir entre elles une lutte inégale et impie : le sommet de l'échelle

sociale se trouvant occupé par l'indifférence ou l'irréligion, le peuple, imitateur des grands, deviendra indifférent et irréligieux; lorsque le mal est en haut, il ne tarde pas à pénétrer les couches les plus éloignées et les plus profondes. Les politiques, les représentants de la France, se reprochent cependant l'un à l'autre de ne pas s'inspirer des besoins et des aspirations du peuple pour lui donner un gouvernement....

Mais toutes les fois qu'il se montre favorable à la religion, alors il n'est plus question ni de l'autorité du peuple, ni de sa liberté; ses droits sont nuls, ses aspirations des absurdités, et on cherche à le réformer... *par* L'INFLUENCE *de son esprit, de ses principes et de ses institutions.*

Le poëte demandait qu'*on pût aller même à la messe :* ainsi le veut la liberté, disait-il; et dans les ateliers, dans les usines, dans les manufactures, les libéraux foulent aux pieds ce droit du malheureux courbé sur son travail. Tandis que chaque jour ils courent à leurs fêtes, à leurs plaisirs, l'ouvrier n'a même plus cette journée du dimanche qu'autrefois il donnait à Dieu, à son âme, à sa famille. Ses enfants, il les connaît à peine; ils sont endormis quand il rentre, ils dorment encore quand il les quitte; il n'a

pas le temps ni de les embrasser, ni de recevoir leurs caresses; il ne peut les voir jouer autour de lui ; leur gaieté, leurs sourires ne le délassent point de sa fatigue, ne chassent point sa tristesse, ne l'encouragent jamais. Il n'a pas le temps de les former ni de les diriger à travers la vie. Et c'est le prétendu philanthrope qui lui inflige ces deux privations et l'empêche d'accomplir ses devoirs de père, cependant qu'il vante avec des grands mots et des phrases pompeuses les joies du foyer et les vertus qu'il développe, vertus qui élèvent l'homme et lui procurent la paix et le bonheur, qui sont une garantie pour les sociétés, un gage de la grandeur et de la puissance des nations. Tandis qu'il va répétant : « La société ne peut être régénérée que par la famille », c'est lui qui en brise les liens, et le peuple, lorsqu'il l'entend, pleure ou menace. Les époux, les enfants, que le foyer ne rassemble plus, cherchent d'autres plaisirs. Abandonnés pour ainsi dire à eux-mêmes, les fils s'en vont où les poussent leurs penchants; le cœur de l'homme se dessèche ou se laisse aller à ses passions, et l'atelier devient un foyer criminel et commun.

Et faut-il s'étonner si le cœur vide et privé de toute satisfaction cherche les richesses, si l'ou-

vrier fait des grèves, se révolte contre ses maîtres, si parfois il ne recule pas même devant le crime pour se procurer l'or et les jouissances qu'il donne? Il oublie le Ciel, récompense de son travail et de ses peines; on ne lui parle plus de Dieu; il n'entend que son maître discutant intérêts et capital, spéculant sur le travail de ses ouvriers, calculant ce que lui rapportera son usine marchant un jour de plus par semaine, ce qu'il lui en coûterait pour laisser chômer son fourneau le dimanche.

Quand donc la liberté sera-t-elle autre chose qu'un mot, une promesse? Quand les lois protégeront-elles les droits les plus saints des individus et des familles? Quand forceront-elles le maître à respecter la conscience de ses ouvriers? Pourquoi lorsqu'un malheureux ne veut pas consentir à être une bête de somme, que dis-je, une machine, lorsque pendant un jour il a osé se reposer de ses fatigues et laisser son âme s'épanouir, lorsque, au nom de la liberté de conscience, il remplit les devoirs que lui impose la religion, pourquoi le lendemain son maître a-t-il le droit de lui fermer la porte de l'usine, de l'atelier, de priver de pain une famille entière, de condamner à une honteuse mendicité l'ou-

vrier qui rougit de recevoir une aumône et qui demande du travail? Pourquoi a-t-il le droit de le réduire au désespoir et de le pousser au crime?

Après cela, quand on recommande au peuple de s'instruire, n'est-ce pas une moquerie? Et quand le fera-t-il? C'est à peine s'il a le temps de se souvenir. On veut qu'il puisse se mettre au courant des affaires de son pays, acquérir assez de connaissances pour choisir ses représentants et le faire avec intelligence et discernement; mais quel jour, mais à quelle heure? Son vote souvent sera l'expression du sentiment de son maître, ou bien une opposition sans autre motif que l'envie ou la vengeance.

Les institutions, les maximes, les principes prétendus libéraux vont éteignant en l'homme toute aspiration, tout espoir, toute consolation, tout sentiment au profit de la soif de l'or et de l'ambition : principes de la haine et du crime, seules causes des guerres qui ont souillé le monde, désolé la terre et les nations, cependant que vous rêvez l'union de tous les peuples, une paix perpétuelle.

Mais pourquoi, Père Hyacinthe, vous êtes-vous si peu préoccupé de cette question vitale, essentiellement pratique, de la transformation

sociale de la France? Vous l'avez bien énoncée, mais vous n'avez pas indiqué tous les éléments précis de solution. Vous n'avez rien dit de l'enseignement de la jeunesse. Au lieu d'aborder si souvent un sujet trop personnel, pourquoi n'avez-vous pas laissé tomber de vos lèvres une parole, ou de votre plume, quelques pages qui eussent révélé votre pensée, au détriment peut-être de votre popularité, mais non sans intérêt pour le pays. Croyez-vous avoir exercé une bien grande influence sociale par ce que vous appelez votre *exemple* et qui a inspiré la plupart de vos écrits et de vos conférences? Le petit nombre des prêtres qui vous ont suivi et l'impression générale produite par *votre mariage*, ont dû vous édifier suffisamment sur l'opportunité et la moralité d'un pareil acte, et si je traite maintenant la délicate question du célibat, c'est parce qu'elle est de votre aveu même la principale cause de votre désertion, le point capital de votre controverse.

CHAPITRE VII

CÉLIBAT ECCLÉSIASTIQUE.

Souvenirs grandioses de la morale primitive conservés dans l'âme païenne. — Témoignages rendus à la virginité par la tradition et l'histoire. — Le christianisme a sanctifié le mariage en le bénissant, et créé la Vierge rêvée par les peuples antiques. — Le célibat ecclésiastique n'est pas un préjugé de l'opinion publique. — Raison de cette discipline. — Ses avantages; ce qui résulterait de son abolition. — Pourquoi les ennemis de l'Église veulent assujétir à la femme les ministres du Christ. — Réfutation de leurs objections.

I

Quand sur la mer profonde un vaisseau fait naufrage et disparaît dans le gouffre immense, souvent il reste encore quelques débris à sa surface, il échappe à la mort quelque victime qui

survit au désastre portée sur une planche fragile, pour attester l'existence du vaisseau disparu, raconter à tous sa grandeur et sa beauté, les espérances, la lutte et le désespoir de ceux qu'il portait. De tout ce qui passe et meurt il reste quelque poussière; sous les rides de la vieillesse et du malheur, sous les sillons creusés par les larmes, on retrouve des traces d'une éphémère beauté, et dans la flamme adoucie des yeux, l'âme jette encore quelque reflet qui la fait reconnaître.

Ainsi submergée par les flots des passions humaines, la morale sublime, donnée à l'homme aux premiers jours du monde, n'avait pas disparu complétement; on retrouvait des souvenirs grandioses nageant sur la mer de l'erreur et de l'iniquité; les générations se retournaient pour contempler des ruines; quelques pages éparses leur peignaient des beautés idéales, et leur imagination ardente ne pouvait parvenir à les rassembler et à les compléter; des figures sublimes leur apparaissaient resplendissantes dans l'ombre du passé; leurs philosophes cherchaient en vain ces lumières qui avaient éclairé le berceau du monde; en vain ils essayaient d'en réunir les rayons mourants; le poëte habile, ramassant dans

la fange la poussière brillante, malgré lui mêlait l'or et le plomb et ne créait que des images grotesques. Pourtant au milieu du naufrage et quand la nuit se faisait plus sombre, un rayon tout à coup illuminait le monde vieilli; et, planant au-dessus de la terre comme une lignée d'étoiles, tour à tour brillèrent et disparurent les Socrate et les Platon.

Dieu avait fait l'homme à son image, et cette créature prévilégiée jugeait de la beauté et de la vertu par son âme toute belle et toute pure. Rayonnement divin, sans cesse elle puisait à son foyer la lumière, la force et l'amour; miroir fidèle de la vérité et de la justice, elle voyait, elle sentait plutôt, je dirai presque à la façon de Dieu lui-même, le bien et la perfection; elle ne connaissait le mal et le vice que comme la négation du bien et de la vertu. Un crime ternit ce miroir où Dieu se reflétait et troubla la source pure de l'humanité. Abandonnée dès lors à sa pente, elle roulait ses eaux dans un lit boueux, et l'onde allait s'épaississant toujours. Mais de la montagne d'où elle avait jailli, elle avait emporté quelques fleurs dont le parfum n'était pas encore complétement perdu. L'âme enveloppée de nuages gardait un souvenir, et, faible contre

le mal, l'homme respectait la vertu et la virginité avait à ses yeux quelque chose de divin.

De tous les points du globe la tradition et l'histoire nous apportent les mêmes témoignages. C'étaient des victimes vierges qu'on immolait aux idoles, persuadés qu'elles étaient plus dignes de la divinité et lui seraient plus agréables. Chez les peuples où la barbarie et la cruauté versaient sur les autels le sang humain, ah ! ce n'était point le sang des vieillards chargés d'ans et d'infirmités, et qui, n'ayant plus que peu de jours à passer sur la terre, eussent sans regret abandonné une vie qui pour eux n'avait plus aucun charme; ce n'était point le sang de ces misérables accablés de malheur ou de honte et qui, regardant la mort comme un bienfait, eussent en souriant posé leur tête sur la pierre sanglante. Non, il fallait des victimes sans tache; et l'on arrachait les enfants en pleurs des bras de leurs mères; et parmi les vierges, on choisissait la plus belle, la plus chaste, et, souriante à la vie, toute rayonnante de jeunesse, pleine d'attraits, d'espérance, couronnée de fleurs, elle traversait la foule qui admirait ses charmes pudiques; elle recevait les baisers de sa mère et la quittait pour la première fois, c'était pour embrasser la mort.

En Égypte, ceux qui étaient attachés au service des autels devaient garder le célibat. La Grèce, foyer des lumières, sacrifiant à des divinités infâmes, exigeait de ses prêtres une continence absolue, confessant en même temps et la beauté de la virginité, et l'amour des dieux pour cette vertu, et la difficulté d'y atteindre puisque leurs dieux eux-mêmes n'avaient pu y parvenir. Rome n'avait-elle point ses vestales qu'elle punissait de mort lorsqu'elles s'étaient laissé séduire, mais dont elle comblait la vertu d'honneurs extraordinaires ? Les consuls devant elles baissaient les faisceaux; la prêtresse de Vesta pouvait faire grâce à un criminel, et Auguste lui accorda la faculté de tester, privilége unique dans la loi romaine, seul digne de récompenser sa vertu singulière. Comme elle s'était élevée au-dessus des autres femmes, sans doute on pensait qu'il était juste de la placer au-dessus de la loi, et que celle qui avait la force de vaincre le plus irrésistible des penchants devait, à bon droit, jouir des mêmes avantages que le sexe fort.

Je viens de parler des anciens, et il m'arrivera sans doute de les citer encore. L'exemple des idolâtres n'est point une autorité pour le christianisme. Non, certes; je n'ai jamais com-

pris la pensée de ceux qui s'efforcent d'appuyer la morale du Christ sur la morale païenne; je crois que deux choses si différentes ne peuvent se prouver l'une par l'autre, et que la morale païenne ne peut être un argument en faveur de la morale chrétienne qu'en les rapprochant pour les opposer l'une à l'autre dans leur action et leurs résultats. Le monde païen était une ruine immense conservant encore des traces de sa splendeur, mais le reptile immonde avait sali les marbres blancs, et la mousse couvrait et rongeait la sculpture des pierres.

Mais ce qui se dégage surtout de cette commune admiration des peuples pour la virginité, retrouvée dans le nouveau-monde comme chez les vieilles nations de notre continent, c'est que ce respect repose sur un sentiment intime que certainement la nature corrompue de l'homme n'aurait jamais éprouvé, mais qui, ancien comme le monde, a sa source dans le Dieu immortel et pur. C'est un des débris échappés du naufrage, un des traits dont l'âme a gardé le souvenir; mais confus, enveloppé de nuages, il n'en est pas moins reconnaissable: il se dégage à travers les vapeurs du sang et les fumées d'un encens idolâtre. Ce que j'ai voulu montrer, c'est l'origine

d'un sentiment profond, vivace, universel, qui fait pour ainsi dire partie de l'homme lui-même, que n'ont pu étouffer ni la corruption des mœurs, ni la sévérité que certains législateurs ont parfois montrée envers les célibataires, et que vous ne parviendrez jamais à faire mourir.

L'homme voyant le bien et faisant le mal, attiré vers le ciel et attaché à la terre, se prenant d'amour pour des beautés qu'il ne peut atteindre, une perfection qu'il ne peut réaliser, raconte et sa grandeur primitive et sa chute qui du bien lui laissait l'intelligence, l'affection et le désir. Son âme est un génie dont les ailes sont brisées; mais, forte et vibrante encore, sa voix juge, flétrit, élève. Et de cette voix particulière de chacun se forme une voix immense, un concert unanime qui retentit dans les siècles comme l'écho de la parole de Dieu, et que les voix perdues de ceux qui rampent ne sauraient troubler. Chez eux, ce n'est pas le génie du ciel qui parle, c'est l'enfant affaibli, né du siècle et des passions, et qui, penché vers la terre, ne sait plus lever la tête et regarder en haut.

III

Sur les débris épars, restaurés de notre grandeur première, s'édifia un monument magnifique : la religion du Christ. Elle releva l'humanité en la rapprochant de Dieu ; et, prenant pour type le modèle primitif, elle s'empara des plus belles pensées de l'homme, de ses plus nobles sentiments, de ses aspirations les plus chastes, les épura encore, les féconda en leur communiquant cette force qui produisit sur la terre des vertus célestes, des dévouements sublimes et que le paganisme n'avait jamais connus. Elle sanctifia le mariage en le bénissant, et créa la vierge rêvée par les peuples antiques. Le monde admira sa morale, mais, vous, la trouvant trop sublime, vous l'avez calomniée.

« Comment, dites-vous en parlant des peuples chrétiens, comment en sont-ils venus à se faire du mariage cette basse et honteuse conception qui répugne aux instincts délicats et généreux du cœur, autant qu'aux enseignements de la révélation ? » Quoi ! vous osez reprocher aux peuples chrétiens, à l'Église de « se faire du mariage une

honteuse conception ! » Nommez-moi donc les nations chez qui le mariage est plus honoré que chez les nations chrétiennes, la religion qui l'a élevé, sanctifié comme la religion du Christ. Dans l'antiquité, dans le monde moderne, dites-moi quels siècles, quels gouvernements ont respecté davantage le lien sacré qui unit deux âmes dans une même pensée et un amour commun, que l'Église et les siècles chrétiens ? Est-ce Rome, où les femmes, nous dit Sénèque, ne devaient plus compter les années par la succession des consuls, mais par celle de leurs maris ? Est-ce la Grèce ? Celle qui plaçait sur ses autels l'impudicité et l'adultère ne nous dit-elle pas assez, sans qu'il soit besoin d'autres preuves, quels étaient ses mœurs et son respect pour le lien conjugal ? Parlerai-je des autres nations ? Et qu'était la femme le plus souvent, sinon une misérable créature destinée à satisfaire les appétits sensuels d'un homme voluptueux ? Elle n'était que cela, et plus elle était belle, et plus elle réunissait de charmes, et plus elle était malheureuse. Pour elle point d'amour, point de tendresse ; le caprice de son maître était la chaîne qui la tenait captive, et plus tard l'épée qui tranchait le lien pour en former un autre. Et

lorsque ce maître avait épuisé à longs traits la coupe du plaisir que la jeunesse et la grâce lui offraient, rassasié sa passion auprès de celle qui en était l'objet ; lorsqu'il lui avait enlevé ses charmes, ravi sa force et sa beauté, il l'abandonnait, il la rejetait ainsi qu'on fait d'un instrument usé.

La « conception basse et honteuse ne serait-ce point plutôt cette accusation que vous avez jetée aux peuples chrétiens au mépris de la vérité palpable, indéniable, et ce qui répugne, laissez-moi vous le dire, aux instincts délicats d'un cœur honnête » et d'une âme droite « autant qu'aux enseignements » de l'histoire ? Comment n'avez-vous pas été forcé d'effacer ces mensonges impudents? comment avez-vous osé les écrire?... Si ce n'est peut-être qu'à l'instant où vous traciez ces lignes,... votre regard troublé par la vue de celle qui est devenue votre épouse et votre cœur épris de ses charmes ne voyaient rien de plus suave que son visage, et ne pensaient pas qu'il pût exister, même aux cieux, rien de plus pur, de plus délicat, de plus généreux que l'instinct qui vous attirait l'un vers l'autre?... On ne fait pas à l'amour un crime de ses illusions, ni même de ses men-

songes; cependant il est des vérités qu'il n'est jamais permis d'attaquer ni d'oublier.

Qui donc a fait du mariage un sacrement? N'est-ce point le Christ? Qui a relevé la femme de l'état d'abjection où la force passionnée l'avait réduite, pour en faire la compagne dévouée de l'homme, pour rendre l'homme fils de la femme et non de l'esclave? Qui nous a procuré cette noble et sainte affection, ce dévoûment sublime, abandonnant librement et joyeusement, embelli encore par une grâce et une suave douceur que ses maîtres n'ont jamais connues, tout ce qu'autrefois la femme vendait ou se laissait ravir? C'est l'Église du Christ. C'est elle qui a renoué et fortifié les liens indissolubles du mariage si souvent brisés autrefois; et depuis c'est elle encore qui, luttant contre les passions déréglées de l'homme et son inconstance, a fait respecter des serments qui sont pour ainsi dire les assises du foyer et la base de tout l'ordre social.

Elle s'est souvenue comme vous de ces paroles du grand apôtre : *Sacramentum hoc magnum, ego autem dico in Christo et in Ecclesia*. Mais elle n'a rien oublié et elle a retenu ces lignes qui sont aussi de lui : « Celui qui est engagé dans les liens du mariage vit dans la sollicitude

de ses affaires, s'occupe de plaire à son épouse, et se trouve partagé dès lors dans ses affections et ses œuvres. Celui, au contraire, qui n'a pas d'épouse, ne vit que pour Dieu, et ne cherche que les moyens de lui plaire. »« C'est parce que, dites-vous, on ne comprend plus la doctrine des apôtres, ni les exemples des premiers chrétiens, qu'on a cessé de voir dans l'union des époux, une chose honorable entre tous, *honorabile connubium in omnibus ;* » mais c'est parce que vous avez oublié ce que nous avons retenu, parce que vous regardez les choses d'un œil où les images se confondent et s'obscurcissent, que vous jugez sans liberté, c'est pour cela que vous nous accusez.

Le mariage est la voie commune où le Seigneur engage la créature, et loin de l'en détourner, l'Église, fidèle à la mission qu'elle a reçue de guider l'homme à travers la vie, souvent conseille, ordonne même le mariage à ses enfants : elle bénit l'anneau, symbole mystérieux d'une chaîne d'amour que nul n'aura le droit de briser, et prie le Seigneur de rendre fécondes les unions qu'elle consacre.

« Ah ! si le mariage, dites-vous, n'est qu'une concession à l'infirmité ou même aux passions

de notre nature, je conviens qu'il est pour le prêtre un abaissement et une souillure, mais je ne vois pas davantage comment il s'accordera avec la dignité que confère le baptême, avec la sainteté qu'il exige, et pour être logique, il faudra comme Tertullien, l'interdire à tous les vrais chrétiens. » Soyons justes d'abord, et nous serons ensuite facilement logiques.

Pourquoi, lorsque vous parlez du mariage, ne le touchez-vous jamais que par deux points extrêmes, et lui donnez-vous parfois des couleurs qui ne peuvent convenir à l'union sainte des chrétiens, et ne s'appliqueraient qu'à cet état de dégradation et de honte que l'honnête homme ne considère qu'en rougissant? Pourquoi, sinon pour déplacer les questions, avouant ainsi l'impuissance où vous êtes de résister sur le terrain de la vérité? C'est une union sainte, ou bien « un abaissement et une souillure » ; c'est la mystérieuse et rayonnante image de l'union du Verbe avec notre chair, de l'union du Christ avec son Église, ou bien « une concession à l'infirmité ou même aux passions de notre nature, une basse et honteuse conception qui répugne aux instincts délicats et généreux du cœur; » c'est l'or pur ou le plomb vil. Entre ces traits

opposés vos yeux n'ont rien vu, ou plutôt n'ont rien voulu voir. On sent que vous voulez attaquer l'Église, mais alors restez sur son terrain, car vos coups ne portent que dans le vide. Les Encratites, les Montanistes ont été condamnés par l'Église comme le furent plus tard Luther, Jovinien et tant d'autres.

Mais pour vous, vous ne voyez pas comment le mariage peut « s'accorder avec la dignité que confère le baptême et la sainteté qu'il exige » plutôt qu'avec la grandeur et la dignité du prêtre. Si vous me le permettez, j'essayerai de vous le montrer.

Et d'abord pourriez-vous me dire pourquoi le monde, d'une voix unanime, sans convention, sans autre règle que celle d'un sentiment inné, impérieux, fait un crime aux uns de ce qu'il tolère chez les autres, reproche aux grands ce qu'il excuse chez les petits ; pourquoi il veut trouver plus de talent chez le maître que chez l'ouvrier, plus de vertus dans le sage et le savant que chez l'homme du peuple, ignorant et courbé sous le poids d'un travail abrutissant ; pourquoi l'on exige des magistrats plus de savoir et de justice que des autres hommes ; pourquoi l'histoire, juge impartial, flétrit l'auteur d'un crime qu'elle ex-

cuse ailleurs ? Est-ce que vous ne trouvez là rien qui vous choque, rien qui blesse votre logique ? Assurément non, me répondrez-vous : l'homme doit être à la hauteur de sa mission, et il est juste de demander plus à la force qu'à la faiblesse ; plus une charge est importante, plus celui qui en assume la responsabilité doit posséder de science et de talent ; plus les fonctions d'un homme sont nobles et élevées, plus cet homme doit lui-même mériter l'honneur et commander le respect.

Vous comprenez donc et vous trouvez juste ce mot si souvent répété et que moi-même déjà je vous ai rappelé : Noblesse oblige. Eh bien, écoutez maintenant : l'Église appelle le mariage un état saint ; elle l'honore ; et c'est dans saint Paul et la tradition catholique, vous le dites vous-même, que vous avez puisé cette comparaison : le mariage est « la mystérieuse et rayonnante image de l'union du Verbe avec notre chair, de l'amour du Christ avec son Église. » Mais au-dessus du saint état de mariage, l'Église admet un état parfait, celui de la virginité ; au-dessus de cette chaste et immortelle union que vous avez appelée avec justice « la plus pleine, la plus intime, la plus sainte qui puisse exister en-

tre deux créatures humaines », elle place une union plus pure, plus admirable, plus intime et toute céleste que ne comprendra jamais le cœur engagé dans d'autres liens : l'union divine, si je puis m'exprimer ainsi, de l'âme vierge avec le Christ, fils de Dieu, et dans laquelle, dégagée des sens et s'élevant au-dessus de la terre, l'âme humaine n'est plus qu'une flamme ardente et pure, se confondant avec la flamme divine, et produisant éternellement, au contact de l'époux, la lumière qui pénètre les cieux, l'amour qui s'embrase, se concentre dans le Christ et pénètre son cœur, et rayonne sur la terre.

Appelant le mariage un état saint, la virginité un état sublime, se trompe-t-elle ? C'est dans la tradition que vous avez invoquée, qu'elle a puisé ses enseignements ; c'est dans les paroles du disciple bien-aimé qui avait reposé sur le cœur du Christ et connaissait bien les préférences de son âme : « Ils chantaient un cantique nouveau devant le trône de l'Agneau, dit-il, et nul ne pouvait chanter ce cantique que les cent quarante-quatre mille qui ont été rachetés de la terre. Ceux-ci ne se sont point souillés avec les femmes parce qu'ils sont vierges. Ils suivent l'Agneau partout où il va : ils ont été rachetés

d'entre les hommes pour être les premiers consacrés à Dieu et à l'Agneau. »

C'est saint Paul qui a écrit : « Je dis donc à ceux qui sont dans le célibat qu'il leur est bon d'y demeurer comme moi. »

IV

Lorsque, considérant l'auguste caractère du prêtre, ses fonctions sublimes qui en font un autre Jésus-Christ, l'Église exige de lui non-seulement la pureté qu'elle demande aux autres hommes, mais cette beauté virginale qui éclate dans l'ombre comme la neige sur la montagne; lorsqu'elle choisit pour toucher les mystères sacrés les mains les plus pures et les hommes les plus parfaits, agit-elle autrement que le monde que vous-même tout à l'heure vous approuviez? Et son principe ne découle-t-il pas d'un sentiment universel et divin que nul n'a jamais essayé de contredire? La logique peut-elle la forcer à ne demander au ministre des autels demeurant dans le temple que ce qu'elle exige de la foule des chrétiens vivant pour la plupart au milieu du monde? Au contraire, quand l'Église dit aux

hommes de tout âge, de toute condition : Soyez purs, soyez chastes, n'est-il pas raisonnable et parfaitement logique de dire aux prêtres : Soyez continents ?

Ce fut la croyance de tous les siècles et de tous les peuples que les fonctions du sacerdoce, élevant l'homme au-dessus des autres hommes, et jusqu'à Dieu lui-même, obligent celui qui les exerce à s'élever autant qu'il est possible au-dessus de la nature humaine, et à se rapprocher de Dieu en gardant la continence.

Ce n'est donc pas à notre époque seulement que vous auriez pu reprocher à « l'opinion publique » sa « coupable connivence avec le joug de fer qui pèse sur les évêques comme sur les prêtres ». Pour être juste, il faudrait même reconnaître que, dans le paganisme, c'est ce que vous appelez l'*opinion publique* qui a forgé le joug de la discipline. Et vous dites : « Autant je respecte l'opinion publique dans ses manifestations et ses exigences légitimes, autant je la méprise quand elle ne s'appuie que sur le préjugé. » Mais qui donc décidera entre les exigences légitimes de l'opinion publique et ses préjugés ? Appellerez-vous « préjugé » le sentiment unanime des peuples sur le célibat, leur com-

mune pensée qu'ils maintenaient comme un dogme sacré au sein de la plus effroyable corruption, et lorsque leur croyance condamnait leur conduite? Mais alors, dites-moi ce qui n'est point préjugé, car pour moi je déclare encore une fois reconnaître dans cette voix formée de mille échos la voix de Dieu lui-même, répétée par chaque siècle, chaque peuple, chaque individu. Où donc l'univers aurait-il puisé ces doctrines, comment les aurait-il conservées à travers la corruption, si elles n'étaient immortelles, si elles n'avaient leur source au-dessus de l'humanité changeante, au sein de laquelle tout meurt excepté ce qui est divin? Un préjugé ne naît point sans cause apparente; il ne se maintient pas sans raison; il ne peut vivre sans appui. Où donc serait la cause qui aurait engendré cet étrange *préjugé* du célibat, supérieur par sa nature au mariage le plus saint?

Quelle force l'aurait maintenu au milieu d'un monde esclave des plus viles passions? Au profit de quels hommes aurait été exploitée cette croyance des peuples?

Un préjugé n'est point immortel, il n'est point universel; il disparaît, anéanti par la science ou par le temps. Mais loin que les savants, les gé-

nies de l'antiquité, qui avaient toute autorité sur le peuple, aient combattu ses sentiments sur la virginité, tous, poëtes, philosophes, sages, politiques même, les ont entretenus, tous, ils ont admiré, comblé d'éloges et d'honneurs les vierges qui savaient triompher du monde et d'elles-mêmes. « Il est beau pour une fille, disait un disciple de Platon, de conserver avec soin la pureté de son corps et de son âme » et Démosthène pensait que « celui qui touche les choses saintes ne doit pas être seulement chaste pendant un nombre de jours déterminé, mais qu'il doit l'avoir été toute sa vie. »

Vous vous plaignez de voir « chaque jour, par un mélange de crainte puérile et d'égards hypocrites, les esprits les mieux faits pour redresser les erreurs de leur temps » donner un corps et une forme au vain fantôme de l'opinion publique; mais il vous faudrait mettre en cause l'antiquité tout entière.

« L'erreur de Luther, dites-vous quelque part, « n'a pas été dans ce chaste et pieux mariage que « devraient imiter la plupart de ceux qui le mau- « dissent; elle est uniquement dans sa rupture « avec les traditions légitimes et avec l'unité né- « cessaire de l'Église. » Qu'appelez-vous donc

traditions légitimes ? Qu'est-ce qui à vos yeux légitime les traditions ? Je ne vous ferai pas l'injure de croire que ce sont vos caprices, mais je suppose que c'est leur ancienneté et leur universalité, et à ces titres, le célibat peut être certainement rangé parmi les traditions légitimes. C'est pourquoi il me semble apercevoir une contradiction dans vos paroles. Je ne comprends pas trop, je vous l'avoue, comment un mariage peut être chaste et pieux lorsqu'il se trouve en dehors des traditions légitimes de l'Église, et que vous même vous appelez la rupture avec ces traditions une erreur : une erreur non pas dans ce sens qui est une excuse plutôt qu'un blâme, mais une erreur qui vous paraît criminelle. Vous n'avez pu, du reste, oublier les terreurs de Luther sur le point de contracter son chaste et pieux mariage : « J'avoue, disait-il, que l'opinion humaine est encore un poids qui m'accable, une nuée imposante qui m'obscurcit. » Pressé, tourmenté par sa conscience, il cédait par instants, et s'écriait : « Ils ne me marieront pas. » Puis il se prenait à regretter que Carlostadt, dont il loue l'érudition, n'ait point assez clairement parlé du célibat ecclésiastique, et qu'il ne puisse trouver dans ses écrits rien pour cal-

mer les agitations de son âme, rien à opposer à ce que sa conscience lui répète le jour, lui répète encore pendant ses nuits agitées : « S'il avait apporté des preuves solides de l'Écriture ! » soupirait-il.

Cependant vous le redoutez aussi, ce *fantôme* que vous feignez de mépriser. Croyant vous y soustraire, vous avez prévenu les accusations que l'*opinion publique* devait porter contre vous et voulu émousser les traits de sa justice parfois satiriques et mordants : « Il voulait se marier, il n'a pas eu le courage de le dire. — Il a parlé de l'infaillibilité, et ce n'était qu'un prétexte. — Ce beau drame finit par une comédie ! » Le mot est un peu piquant en effet, mais il est à remarquer, et la chose certainement n'a pu vous échapper, que tous les réformateurs ont rencontré, sur le chemin désert et pénible de la vie « une noble et « sainte affection, un dévouement sublime, pau- « vre des biens de la terre, riche de ceux de l'in- « telligence et du cœur » qui les a soutenus, encouragés, et qu'ils ont voulu légitimer.

De tous ceux qui ont abandonné l'Église aucun peut-être n'a gardé la continence : les faits sont là. Les religions séparées souvent sont nées de ces chastes amours ; elles ont mêlé à la généra-

tion divine un commerce sensuel, et peut-être c'est ce principe, changeant et corruptible dans sa nature parce qu'il est de l'homme, qui fut cause de leurs transformations et de leur ruine. Comme l'homme, elles naissent, grandissent ; elles ont une jeunesse brillante quelquefois, pleine d'attraits et de séduction ; mais cet éclat, emprunté aux passions émues, ne dure qu'un jour, et puis elles s'en vont solitaires vers la tombe, sans avoir pu enfanter, opposant à la décomposition qui les menace une résistance d'autant plus longue qu'elles ont plus hérité du principe divin.

Nous verrons tout à l'heure les résultats du mariage des prêtres, et rapprochant les Églises dissidentes avec leurs ministres époux et pères, de l'Église romaine gardant avec ses ministres vierges l'éclat et la beauté de sa jeunesse, nous laisserons le lecteur impartial. Ce ne sont point des théories que nous mettrons sous les yeux : les théories ne sont parfois que des utopies brillantes qui enflamment et séduisent ; le langage trompe, les faits ne peuvent mentir. Une âme ardente et généreuse peut se laisser entraîner vers le gouffre par une éphémère beauté, mais lorsque le temps met en regard la pratique de

deux doctrines opposées, pour les juger il ne faut que regarder.

V

« La France comme l'Église, dites-vous, a be-
« soin de l'exemple que je donne, et dont l'ave-
nir, à défaut du présent, recueillera les fruits. » Vous le croyez donc plus puissant que celui de vos prédécesseurs? Et quelles raisons avez-vous d'espérer qu'il sera plus efficace; que l'Église par vous se laissera séduire, lorsqu'elle a triomphé de ceux qui sont venus avant vous; qu'elle abandonnera pour vos enseignements ses traditions et ses principes, qui ont leurs racines dans la nature même de l'homme et puisent leur vie dans les leçons du Christ? Luther, cet audacieux et insolent génie, était moins présomptueux : « Qu'il est dangereux, disait-il, d'exciter au mariage tant de personnes qui voudraient garder le célibat, quand on a de si faibles raisons pour les rassurer contre les remords de leur conscience! »

Les anciens pensaient qu'il y a une sorte d'*affinité*, de *ressemblance* entre la virginité et la divinité; qu'elles ont entre elles des communi-

cations intimes; c'étaient des vierges qui présidaient aux sacrifices et rendaient les oracles. Et chez les Juifs les lévites ne devaient-ils point, pendant l'année que duraient leurs fonctions saintes, demeurer dans le temple et vivre dans une continence absolue?

S'il était juste et convenable que les hommes appelés à communiquer avec la divinité, à s'interposer entre elle et le peuple coupable, à offrir les sacrifices qui n'étaient que la figure de nos augustes mystères, fussent détachés de toute affection charnelle et vécussent dans la mortification, où trouvera-t-on des mains assez pures, des cœurs assez chastes pour présenter au Dieu éternel et tout-puissant une victime sans tache qui n'est point de la terre, mais qui vient des cieux pour retourner aux cieux? Les anges eux-mêmes ne sont pas purs devant ce Dieu; comment osera paraître en sa présence l'homme marchant dans la poussière, battu par les vents et les orages, luttant avec peine contre les étreintes de la chair, tout imprégné des émanations du vice qui s'exhalent autour de lui, ayant l'âme ternie par les vapeurs de la terre comme la glace par un souffle léger?

Qui donc remplira le saint ministère? Qui

aura la hardiesse de toucher le corps virginal du Christ, s'il n'est vierge lui-même? Prêtant au sacrificateur sa puissance et son autorité, la victime de l'autel, notre Dieu en fait un autre lui-même, et, à son tour, empruntant la voix et le corps de son ministre, il s'incarne en lui pour ainsi dire, et l'homme et le Verbe unis, confondus, ne sont plus qu'un seul être, et leurs deux âmes ne doivent plus être qu'une âme, et leurs cœurs qu'un seul cœur, immolés par le même glaive, consumés par la même flamme. Dans cette union intime, le prêtre, associé par le Christ à son sacrifice comme à son ministère, devient comme le Christ lui-même, le représentant de l'humanité, l'âme de la nature, il est à Dieu et à tous; sa pureté doit être la pureté du Christ, son dévouement le dévouement du Christ; son regard et sa pensée doivent habiter les cieux, mais son cœur doit embrasser et les cieux et la terre. Offrande de l'homme à Dieu, il doit être, comme autrefois les dons d'Abel, de Noé, d'Abraham, des patriarches, ce qu'il y a sur terre de plus beau, de plus pur, de plus admirable, de plus grand, de plus noble, le lis qui croît sur la montagne au-dessus des autres fleurs, ouvrant son calice aux rayons du soleil,

à la rosée bienfaisante sans se laisser souiller par la poussière du chemin ; il doit être un parfum suave, une prière, un encens s'élevant jusqu'à Dieu, et réaliser le parfait chrétien.

L'aigle qui contemple le soleil bâtit son aire au sommet du rocher sauvage ; comme lui le prêtre habitué à regarder l'éternelle lumière, a sa demeure au-dessus des nuages qui enveloppent la terre ; mais son regard les pénètre sans en être obscurci ni troublé, et puis il remonte calme et pur pour se reposer en Dieu. Les peuples, les individus dispersés sur le globe, il les personnifie dans un seul être : l'humanité misérable et souffrante, à qui il a voué toute son âme et donné tout l'amour de son cœur. C'est pour Dieu et pour elle qu'il s'immole tout entier, ses joies, ses affections, sa vie même, heureux de se sacrifier en aimant ceux qu'aima le Christ et de vivre comme il a vécu, vierge. Car l'ambition de celui qui aime est d'imiter l'objet de son amour.

VI

Ne plaignez pas le prêtre : votre pitié menteuse est une calomnie ; c'est le coup d'aile du vampire, la caresse d'un traître.

Ne le plaignez pas, et gardez-vous de le blâmer... Qui a enfanté ces vierges, sans cesse occupées à panser les plaies de l'humanité, à soulager les douleurs, consolant le pauvre, adoucissant la souffrance à l'enfant, au vieillard, prodiguant son amour et ses soins ? Comment ont été élevés ces hospices, asiles de toutes les misères et de toutes les infortunes ? Est-ce dans le cœur de la femme, fait de dévouement et de tendresse, qu'ont germé tant de créations sublimes ? Est-ce la mère de vos fils, rendue plus compatissante par sa maternité même ; est-ce l'audace de son amour généreux qui les a réalisées ?... Mais d'où vient que les protestants n'ont point comme nous de vierges ? Et encore où sont leurs Belzunces, leurs Fénélons, leurs Vincent de Paul ?...

Dieu seul est créateur ; l'homme est un copiste qui choisit son modèle et travaille sur un type primitif. Il ne saurait engendrer qu'un être semblable à lui : ne vous étonnez donc pas si le ministre protestant, père de famille, n'a pu donner des vierges à son Église. Les merveilles de la charité que vous admirez, hommes méchants et injustes, c'est au prêtre vierge que vous les devez, à celui que vous accusez d'insensibilité

Le génie de l'amour ne fut que son auxiliaire, et ces anges de dévouement qui se font vos mères, vos sœurs, vos filles, c'est encore à lui que vous les devez.

Car pour être à tous, il ne faut être à personne, et pour avoir le droit de se donner, il faut s'appartenir. Le prêtre pourrait-il adopter le genre humain pour famille, aimer comme ses fils ceux qui n'ont plus de père, si ces êtres doux et chers qui égayent vos demeures, s'asseyent à votre table, vous aiment et vous caressent, s'ils viennent, ses enfants, son épouse, réclamer leurs droits et son cœur tout entier ? Serait-il juste qu'il les repoussât, ou devrait-il abandonner la famille du Christ devenue sienne ?...

Car il faudrait choisir : l'amour des enfants emplit le cœur tout entier ; et vous n'adoptez guère de fils, vous, que lorsque la nature vous en a refusé.

On a dit, et souvent avec raison, que le célibataire est un être exclusif et égoïste ; toutefois ces défauts ne sont point l'effet du célibat ; bien plutôt ils en seraient la cause, car si l'homme n'a point fondé de famille, n'est-ce pas le plus souvent parce qu'il n'avait pas assez d'amour ? En face de ce monde d'égoïstes heureusement

restreint, il est des cœurs généreux qui avaient embrassé la terre et l'espace; mais tout à coup, retrécissant leurs cercles, ils sont revenus sur eux-mêmes comme les ondulations des flots troublés dans leur calme : un autre amour répondant à leur amour, tout s'éclipsa, et les deux flammes sœurs devinrent un foyer commun, centre d'un monde nouveau et d'affections nouvelles. L'ambition, les vœux, les efforts de ces êtres unis, tout alors changea d'objet; ils ne firent plus que prêter ce qu'ils donnaient autrefois; le cercle étroit de la famille remplaça pour eux l'univers et leurs ailes inutiles se brisèrent. Ainsi se dessèche et tombe la brillante fleur qui tantôt envoyait au loin ses parfums; et la plante garde sa séve et son amour pour celles qui lui devront l'existence. Car le mariage transforme l'homme bien plus que les années : c'est lui qui, absorbant tous les rayons, laisse de glace et dans l'ombre ce que le cœur autrefois éclairait et réchauffait.

Le prêtre, lui, n'est pas un célibataire égoïste; il entend les soupirs de par delà l'Océan; il aime... et pour le sauvage du désert, le barbare d'une île inconnue qui le fera mourir peut-être, il se sacrifie aussi généreusement et plus com-

plétement que vous ne faites, pères tendres et dévoués, pour des fils reconnaissants. Sa paternité vierge mesure l'étendue de son amour à l'humanité et à ses maux. Il est au chevet du pauvre qui souffre, penché sur la couche du pestiféré, auprès de ceux qui vont mourir, respirant sans craindre la mort un air empoisonné. Il est sur les champs de bataille, répandant partout les consolations, le pardon, l'espérance et les bénédictions de Dieu.

Le ferait-il s'il avait des enfants?... Quand ici-bas rien ne vous attache qu'un ami qui peut-être demain vous oubliera, quitter la vie est pénible déjà. Mais quand on est par l'amour retenu sur la terre, quand l'âme est enchaînée à d'autres âmes par des liens qu'on aime et que chaque jour resserre, la mort est une horrible chose. Et lorsque vous l'avez vu menacer un père de famille, que de fois de par le monde vous avez ouï, et vous avez dit peut-être : « Si du moins il n'avait pas d'enfants! s'il avait pu vivre quelques années encore!... » Et le malheureux père, lui, jetant les yeux sur ces êtres tant aimés qu'il laisserait orphelins, sans appui, sans protecteur, sans guide, sans affection sur la terre où l'on souffre, sans pain quelquefois, aurait l'âme brisée

et il maudirait la mort, et il aurait voulu se battre contre elle ainsi qu'on fait contre un brigand.

Oui, certes, les sentiments du père et le devoir d'un ministre se heurteraient dans un choc terrible, et souvent le père oublierait qu'il est aussi pasteur, et qu'à l'exemple du Maître il doit donner sa vie pour ses brebis. Les pleurs de son épouse et sa tendresse pour ses fils ébranleraient son courage. Il craindrait de ramener avec lui la mort, hôte cruel et traître, et de la laisser asseoir à son foyer, parmi ces enfants roses et blonds qui le pressent en souriant de ne pas les quitter ou de revenir bientôt. Il craindrait, lorsqu'à son retour ils viendraient au-devant de lui, de les tuer en les embrassant et d'être le meurtrier de ceux qui lui doivent la vie. Il redouterait les angoisses mortelles et les reproches de la mère; et il reculerait, la voix de la nature s'unissant à la conscience contre la conscience elle-même. Vous le savez bien, vous qui avez imposé le célibat au défenseur de la patrie, de crainte qu'il ne fût lâche et déserteur aux jours de combat, lorsqu'il songerait à sa femme et à ses enfants.

Mais dans les jours de lutte, de quelque côté que penche la balance, le ministre époux et père

n'échapperait point à vos coups, et vous le blâmeriez toujours d'avoir sacrifié un devoir à un autre devoir : prêtre, il ne serait pour vous qu'un fanatique, père de famille, qu'un lâche.

L'État élève et instruit avec les deniers de tous, les fils de ceux qui succombent sur l'arène sanglante; mais lorsqu'il cherche à se dispenser légalement de payer sa dette aux ministres du culte, adopterait-il leurs enfants? Et que deviendraient ceux-ci ? Une légion de misérables, sans asile et sans pain, mendiant par nécessité, puis par habitude et par métier; ou bien, lorsque le courage leur manquerait pour supporter leur infortune, ils maudiraient leur père et sa religion, cause de leurs maux, l'État qui les laisserait périr, et la société ingrate et injuste.

Voyez ce qui se passe autour de nous. Les Églises séparées ont permis le mariage à leurs prêtres; sont-elles plus florissantes, leurs ministres plus vertueux et plus respectés ? Pour goûter constamment à la coupe de joie et d'angoisses versée à chaque foyer, sont-ils plus compatissants et plus dévoués? Et s'ils connaissent davantage les misères humaines, par eux ceux qui souffrent sont-ils mieux consolés, les pauvres plus secourus ?... Que l'Angleterre et ses légions

de misérables se lèvent et nous répondent ! que la triste Allemagne parle aussi à son tour ! Montrez-nous les institutions charitables, les fondations pieuses de vos ministres !...

Ils nous ont pris nos églises, nos monastères, nos colléges, et ils les ont laissés tomber dans la poussière : ils n'ont rien édifié, ils n'ont rien conservé !

Tandis que le prêtre catholique n'a d'autre soin que de soulager la souffrance, le ministre protestant songe nécessairement à sa famille ; s'il entend quelquefois la plainte du pauvre, il écoute aussi l'impérieuse voix de l'amour paternel. Dans les palais du riche et du puissant parfois ils se rencontrent, l'un sollicitant pour ses pauvres, l'autre briguant pour ses fils la protection et les honneurs ; le premier, humble et digne, promettant pour récompense les bénédictions du ciel ; le ministre, ambitieux et souple, oubliant son âme et à certaines heures sacrifiant les articles fondamentaux de sa foi.

Nul n'oserait déranger de son travail ni troubler dans son repas le pasteur protestant ; assis à tous les foyers, assailli encore dans sa demeure, le prêtre catholique est le confident de toutes les douleurs et de toutes les infortunes, le conseiller

de tous. Le monde entier et l'expérience de tous les jours donnent le plus formel démenti à certains hommes prétendant que le célibat du clergé est un obstacle à la confiance. Vous qui ne lui donnez pas la vôtre, vous ne la lui accorderez pas davantage s'il était marié. Vous redouteriez alors, et avec quelque raison, l'esprit de la femme et ses insinuations perfides, la faiblesse de l'homme, sans presque s'en apercevoir, abandonnant aux caresses les secrets de son âme.

Soupçonneuse et défiante, parfois absurde dans ses jugements et ridicule dans ses prétentions, la femme verrait partout des rivales; c'est alors qu'opposant les devoirs de l'époux à ceux du pasteur, elle reprocherait à son mari de la laisser seule et triste pour aller consoler les autres; d'être l'appui et le défenseur de tous, tandis qu'il abandonne celle-là même qui lui a tout donné et dont il est le protecteur et la joie. De son côté, craignant de porter ombrage à cette susceptibilité jalouse, la femme qui sur la terre souffre et pâtit, et plus que personne a besoin de conseil et d'espoir, resterait abandonnée à toute l'amertume de sa douleur; car elle n'a d'autre soutien que le cœur paternel du prêtre et ses paroles d'encouragement et de paix.

On a tant vanté la liberté du célibat, on l'a proclamée, qu'a-t-elle produit? L'asservissement de l'Église à l'État et, par cela même, l'avilissement du clergé, le défaut de science religieuse et l'altération croissante de la foi. C'est la réponse écrite par l'expérience : elle est là, sensible, palpable, pour qui veut seulement ouvrir les yeux.

Car les souverains jaloux du pouvoir ont souvent jeté un regard d'envie sur l'autorité religieuse qu'ils jugeaient propre à maintenir la leur; tantôt ils l'ont combattue, voulant l'asservir lorsqu'elle leur résistait. Mais jamais ils n'ont pu triompher d'un clergé dont le seul amour est l'amour de Dieu, l'unique ambition sa gloire, la seule crainte, celle de le trahir en trahissant leur foi. Alors, pour venger leur affront, ils ont, comme le schismatique Henri, forgé une Église dont ils fussent les maîtres, et créé une milice qui se laissât prendre à leurs amorces, qui fût, non la dépositaire de la loi et de l'autorité religieuse, mais l'auxiliaire servile du monarque et de ses caprices. Et pour cela, quel fut leur secret? Qu'a-t-il fallu?... Une seule chose. Ils ont, par des liens charnels, retenu sur la terre et laissé sans défense, celui qui planait au-dessus d'eux;

ils l'ont fait boire à la coupe qui enivre, et, enchaînant au rivage l'aigle de la montagne, ils ont vaincu. Tous ont employé le même moyen, et tous ont réussi. Car auprès des maîtres de la terre, si rarement satisfaits, pouvoir leur donner, c'est le devoir.

Engagés, en suivant la voie de Dieu, dans les liens de la famille, les autres hommes sont dans leur élément, pour ainsi dire, et peuvent y vivre heureux et libres ; mais le prêtre, lui, parce qu'il a entre les mains une grande puissance, a vendu sa liberté en consentant à devenir père. Placé entre sa famille et son souverain, l'ambition et les besoins de l'une, les passions de l'autre, il trouvera le repos et sera rendu à lui-même lorsqu'il n'aura plus rien à accorder, plus rien à demander, plus rien à refuser.

Que de fois le ministre protestant, surtout à l'origine de la réforme, n'a-t-il point troqué sa conscience contre la protection ou la faveur d'un prince ! Pour lui, il saurait s'en passer, mais à quelles faiblesses, à quelles lâchetés l'amour paternel ne descend-il pas ?

Ce que la liberté de conscience, faussement interprétée par l'orgueilleuse raison, avait commencé, le ménage l'achève. Vous savez bien

pourquoi nos prêtres seuls n'ont pas craint d'élever la voix contre le crime audacieux et le vice puissant, pourquoi seuls ils sont restés libres, pourquoi, tandis que le ministre protestant se courbe, on s'incline devant notre clergé; pourquoi la foi des autres Églises, à l'état de transformation constante, va s'altérant et s'affaiblissant toujours, lorsque la nôtre n'a jamais varié. Et c'est là, hypocrites, le secret de vos inconséquences, de votre haine souriante et de votre sollicitude perfide pour le clergé célibataire.

Il y a bientôt un siècle que, proscrits, traqués, ne pouvant plus chez eux remplir leur saint ministère, nos prêtres s'en sont allés par delà les frontières et se sont répandus partout. L'exemple de leur dévoûment et de leurs vertus fit cesser bien des préventions et ouvrit les yeux aux nations égarées, à celle-là surtout qui, traître et perfide souvent, sait néanmoins juger des choses et rendre hommage à la vérité. Là, sans doute, est l'origine de ce mouvement grandissant chaque jour et qui ramène au sein de l'Église ses enfants désabusés d'Angleterre et d'Allemagne. Pour vous, trop habitués à voir le prêtre se donner tout entier, vous ne l'admirez pas; mais vous seriez surpris de le voir se reprendre un instant

comme vous le seriez un matin de ne plus voir le soleil.

L'indifférence et l'égoïsme du ministre protestant ne vous émeuvent pas davantage. Vous écoutez Vincent de Paul; vous entendez l'archevêque de Dublin, Richard, disant à ses ouailles : « Un protestant qui se trouve atteint d'une maladie contagieuse est obligé de ne pas exposer son pasteur au danger de gagner la maladie en l'appelant auprès de lui. » Vous n'en concluez rien, si ce n'est que le langage de l'un est naturel et logique comme celui de l'autre, qu'ils ont tous les deux raison, et que placés dans des situations si différentes, ils ne peuvent être comparés l'un à l'autre. Le savant avec son intelligence, et le peuple avec son bon sens ont pensé comme vous ; mais jugeant l'arbre par ses fruits, ils préfèrent l'amour et la foi de Vincent à l'égoïsme et aux croyances de Richard : si tous les prêtres ne sont pas des Vincents, seule la religion catholique les peut engendrer.

VII

Et vous, faux libéraux, les auriez suivis jusque-là si vous ne vous étiez constitués les ennemis de l'Église, si son prestige n'était pour vous un fantôme effrayant et terrible, une ombre menaçante qui sans cesse vous poursuit et contre laquelle toujours armés, vous luttez en vain. Ne trouvant pas en elle de vice à attaquer, vous lui reprochez ses vertus. Vous vous épuisez en d'inutiles efforts pour assujettir à la femme le ministre du Christ, le faire descendre ainsi au niveau des autres hommes, l'obliger à marcher avec eux dans la poussière, mêlé nécessairement à leurs débats et à leurs querelles; et cela, afin de lui enlever le respect et la confiance dont on l'honore, de lui faire perdre le crédit et la puissance dont vous êtes jaloux, d'arriver peut-être à semer la division au sein de l'Église en créant des intérêts opposés, le faire descendre ainsi au niveau des autres hommes, l'obliger à marcher avec eux dans la poussière, mêlé nécessairement à leurs débats et à leurs querelles; et cela afin de lui enlever le respect et la confiance dont on l'honore, de lui faire

perdre le crédit et la puissance dont ils sont jaloux, d'arriver peut-être à semer la division au sein de l'Église en créant des intérêts opposés, faisant de chaque prêtre une individualité ayant ses affaires personnelles, ses besoins et ses embarras particuliers, l'isolant autant que possible du corps auquel il appartient, voulant qu'il soit avant tout l'homme du gouvernement, apôtre du Christ, pasteur des âmes... après.

Augmentant les besoins du prêtre tandis que vous lui enlèveriez tout moyen de subsistance et l'obligeriez à vivre d'un travail assidu, le forçant ainsi à abandonner l'étude de la religion, l'instruction du peuple, le soin des malheureux, vous espérez sans doute en faire un misérable pope comme celui dont le Russe ramassa dans la rue le pouvoir abandonné, séparer le troupeau du pasteur, habituer les populations à se passer de celui qu'elles regardent comme leur protecteur et leur soutien, détruire toute science et puis toute foi dans l'âme du clergé d'abord, ensuite dans celle du peuple que personne n'instruirait plus ;... si ce n'est vous peut-être? mais de quels principes et de quels exemples? Vous lui apprendriez la ruse, l'injustice, la trahison, vous lui prêcheriez l'asservisse-

ment des autres et le plaisir de la domination. Maîtres imprudents, prenez garde!...

Et puis encore, ces chiens vigilants qui de loin découvrent l'ennemi, jettent le cri d'alarme et ne craignent pas le combat, vous les redoutez, vous; mais lorsque vous les auriez rendus muets, lorsque le clergé et le peuple auraient désappris la science de Dieu et seraient devenus indifférents par leur ignorance, alors personne ne se lèverait plus pour vous répondre, vous convaincre de mensonge et vous démasquer, et vous resteriez les maîtres.... Ayant vaincu le prêtre, par la femme, par le clergé, asservi l'Église et détruit son influence, vous auriez atteint votre but suprême, mais il ne le sera pas.

Du reste, vous-même bientôt jetteriez autour de vous des regards étonnés et inquiets; vous serez épouvantés d'entendre de tous côtés les craquements terribles de l'édifice élevé par vos adversaires et que vous prétendiez vous approprier, les bruits sinistres des pierres qui se détachent; vous verriez en tremblant s'amonceler autour de vous les décombres et les ruines, et disparaître ce que vous réserviez pour votre triomphe. Car les créations du prêtre vierge ne pourraient vivre sans lui; comme le corps dont

l'âme s'est envolée, elles tomberaient dans la poussière et ne se relèveraient plus.

Et lorsque l'Église aurait dit par son exemple : le meilleur est de se marier, la perfection est là, le seul bonheur est là, qui remplacerait les vierges de vos hospices, de vos asiles, de vos maisons de charité ? Vos administrations ne savent même pas se passer d'elles.

VIII

Politiques, législateurs, jurisconsultes, vous qui créez des incompatibilités partout, tantôt redoutant l'impuissance, tantôt l'intrigue, les relations, l'influence, comment ne sentez-vous pas qu'il est de lourdes charges dispensant de toute autre, que les devoirs de l'époux et du père ne peuvent s'allier à ceux du prêtre, et qu'une seule de ces tâches sublimes suffit au cœur humain et à sa force ? Vouloir les embrasser toutes les deux, c'est s'ignorer soi-même et ne pas connaître les obligations qu'on s'impose. Pourquoi blâmez-vous l'Église de l'avoir compris ?

J'ai dit : Comment ne sentez-vous pas ?... Ah ! plutôt, pourquoi mentez-vous à votre conscience

et à votre raison, en feignant de croire que le célibat de nos prêtres est immoral, contraire à la liberté individuelle, à la nature, à l'ordre établi par Dieu lui-même ?...

Car, c'est une chose étrange que les ennemis de l'Église soient seuls à s'élever contre le célibat et qu'ils plaignent comme de malheureuses victimes ceux qui l'ont volontairement et joyeusement embrassé !... Nous avons montré d'où leur vient tant de sollicitude pour le bonheur d'une race qu'ils dévouent à la mort et se flattent de détruire !... ce soin qu'ils prennent de faire respecter l'ordre établi par Dieu tandis qu'ils vont jusqu'à Dieu lui-même.... cette obéissance aux lois de la nature dont ils se font gloire lorsqu'ils nous enseignent que le hasard aveugle et inconscient en est le maître et qu'il est notre créateur.... Que de bizarres contradictions ! quel chaos !

Après tout, cependant, quelques-uns sont peut-être à la bonne foi, et prouvons que l'Église, aussi clairvoyante sur ce point que sur tous les autres qui intéressent sa morale, n'a pas agi sans le savoir contre les individus, contre la société et contre elle-même. Regardons....

Le célibat est impossible à garder disent plu-

sieurs. Impossible.... Qui êtes-vous donc et d'où venez-vous? Dans quels siècles avez-vous vécu ?... Êtes-vous étrangers sur cette terre?... Seriez-vous des ombres de ces âges antiques où des dieux impuissants de marbre et de pierre s'asseyaient dans les temples, alors que Jupiter, Mercure et Vénus recevaient l'encens des mortels ?... Impossible ! Mais le célibat n'est plus un brillant paradoxe ni le rêve d'un esprit exalté. Que l'on combatte des doctrines qui n'ont pas subi d'épreuve, qu'on déclame même contre elles, soit ! en ce cas pourtant je dirais avec autant de raison assurément que les républicains aux vieux monarchistes que les raisons ne peuvent convaincre : Essayez.

Mais quoi ! depuis dix-huit siècles nos prêtres vivent dans le célibat, et vous n'êtes pas convaincus, vous qui espérez en quelques années prouver aux ennemis de la république, que ce gouvernement qu'ils détestent est le meilleur de tous ! Il est vrai qu'en dix-huit siècles les hommes changent, les choses se détruisent ou se renouvellent et qu'une si longue épreuve serait inutile pour l'avenir. Hélas ! que de variations dans l'esprit, les mœurs, les habitudes, les aspirations, les besoins du monde depuis le jour où l'empe-

reur Auguste lui commandait en maître et que le Fils de Dieu naissait dans une étable. Comme l'âge nous rapproche de la tombe, la durée des institutions humaines est le signe de leur décadence et de leur mort. Mais il y a une chose qui demeure, c'est le fonds même de l'homme : son inconstance et ses progrès sont encore des preuves de la stabilité de sa nature ; il y a une chose qui est immortelle et qui ne peut changer, c'est la vertu. Les gouvernements tombent parce qu'ils ont vécu ; le célibat restera parce qu'il a prouvé qu'il peut être.

« Le célibat, dites-vous, Père Hyacinthe, doit demeurer, à chaque instant de sa durée, l'œuvre de la grâce et de la liberté. A l'Esprit-Saint tout seul il appartient d'y attirer et d'y maintenir le petit nombre d'êtres exceptionnels qu'il en rend capables. Mais aucune autorité humaine, ni celle des conciles, ni celle des papes ne peut imposer comme un commandement éternel ce dont Jésus-Christ lui-même n'a voulu faire qu'un simple conseil. »

Je pense comme vous. Toute grâce vient de Dieu, et c'est l'Esprit-Saint qui la perpétue en nos âmes par une création continuelle ; mais ce qui paraît causer votre crainte est la force de ma

conviction et fait toute ma confiance. C'est une Tour de Babel, il tombe, le monument entrepris par l'homme contre les lois éternelles et la volonté divine; mais ce qu'il éleva par l'ordre de Dieu, c'est Dieu lui-même qui le maintient au-dessus de toute loi. L'autorité qui imposa le célibat au clergé, l'autorité des conciles n'est point une autorité purement humaine, et vous le savez bien : que de fois, même depuis que vous nous avez quittés, n'avez-vous pas invoqué leur parole, persuadé que c'est l'Esprit-Saint qui parle, et qui commande quand l'Église assemblée juge et ordonne.

Eh bien! Celui qui inspire et dirige l'Église depuis le commencement et qui ne l'abandonnera jamais, selon la promesse du Christ, Celui qui dicta la loi violée par vous, c'est Celui-là même qui élève les âmes à la plus grande perfection et les y maintient, c'est l'auteur de toute grâce; c'est le Dieu immortel et tout-puissant, donnant à sa créature l'amour du beau, le désir et la volonté d'y atteindre, réalisant dans les âmes ce dont la faiblesse humaine n'est point capable, et accomplissant ainsi lui-même ce qu'il commande. Jamais il n'abandonna que l'homme orgueilleux et vain, méprisant ses

ordres et méconnaissant sa voix immortelle.

Après cela, dire, ainsi que vous l'avez fait, que c'est une erreur funeste de regarder l'état du célibat comme pouvant devenir l'objet d'un engagement « perpétuel », n'est-ce pas une impiété ? n'est-ce pas accuser Dieu de faire des commandements impossibles et Le regarder, Lui, l'infinie Sagesse et l'infinie Bonté, comme un être inconséquent et tyrannique, se jouant de sa créature dont il connaît les penchants et la faiblesse.

Ah ! croyez, mortels, que le Dieu qui donne à la source sa pureté, à la colombe sa plume blanche, au soleil son éclat et sa chaleur, au lis sa beauté, croyez que le Dieu qui créa les âmes peut les ennoblir. Croyez que Celui qui fit pour l'homme le ciel bleu, les fleurs et leurs parfums, les concerts des bois et la verdure des champs, croyez que, pour sa gloire, sur cette terre, il fait germer des anges, comme il fait parfois pencher la rose sur l'onde boueuse, comme il jette des rayons au fond des cavernes sombres et fait briller les étoiles entre les nuages ; croyez qu'il peut garder la vertu de ces anges, comme il conserve sa blancheur à la neige des montagnes et protège la fleur au sein de l'orage.

Si les âmes des humains d'or et de plomb sont faites, comme a dit le poëte, ah! croyez encore que le Dieu tout-puissant changea dans ses ministres le plomb en or pur; croyez qu'il a secoué la poussière de leurs ailes et rendu leur plume légère.

Vous qui parlez de cette force qui pousse irrésistiblement l'homme au mariage, et concluez de là que toute créature lui doit être soumise, croyez que chacun ici-bas a sa mission particulière, que Dieu ne parle pas à tous le même langage et que cette puissance qui entraîne les uns pousse les autres dans des chemins divers.

Et ne vous prévalez pas de ce que le Christ lui-même n'a pas fait aux prêtres une loi du célibat, pour l'appeler une invention humaine, un préjugé, une erreur. Le Christ avait seulement préparé les matériaux de son Église, et lorsqu'il retournait aux cieux: Demeurez dans la retraite, et priez, dit-il aux apôtres. Je vais vous envoyer l'Esprit de vérité qui vous communiquera toute science. Il leur avait dit des choses merveilleuses et donné une morale sublime; ils n'avaient pas compris, ils n'avaient pas retenu : l'Esprit-Saint les instruisit. Il leur avait enseigné la crainte de Dieu, l'amour de sa

science et le mépris du monde ; ils avaient vu leur maître saisi, traité comme un criminel, et ils avaient fui ! L'Esprit-Saint leur donna le courage d'affronter et de souffrir la mort pour la défense de la vérité. Le Christ avait montré sa préférence pour la virginité : c'est à l'Esprit-Saint qu'il appartenait d'en faire une loi pour ceux qui seraient choisis.

Le célibat n'est pas un dogme, j'en conviens avec vous ; mais vous ne pouvez refuser à une immense société ce que vous regardez comme nécessaire à tout gouvernement, toute association, toute famille même ; vous ne pouvez nier le pouvoir législatif de l'Église sans attaquer le dogme et sans effacer cette parole du Christ à ceux qu'il établit pour gouverner les siens : « Celui qui vous écoute m'écoute, et celui qui vous méprise me méprise. »

Et ne vous souvient-il pas des punitions terribles infligées autrefois par Dieu lui-même aux Israélites coupables, non pas d'avoir enfreint les lois écrites sur les tables, mais d'avoir manqué aux règlements secondaires que Moïse était chargé de communiqner au peuple ?

Que dans l'origine l'Église ait été moins absolue pour l'observance du célibat, cela se com-

prend : De même qu'un malade ne revient pas subitement à la santé, qu'un tempérament ne se transforme pas tout d'un coup, le monde sauvage encore ou corrompu par Rome, devait être régénéré avant d'atteindre à la perfection; il fallait purifier le foyer pour qu'il pût y germer des vierges.

Cependant nous trouvons déjà, dès le premier siècle, dans les constitutions apostoliques, ces paroles : L'évêque, le prêtre et le diacre, « après leur ordination, ne peuvent point avoir d'épouse. » Cette loi a été maintenue depuis qu'elle a été formulée, et son antiquité, et les anathèmes lancés contre les violateurs de tous les siècles, sont une réfutation péremptoire de l'accusation portée de nos jours contre l'Église.

Ceux qui prétendent qu'en imposant le célibat au clergé elle n'a eu d'autre but que de briser les liens qui l'attachent à sa patrie et de fonder au sein de chaque nation une milice imposante par son nombre, forte et puissante par son union et son influence, jouissant de tous les droits des citoyens, sans en avoir les devoirs, entièrement soumise et dévouée au pape, toujours prête à trahir la patrie pour la livrer aux vues ambi-

tieuses de Rome, ceux-là méconnaissent l'enseignement élémentaire de l'histoire.

Je ne vous rappellerai pas le but de l'Église dans l'institution du célibat, vous le connaissez aussi bien que moi; vous savez que l'Eglise a joui presque à son origine, sur les grands comme sur le peuple, sur les nations comme sur les individus d'une influence qu'elle devait à la beauté de sa doctrine, à la sublimité de ses principes divins, et qu'elle pouvait se passer de ce qui n'eût été qu'un moyen. Plus tard, alors que le clergé était pour ainsi dire l'unique puissance, et que Rome voyait à ses pieds les empereurs respectueux et soumis, le célibat fut toujours le diadème de l'Église; mais son sceptre, c'était la foi et la piété des peuples, leur reconnaissance pour celle qui les avait préservés de mille dangers et continuait de les protéger et de les défendre contre les injustices et les exactions de cette époque encore à demi barbare; c'était aussi la science du clergé quand l'ignorance couvrait d'un voile sombre la terre entière : car la science a son prestige et son autorité et nul ne peut s'y soustraire pas plus qu'il ne peut se défendre d'aimer la lumière.

Avez-vous jamais réfléchi à ce qui serait ar-

rivé, vous êtes-vous quelquefois demandé ce que seraient aujourd'hui les nations catholiques si le clergé au moyen âge eût été marié ? Leur ambition étant excitée par l'amour de la famille, au lieu d'être les arbitres des princes et de la paix, les évêques eussent profité des querelles de leurs voisins pour s'agrandir ; sous prétexte de punir l'injustice et les crimes des grands, en vertu de leur autorité spirituelle et sûrs de l'appui des populations, ils eussent déposé le prince coupable et joui de ses dépouilles. De tous les peuples catholiques l'Église aurait pu former un vaste empire qui se fût démembré presque aussitôt. Le seigneur évêque eût, comme le seigneur du moyen âge, rêvé l'indépendance et cherché à s'affranchir de la domination d'un maître. Et il y serait parvenu, parce que tant de peuples divers ne pouvaient être contenus et dirigés par la même main, parce que surtout il n'aurait pas eu contre lui le peuple, cette force ennemie du seigneur et maîtresse de la victoire, qui fit la puissance des rois en haine de ceux qui l'opprimaient et le méprisaient. La cour du prince, évêque ou abbé, eût été ce que furent trop souvent les cours des princes, le rendez-vous de tous les plaisirs et de toutes les jouissances.

Alors enivrée de puissance et de gloire, livrée à ses passions, l'Église avilie fût tombée dans la boue et eût entraîné dans sa ruine les nations et les peuples soumis à son empire. Loin d'avoir vaincu et civilisé les barbares, l'Europe eût été subjuguée par la sauvage énergie de ses envahisseurs ; le fer du farouche musulman eût fait courber sa tête si fière, et le barbare du Nord, réclamant sa part de butin, eût achevé la victime et déchiré ses membres sanglants. Le Turc, aujourd'hui encore, vous tiendrait sous son joug, non pas le Turc adouci au contact de la civilisation chrétienne, mais le Turc sans pitié et son janissaire terrible. Malheur à vous si la force vous revenait avec la vie, si l'amour de la liberté osait germer dans votre âme.

Non, ce n'est point l'ambition de Rome, mais plutôt sa sollicitude qui a imposé le célibat au clergé; son but, à l'égard des maîtres de la terre, n'a été que de protéger contre eux la liberté du prêtre, lorsque se comparant au maître du ciel, ils osaient poser ce dilemme : Dieu ou moi.

En vain vous alléguez qu'un homme n'a pas le droit de s'engager à passer sa vie dans le célibat ; mais il le fait à l'âge où les passions ont le plus d'ardeur et d'empire, après avoir invoqué

Dieu et comptant sur sa grâce. Il obéit à cette voix qui parle à toute âme, mais disant à chacune des choses différentes, et cette voix ne trompe jamais.

Eh quoi ! un homme à 23 ans, lorsqu'il a pu connaître les plaisirs du monde, n'aurait pas le droit de leur préférer d'autres jouissances, et de sacrifier à l'amour de Dieu l'amour inconstant de la créature, quand ignorante encore des misères de la vie, ne voyant dans le mariage qu'un acte d'émancipation, puis la liberté, les honneurs, une femme à 15 ans peut irrévocablement lier son sort à celui d'un homme qu'elle connaît à peine.

Ah ! si si l'on trouve de loin en loin un prêtre qui a pu regretter son engagement, avouez que le repentir vient aussi et bien souvent à l'âme des époux. Les tribunaux, les codes sont là pour l'attester, et que de faits encore se dérobent ! que de choses la pudeur cache au grand jour !

Si vous trouvez les lois de l'Église intolérantes et immorales, il vous faudra convenir que celles de l'État le sont bien davantage, et que pour être conséquent avec vous-même, vous devriez permettre à l'homme et à la femme de rompre leurs serments. — Mais vous m'accusez à mon

tour d'immoralité; ce raisonnement vous paraît un blasphème, une attaque contre la famille et la société, bien qu'il soit la conclusion logique de vos principes. Je me hâte de reconnaître que vous avez bien fait de n'être pas logique.

Vous dites, avec un semblant de vérité, que dans le mariage comme dans les engagements ordinaires de la vie, que les notaires ne rédigent avec un soin si minutieux que pour empêcher l'homme de reprendre sa parole s'il venait à la regretter, le caractère ordinairement a seul à souffrir, tandis que le célibat violente la nature elle-même, aux lois de laquelle il n'est pas permis de s'opposer, que cette violence dégénère souvent en une lutte terrible et donne lieu à des chutes épouvantables. Je pourrais répondre à cette objection que le maître de la nature c'est le Dieu au nom duquel l'Église commande, et que s'il a fait à l'espèce une loi de se reproduire, il ne l'a point imposée à l'individu, que l'humanité est une famille où chacun a sa tâche, un corps où les membres ont leur rôle particulier. Jetez un coup d'œil sur la nature et vous serez convaincu.

Je pourrais vous dire encore, P. Hyacinthe, qu'une assertion sans preuves n'est rien. Enveloppant votre pensée d'un demi-jour pro-

pice à la cause que vous défendez, d'un demi-jour qui grandit les objets et jette dans l'espace des ombres fantastiques : « Il n'est pas « un seul cas, avez-vous dit, où l'Église puisse « interdire le mariage à ses prêtres, il en est « mille où elle devrait le leur commander. » C'est une délicate façon de traîner un ennemi dans la boue : feignant de cacher charitablement ses fautes, on étend un voile, et sous ce voile qui ne recouvre rien, le monde croit à des crimes, et le but est atteint.

Jamais à aucune époque le célibat ne fut mieux observé que de nos jours. Si l'on rencontre des prêtres, des religieux qui ont manqué à leurs serments, le nombre en est petit, et vous aureiz pu sans scrupule répéter leurs noms, car l'Église n'a point dissimulé leurs faiblesses. Mais lorsque le monde s'en est prévalu contre elle et lui a jeté le sarcasme et l'insulte : Ceux qui travaillaient à ton édifice ont changé la truelle pour la pioche; les maîtres qui enseignaient les lois les ont eux-mêmes foulées aux pieds : efface-les par pitié pour toi, car la honte plane sur ta tête, et ta ruine est certaine ; l'Église alors s'est levée avec fierté; elle a hautement condamné le coupable et maintenu sa loi en

lui donnant une nouvelle sanction. Et de même que la punition, infligée par un père à l'enfant qui aurait méprisé ses ordres, rend plus coupables ceux qui oseraient encore les enfreindre, les fautes de vos prédécesseurs, loin d'être pour vous un argument sont une condamnation anticipée de la vôtre à cause du blâme dont elles ont ont été frappées.

Pour ne parler que du célèbre concile de Trente, dont les décisions ont été et sont encore universellement respectées, ne savez-vous pas qu'il appela l'anathème sur la tête de quiconque oserait soutenir que le prêtre peut avoir une épouse. Invoquer parfois son autorité, la rejeter au contraire lorsque nos opinions se trouvent condamnées, c'est ne plus reconnaître d'autre loi que celle de nos caprices ou de nos passions.

« J'en suis convaincu, dites-vous, la France « comme l'Église a besoin de l'exemple que je « donne, et dont l'avenir, à défaut du présent, « recueillera les fruits. » Hé quoi! pensez-vous sérieusement qu'un jour il forcera l'Église à abroger sa loi sur le célibat? Mais alors le serviteur, méprisant les ordres de son maître, pourrait dire : Plus tard il m'en donnera le droit, et le voleur espérer que la fraude et l'injustice de-

viendront choses licites. Et pourquoi ne croirait-on pas aussi que Dieu, fatigué de voir les mortels fouler aux pieds ses commandements, enverra de nouveau son Christ sur la terre pour les effacer et empêcher les misérables humains de se perdre par milliers. Alors il remplacera l'ancienne Église par une nouvelle et choisira pour chef..... vous peut-être? Non, il ne sera plus besoin de chef, pas plus qu'il ne sera besoin de juges, de tribunaux, de prisons, le jour où grâce à vous, les nations auront enfin reconnu qu'elles ont tort de faire des lois, puisqu'on les viole sans cesse, qu'il serait juste et bon de les abolir, de déchirer les codes, et de laisser les passions se satisfaire.....

Hélas! qui jamais a pu croire que la révolte de quelques hommes contre des principes, dont les siècles ont éprouvé la sagesse, fût une raison pour les détruire?.....

Quoi! le monde se tait devant une foule de célibataires qui sont tout à la fois le fardeau et l'opprobre de la société, et il se tourne contre celui dont la vertu répare ces hontes, relève l'homme et couvre de sa charité les maux causés par un amour coupable. Vous reprochez au prêtre de ne pas donner de fils à sa patrie? Eh! ne vaut-

il pas mieux soulager la misère que d'accroître le nombre des misérables?...... Mais encore comptez-vous pour rien les enfants que la charité recueille, qui mourraient sans lui, et dont il fait des citoyens fidèles et soumis? Comptez-vous pour rien les hommes, et ils sont nombreux, qu'il a conservés à la société, en les retirant ou les préservant des vices qui les auraient fait vivre et mourir dans les prisons, inutiles à leur pays? Comptez-vous pour rien les suicides qu'il a empêchés, en parlant à l'âme un langage que lui seul sait parler et soulageant avec son cœur, plus encore qu'avec sa pièce de monnaie, une misère qui appelait le crime, et qu'on n'aurait osé confier qu'à lui?

Et si ce n'est point encore assez, ignorez-vous que sur les plages lointaines et sauvages où le missionnaire catholique ose seul se fixer, c'est lui qui prépare les voies aux peuples de l'occident? Mères de France, lorsque vous jetez un regard de tendresse sur vos enfants, vous avez pitié de ceux que leurs mères abandonnent et vous ouvrez pour eux votre bourse en même temps que vos cœurs, priant Dieu qu'il conserve vos fils. Le père aussi a compassion, mais pour sauver ceux qui meurent là-bas, il ne saurait

laisser les siens. Le plus noble guerrier lui-même hésiterait : le prêtre catholique y vole plein d'ardeur sans penser à la mort qui l'attend. Mourir quand l'ennemi recule, quand la victoire vous jette un laurier, quand l'histoire inscrit votre nom sur ses pages, ce n'est pas mourir, c'est naître à la gloire! Mais mourir pauvre, oublié, inconnu, quelle autre âme encore cette pensée peut-elle animer qu'une âme généreuse entre toutes, se donnant par amour et pour le plaisir de se donner, méprisant la terre et regardant les cieux? Quelle autre âme encore que celle du prêtre vierge? Il va, il transforme les hommes; il rend à l'humanité des fils, il les élève, il les instruit; il leur fait aimer, en même temps que Dieu, la France, lui donne des amis reconnaissants et dévoués, lui prépare des alliés, car il est surtout Français, le missionnaire. Puis, ces enfants grandis par ses soins, il les laisse au milieu des leurs pour être les apôtres de la civilisation, travailler avec eux à l'union des peuples et au bonheur de ceux qui les avaient condamnés à mourir.

Toutefois, je n'ai pas la prétention d'empêcher le monde de combattre le célibat, car beaucoup le font plutôt par système que par convic-

tion. Ceux-là seulement dont les grands mots : la nature, la liberté, le devoir ont surpris la bonne foi, pourraient trouver ici quelque chose d'utile ; mais pour les autres, il faudrait pouvoir remplacer dans leurs âmes la perfidie par la justice, le mensonge par la vérité, et les affranchir des liens dont eux-mêmes se sont garrottés.

Ils devraient pourtant songer que si les lois humaines reçoivent par la force leur exécution, l'Église n'oblige personne à se faire prêtre, ni par conséquent à garder le célibat.

Et vous, Père Hyacinthe, lorsque vous lui reprochez d'attaquer la liberté des individus, et que vous criez si haut à l'intolérance, si vous sentez encore aujourd'hui sur votre tête la main du pontife, vous avez sûrement oublié ses paroles : « Vous êtes encore libre, vous a dit l'évêque, avant de vous admettre au nombre des ministres du sanctuaire, et après vous avoir représenté la grandeur et la sainteté du serment que vous alliez faire ; vous êtes encore libre ! et si le fardeau vous paraît trop lourd et le serment trop difficile à garder, vous pouvez vous retirer. » Vous avez juré.... Et plus tard encore, sollicitant l'habit du Carmel, c'est vous qui avez demandé à l'Église de recevoir de nouveau vos

engagements et votre foi. Et loin qu'elle ait jamais cherché à vous imposer son joug, ne vous souvient-il pas de la lenteur qu'elle mit souvent à satisfaire vos désirs; sage lenteur, qui était le contrepoids nécessaire de cette ardeur inconsidérée qui n'a qu'un temps!

Ah! qu'il est à craindre pour votre épouse, que votre conscience qui vous a fait un devoir de trahir vos serments de prêtre et de religieux, serments faits librement et après réflexion, ne vous impose plus tard le devoir de trahir vos serments d'époux! Il est à craindre pour elle que le vent inconstant qui souffle sur votre âme n'en fasse de nouveau vaciller la flamme : Qui a trahi son Dieu peut trahir sa dame!

CONCLUSION

Père Hyacinthe,

Puissent ces quelques pages vous paraître l'expression d'une conviction sincère, le cri spontané d'une âme libre qui, connaissant le caprice et la partialité des hommes, se préoccupe de la vérité et non de leur faveur! Puissent-elles, lorsque le silence se sera fait de nouveau autour de vous, vous amener à réfléchir sérieusement sur cette vérité : ce qui sauvera la société, ce qui fera refleurir la religion, ce ne sont pas des concessions de doctrines, des équivoques, des demi-vérités, frêle barrière que tout cela contre l'ennemi qui s'avance. Le salut est dans la restauration de la société chrétienne. Le salut, c'est le Christ replacé au sommet des intelli-

gences et au plus profond des cœurs; le Christ reprenant possession du foyer domestique et de la cité; le Christ pénétrant de sa doctrine l'enseignement, la législation, l'autorité; le Christ en haut, en bas, au milieu, partout; le Christ Roi et Père, juge et sauveur, lumière et vie. Voilà le salut!

Mais pour garder le Christ, il ne faut pas bannir l'Église, qui le manifeste, d'un ordre social où elle a régné pendant quatorze siècles. Ce n'est pas impunément que l'on tente de pareilles expériences sur une nation où la foi catholique a pénétré jusqu'à la moelle des os. Si vous éteignez dans un homme la foi de sa jeunesse, de son âge mûr, la foi dans laquelle il a vécu, il a grandi, la foi qui s'est incorporée à lui, qui s'est identifiée à lui, dont il ne peut plus se séparer sans cesser d'être lui-même; ce n'est pas le catholicisme seulement que vous détruisez en lui, mais la foi en Jésus-Christ, la foi en Dieu, la notion du droit, le sentiment du devoir, l'idée même de la vertu!

FIN.

TABLE

CHAPITRE VI.

DE LA TRANSFORMATION SOCIALE.

CHAPITRE VII.

CÉLIBAT ECCLÉSIASTIQUE.

Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.